

NeO

MICHEL DE PRACONTAL

LA FEMME SANS NOMBRIL.



le cherche midi

MICHEL DE PRACONTAL

LA FEMME SANS NOMBRIL

Roman d'aventures
avec personnages humains et non humains.



LE CHERCHE MIDI

Le Beagle, 2222.

— Ça m'a toujours étonné, dit Albert, de voir à quel point les humains sont obsédés par le sexe.

La jeune femme a les yeux marron, la peau laiteuse et la chevelure châtain foncé, rehaussée d'une touche de teinture rousse. Coiffure mi-longue évoquant le chignon choucroute inventé par le coiffeur Jacques Dessange pour Brigitte Bardot. Taille moyenne. Jolie selon les critères d'un mâle étasunien blanc des années 1970. Elle porte un chemisier en synthétique de texture gaufrée, gris avec des points blancs. C'est tout ce qu'elle a sur le corps. Elle est assise sur une table de cuisine, jambes écartées, tandis qu'un jeune type à la tignasse noire, torse nu, lui lèche le vagin. Elle saisit une cigarette américaine de marque indéterminée, empoigne la crinière sombre, tourne le visage de l'homme vers le sien : « *Ça te dérange si je fume ? Pendant que tu broutes ?* » Elle craque une allumette, allume sa cigarette, aspire une bouffée, se renverse en arrière, souffle un nuage bleuté. Elle caresse le crâne de l'homme, tête voluptueusement le petit rouleau de papier blanc. Elle se tord de plaisir, les yeux clos, les jambes relevées en une pose lascive. Un tsunami de jouissance l'emporte au-delà des perceptions, nirvana neuronal de synapses inondées d'endorphines.

Carl et Albert n'en perdent pas une miette, scotchés au vieil écran de cinéma comme deux collégiens qui viennent d'apprendre à épeler *cunnilingus*. Max exhale des vapeurs d'acide sulfurique.

— Je me demande ce que ça fait, d'être une femelle humaine en contact oro-génital avec un mâle de son espèce, murmure Carl. Peut-on partager les mêmes sensations si l'on n'a pas les mêmes terminaisons nerveuses, le même cerveau et *tutti quanti* ?

— Haha, opine Albert. Qu'est-ce que ça fait d'être dans la peau de John Malkovitch ?

— John Malkovitch est transsexuel ? intervient Max.

— Norbert Wiener, l'inventeur de la cybernétique, dirait que c'est une pure question d'information...

— Foutaise ! coupe Max.

— Peu importe le support physique, poursuit Albert. Il n'y a pas de différence entre un chat électrique et un chat naturel, s'ils ont le même modèle informationnel...

— N'importe quoi ! fait Max. Ton Wiener, il s'est déjà fait griffer par un modèle de chat ?

— Wiener croit qu'on pourrait télégraphier un corps, avec sa conscience, son identité, ses souvenirs...

— Beam me up, Scotty ! crie Carl¹.

— La téléportation, fait Max. On peut toujours rêver...

— Remarque, ça nous éviterait ce tacot pourri, dit Carl.

— Quelle bizarre motivation pousse les humains à contempler des images de leurs congénères en train de s'accoupler, plutôt qu'à le faire eux-mêmes ? demande Albert. C'est fascinant !

— Ça va dans le sens de Wiener, dit Carl.

Le débat est parti pour durer deux siècles. Je torture le tuyau de mon narguilé, refoulant d'âcres volutes soufrées. Des données folles s'affichent sur le rideau de fumée : vitesse infinie, pression nulle, position inconnue. La barre tourne à vide. Nous sommes le 22 février 2222. Le *Beagle* aurait dû se poser sur Terre depuis une semaine. Vingt-deux jours, vingt-deux heures et vingt-deux minutes que nous ne savons pas où nous sommes...

¹ « *Beam me up, Scotty !* » – « *Téléportation, Scotty !* » – est la formule rituelle utilisée par les personnages de la célèbre série *Star Trek*, histoire d'aventures spatiales créée en 1966 par Gene Roddenberry, pour demander à l'ingénieur de l'équipe, Montgomery Scott dit Scotty (James Doohan), de réaliser l'opération qui permet de transporter instantanément un corps d'un point à un autre de l'espace-temps.

Sur l'écran, une nouvelle fille nue aux cheveux châtain-roux se tortille à quatre pattes tandis qu'un mâle vigoureux la pénètre par derrière. Une intense odeur d'ail se répand dans le carré.

— Max, je grogne, est-ce le moment de projeter ce chef-d'œuvre olfactif ? On est bloqués depuis trois semaines, et on mate un porno...

— Mais pas n'importe lequel ! hurle Max sur le ton d'un gagnant du *Jeu des Mille francs*. *Deep Throat ! Gorge profonde* en VF. Réalisé par Gérard Damiano, Linda Lovelace dans le rôle principal. Le must du porno chic, sorti en janvier 1972...

— L'année du Watergate, fait Albert.

— Mieux ! réplique Max. L'informateur de Bernstein et Woodward a été appelé « Gorge profonde ».

— Sûr, dit Albert. C'était Linda Lovelace !

— *Deep Throat* a décoincé une génération de wasps, dit Max. Les intellos américains en raffolaient. Non que l'intrigue soit d'une subtilité heideggérienne...

— Pas d'alibi pour la libido ! coupe Carl.

— Lamentable ! dit Albert.

— Pouvez pas m'écouter deux picosecondes ? crie Max. Soit la jeune Linda, gentille humaine pleine de charme. Son drame : elle ne connaît pas l'orgasme. Incapable de monter au septième ciel. Pas de cloches sonnant à toute volée. Pas de fusée qui décolle. Pas de feu d'artifice...

— Hoho, fait Albert. Ça, c'est de la métaphore !

— Bref, elle ne prend pas son pied, dit Max. Ce qu'elle ignore, c'est que son clitoris se trouve dans son larynx.

— Intéressant. L'anatomie féminine remodelée par les fantasmes masculins...

— Pour atteindre l'orgasme, Linda doit pratiquer une fellation extrême, le pénis du partenaire atteignant le fond de sa gorge, afin de stimuler l'organe ectopique. D'où le titre du film...

— Un véritable clitoris est nécessaire, dit Carl. Ça ne va pas dans le sens de Wiener.

— Chance, Linda finit par résoudre son problème, dit Max. Pas comme nous...

— Tu as un problème sexuel ? demande Carl.

— J'aimerais comprendre pourquoi cette pellicule pue l'ail.

Je lance :

— On est en secteur coté 10 sur l'échelle de risque, toutes les commandes sont HS, on n'a ni moteur ni gouvernail, *ergo* la question de l'ail ne semble pas prioritaire...

— Erreur ! réplique Max. Tu m'accorderas que le cinéma sentant n'existe pas en 1972 ! Cette pellicule a été piratée...

Il déroule le film en accéléré puis revient à la vitesse normale sur une séquence montrant Linda se livrant à une fellation frénétique.

— Regardez, dit Max. Notre héroïne, enfin guérie, va connaître un orgasme sismique. Le montage alterne les images de Linda et les plans métaphoriques. Linda avec son partenaire... Les cloches... Retour sur Linda... Et là, feu d'artifice ! Pas de remarques ?

La seule raison pour laquelle je ne m'étrangle pas de rage, c'est que je n'ai pas de gorge, profonde ou non. Carl intervient :

— Tu as parlé d'une fusée. Où est-elle ?

— Elle a disparu ! s'exclame Max.

— Génial ! je vocifère. On a perdu la jolie fusée volante ! Maintenant, on s'occupe de la nav', ou on se projette *Autant en emporte le vent* ?

Max lâche, décontracté :

— Angela, les images de la fusée, c'est le code d'accès à Kali.

— QUOI ?

Kali, déesse calculatrice, puissance du temps ! Maîtresse des algorithmes ! Kali aux quatre bras agissant en parallèle. Kali, cerveau du *Beagle*. Sans Kali, ni commandes ni pilotage à longue distance. Nous sommes des vagabonds perdus aux confins du système solaire.

J'articule :

— Max, les images manquantes contiennent le mot de passe ?

— Elles *sont* le mot de passe.

— Donc, tu ne peux plus activer Kali ?

— J'ai passé la matinée à lui chatouiller les terminaux. Autant vouloir réveiller un mammouth fossile.

— En clair, nous sommes en roue libre ?

— À peu près. Il reste les périphériques en routine...

— Pas de panique, coupe Albert. Il y a toujours une solution...

— Je sèche, dit Max. Pas de mot de passe, pas de Kali. Sans Kali, la mission équivaut à chercher un chat noir dans un trou noir, alors qu'il n'y a pas de chat noir. Sans vouloir vous inquiéter, on est mal.

Nouveau-Mexique, 1947

Cette mission de 2222 est ma deuxième visite sur la planète Terre. La première remonte à deux cent soixantequinze ans ce qui, à mon échelle temporelle zébrière, correspond à deux années et demie d'une vie humaine.

Le *Beagle* s'est posé à Roswell, Nouveau-Mexique, le 4 juillet 1947 à 7 heures TU. Le commandant de bord était moi-même, Angela Darwin, amiral de la flotte galactique de la République planétaire de Zébra Fish. Le pilote était Max Well. Le navigateur, Carl Turing. Le responsable des opérations terriennes, Werner von Kleist. Nous avions repéré de longue date le système solaire, mais nous nous sommes aperçus assez tardivement du phénomène de la vie sur Terre. Et c'est seulement au cours du néolithique que nous avons découvert l'humanité. Si l'apparition locale d'êtres vivants est assez fréquente dans le cosmos, la plupart des civilisations évoluent sans avoir la notion des innombrables formes qui ont existé avant elles ou existeront après. Pour que deux cultures se croisent, il faut qu'elles se développent à la même époque de l'histoire cosmique, en deux points assez proches l'un de l'autre. La probabilité d'un tel événement est infime. La coïncidence par laquelle les Zébriens ont atteint un niveau technique suffisant pour parcourir les 50 années-lumière qui les séparent de la Terre pendant la durée, infime à l'échelle cosmique, du périple humain, avait moins d'une chance sur mille milliards de se produire !

Un événement aussi remarquable justifiait un investissement exceptionnel. Afin de préparer le terrain, nous avons envoyé autour de la Terre une série de sondes robotisées, à partir du début de ce que l'on appelle habituellement la période historique. Entre 1700 et 1800 de l'ère chrétienne, pendant le fameux « siècle des Lumières », la mission Terra-1 a

emmené un équipage de sept Zébriens en orbite autour de la planète bleue. Ils ont mis en place une batterie de satellites espions grâce auxquels nous avons pu suivre les principaux épisodes de l'aventure humaine. Nos ingénieurs ont aussi allumé quelques lumières de leur cru, notamment la Grande Balise. Une merveille de *space art*, placée en limite du système solaire. Un émetteur multifréquence qui diffuse un signal isotrope conçu pour ressembler trait pour trait à un rayonnement naturel. Les astrophysiciens terriens n'y ont vu que du feu, ou plutôt n'y ont détecté que du bruit de fond cosmique... À la fin du XX^e siècle, ils croyaient dur comme fer que cet artefact était le rayonnement « fossile » issu du big bang, l'explosion primordiale qui, selon un mythe humain moderne, serait à l'origine de l'univers...

Le 18 avril 1848 à 18 h 48 TU, le *Beagle* a décollé de la base de la Sérénité sur Zébra à destination de la Terre. Mission Terra-2, baptisée par Carl « opération Terre de contrastes ». Le plan initial prévoyait un atterrissage sur l'île de Pâques. Alors que nous étions plongés dans le sommeil interstellaire, à environ une année-lumière du Soleil, Kali a déclenché une procédure de réveil anticipé. La déesse-machine venait de recevoir une dépêche urgente des satellites espions : le 15 juillet 1945 à Alamogordo, Nouveau-Mexique, avait eu lieu l'essai *Trinity*, premier test de la bombe atomique à plutonium, développée par les scientifiques américains dans le cadre du projet *Manhattan*. Un succès total.

Trois semaines plus tard, nous avons assisté en direct, impuissants, à ce moment historique où « les physiciens ont connu le péché », selon l'expression de Robert Oppenheimer, le directeur scientifique du projet *Manhattan*. Le 6 août 1945, à 8 heures 15 minutes 17 secondes heure locale, le bombardier B-29 Enola Gay larguait *Little Boy* sur Hiroshima. La première bombe atomique explosa 43 secondes plus tard, à 580 mètres d'altitude. Cent trente mille personnes furent tuées sur le coup. Trois jours plus tard, *Fat Man* fit soixante-dix mille victimes civiles à Nagasaki. Le 14 août, on annonça la capitulation japonaise. Selon certains analystes, en obligeant les Japonais à

capituler dans une guerre particulièrement meurtrière, la bombe a limité le nombre de morts.

Le 16 octobre 1945, Oppenheimer démissionnait de son poste de directeur du projet *Manhattan*. Voilà pour l'histoire officielle. Les autorités américaines ne divulguèrent pas l'information capitale : le site de Los Alamos lui-même, où Oppenheimer avait dirigé la fabrication de la bombe A, était « grillé ». Un an après Hiroshima, ce n'était plus qu'une façade destinée à amuser le KGB. Nous avons appris par nos satellites espions que le vrai programme se déroulait dans des installations souterraines dissimulées dans les zones désertiques. Centre névralgique : la base de Roswell, où stationnait le 509^e groupe de bombardement, le seul possédant des bombardiers nucléaires. Compte tenu de ces informations, j'ai décidé de poser le *Beagle* à Roswell, afin de pouvoir suivre de près les affaires atomiques.

Pour détourner l'attention de notre arrivée, nous avons envoyé une escouade d'engins robots, dix jours avant notre atterrissage. Un pilote, Kenneth Arnold, les a repérés survolant l'État de Washington à près de 2 000 km/h. Ça a fait un souk ! Nous avions négligé le fait qu'à l'époque les avions humains ne franchissaient pas le mur du son. Le 25 juin, le journaliste Bill Bequette rédigeait pour l'*Associated Press* une dépêche alarmante :

« Kenneth Arnold, un pilote de Boise, dans l'Idaho, a rapporté aujourd'hui même avoir observé neuf objets brillants en forme de soucoupes qui volaient à une vitesse « incroyable » et à une altitude de 10 000 pieds. Il dit n'avoir aucune idée de ce dont il pouvait s'agir.

« Arnold, un employé des services forestiers des États-Unis qui avait pris part à la recherche d'un avion disparu, dit qu'il a observé les mystérieux objets hier à 15 heures. Ils volaient, déclara-t-il, entre le mont Rainier et le mont Adams, dans l'État de Washington, et semblaient sortir alternativement de leur formation. Arnold dit les avoir chronométrés et estimé leur vitesse à 1 200 miles à l'heure (la vitesse du son est de 767 miles à l'heure environ)...

« Cela peut paraître incroyable, a déclaré Arnold, mais c'est ainsi. »

La mayonnaise est montée. Le 3 juillet, veille de notre atterrissage, David Johnson, journaliste spécialisé dans l'aviation, a cité deux nouvelles observations. Il a émis le soupçon que l'*US Army* dissimulait quelque chose ou fuyait ses responsabilités en n'enquêtant pas. À partir de là, les observations de « soucoupes volantes » se sont multipliées. Bien sûr, nous avons fait le maximum pour en rajouter. Nous avons joué au Petit Poucet, semant un peu partout des indices contradictoires.

Un disque mystérieux s'est disloqué au-dessus du ranch d'un fermier des environs de Roswell. L'armée a capturé les débris de l'engin. Le général Ramey, commandant de la 8^e Air Force à Fort Worth, a expliqué qu'il n'y avait pas de quoi s'émouvoir, qu'il s'agissait des morceaux d'un ballon météorologique – à l'évidence un mensonge. Beaucoup plus tard, les militaires américains ont divulgué une explication « définitive » et abracadabante : les débris appartenaient à un ballon spécial fabriqué dans le cadre du projet secret *Mogul*. Ce ballon, lancé d'Alamogordo, devait servir à détecter les éventuelles traces radioactives des essais nucléaires russes...

Nous étions bien placés pour savoir que c'était de l'intox. L'*US Air Force* n'a jamais compris d'où venaient les débris recueillis à Roswell. La manière alambiquée dont les militaires américains ont cherché à masquer leur embarras a eu pour principal effet de nourrir une rumeur qui n'a cessé d'enfler. Nous voulions faire une diversion, nous avons créé un mythe.

Le Beagle, 2222

Je mets une picoseconde à intégrer ce qu'a dit Max. Je chuchote, d'une voix à faire trembler les superstructures du *Beagle* :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, monsieur le pilote ?

— La procédure de sécurité, appliquée à la lettre, réplique l'interpellé. Avant, j'aurais juste enregistré mentalement le code et je l'aurais transmis au navigateur, soit Carl. Nous n'aurions pas dépendu d'un film ou d'autre chose de ce genre. J'ai procédé ainsi pendant des siècles, sans le moindre pépin. Jusqu'au jour où toi-même, Angela, tu as formellement interdit la mémorisation des codes. D'où le recours à ce putain de support extérieur...

— Tu aurais pu le choisir plus idoine, ton support, intervient Carl.

— Idoine toi-même ! Règle n°1 : le code Kali sera conservé sur *un support externe, stable, infalsifiable...* Cette pellicule répond aux conditions. Un agencement unique de pixels identifiable par Kali. Risque de piratage minimum. J'ai rangé l'objet dans le coffre du *Beagle* avant le départ. Quand j'ai rouvert le coffre, j'ai trouvé le film intact, je l'ai mis dans le projecteur. Et voilà.

De violentes turbulences font craquer le *Beagle*. L'écran de cinéma se décroche, traverse le carré et se plante comme un javelot au milieu du cadran du gravimètre. Une secousse envoie mon narguilé valdinguer contre un hublot. Le vaisseau tournoie comme un manège de fête foraine. Nous valsons en tous sens, nous heurtant aux parois et aux appareils.

— M'enfin, ces images ne sont pas parties toutes seules ! crie Albert pour couvrir le vacarme. Nous avons un passager clandestin, un lutin qui s'amuse à fouiner dans le coffre !

— Pas de lutin, réplique Max. J'ai réglé la combinaison sur mon empreinte personnelle. J'étais le seul à pouvoir récupérer le film.

— Un pirate ! s'exclame Albert. Un pirate a remplacé ton film par une copie truquée, juste avant que tu ne fermes le coffre.

— OK, fait Max. Le pirate sait que le code est sur la bande. Il m'a vu marquer le boîtier de la pellicule. Il détient une boîte identique, contenant une copie de ce film introuvable – je l'avais dérobé dans un cinéma de Washington, en juillet 1972. La copie est modifiée juste au bon endroit...

— Et parfumée à l'ail ! vocifère Carl.

— Pendant les vingt-deux secondes de prédécollage, j'ai donné le code à Kali, marqué le boîtier, l'ai serré dans le coffre. Quand le superpirate a-t-il opéré ?

— Non trivial ! fait Carl².

Je laisse tomber, pleine d'une rage glaciale :

— Messieurs, je me métacontrefous de savoir comment a disparu ce mot de passe...

— La tartine tombe du côté beurré, le mangeur se fait un tour de rein en se baissant pour la ramasser et il a du cholestérol, profère Carl. Belle illustration des lois de Murphy.

— J'encule Murphy ! Ma mission est de conduire sur Terre un vaisseau sans commandes, au milieu d'un ouragan de force 30. Une solution ?

— Récupérer une copie intacte de *Gorge profonde*, répond Carl.

— Où ? Dans un trou noir ?

— Voyons, dit Albert. On peut oublier les États-Unis. La vague néopuritaire a banni les œuvres à caractère sexuel – à

² Cari emploie l'adjectif « trivial » dans une acception – influencée par la langue anglaise – répandue chez les mathématiciens ou les chercheurs en intelligence artificielle : est « trivial » ce qui est évident, va de soi, ne requiert pas un effort de démonstration. « Non trivial » s'applique à l'inverse à une donnée ou une proposition étonnante, dont la compréhension ou la justification nécessite un véritable saut qualitatif de l'intelligence.

l'exception de *La Passion du Christ* de Mel Gibson. Essayons Londres. Ou Paris.

— Épatant ! Et comment va-t-on piloter le *Beagle* jusqu'à Paris ?

— *No problemo*, crie Carl. Nous allons endormir les circuits encore actifs, et Max va passer en commande directe.

— Trop cool ! fait Max. Je naviguerai au jugé, en regardant les étoiles, les astéroïdes, les comètes, les trous noirs et tout le tralala. Si notre amiral chérie m'autorise à violer la procédure de sécurité de merde...

Je siffle, style Cocotte-Minute à pleine pression :

— Stop ! J'ai ma dose ! Max, tu pilotes avec le clito de Linda Lovelace, si ça t'amuse. Moi, je me retire et je me fais une pipe, puisque apparemment c'est le plat du jour !

— Je t'aime ! dit Max, pas rancunier. T'es belle en colère !

Je claque la porte si violemment que le vaisseau tremble de la poupe à l'étrave. Je m'enferme dans ma cabine, en proie à une rage incoercible. Le *Beagle* tangue, bateau ivre, comme sur le point de sombrer dans un sommeil de poivrot. Le film est terminé. La bobine du projecteur tourne à vide, le bout de la pellicule claque. Max caresse le piano, cool jazz. Il fredonne la chanson de *Deep Throat* : « *No one gonna tell you the way it has to be* ». Personne ne va te dire comment ça doit être.

Tacoma, Washington, 1947

Les événements qui ont accompagné notre débarquement à Roswell ont déclenché une série d'enquêtes, dans un climat de paranoïa et de conspiration. En août 1947, Jack Wilcox, un agent du FBI – le *Fédéral Bureau of Investigation*, dirigé par le redoutable J. Edgar Hoover, dit « le Boss » –, a enquêté sur un avion militaire qui s'était écrasé près de Kelso, dans l'État de Washington. Un journal de Tacoma affirmait que l'avion avait été abattu par des soucoupes. Le point de départ de l'histoire était que Kenneth Arnold, le pilote qui avait vu les premiers disques fin juin, était présent à Tacoma. Il s'y était rendu pour interroger les témoins d'une autre affaire de soucoupes, deux gars appelés Harold Dahl et Fred Crisman. Arnold avait branché les militaires, qui étaient venus en avion à Tacoma. Ils avaient mené leur enquête, mais n'avaient rien découvert de spécial. Ensuite, l'affaire avait tourné vinaigre : au retour, l'avion des militaires s'était écrasé, apparemment de manière accidentelle. Alerté, le FBI avait retrouvé Dahl et Crisman, qui s'étaient rétractés : ils n'avaient pas vu plus de soucoupe que de beurre en branche. Au total leur pseudo-témoignage se ramenait à un canular. Un canular qui avait coûté la vie à deux officiers de l'Air Force.

À la suite du crash, l'US Air Force lança le projet *Sign* – devenu plus tard *Grudge*, puis *Blue Book*. Un programme d'étude destiné à élucider le mystère des disques, que l'on appellera bientôt les ufos – *unidentified flying objects*, objets volants non identifiés ou ovnis. Mais les cachotteries des militaires et des services de renseignements éveillaient les soupçons du public. Le 2 novembre 1947, un New-Yorkais écrivit à J. Edgar Hoover pour lui demander si « la connaissance sur les soucoupes volantes était trop dangereuse pour que le public soit informé ». Le Boss répondit que c'était

un sujet confidentiel, concluant sa lettre par cette formule sibylline : « Je suis sûr que vous ne tirerez aucune conclusion hâtive du fait que je sois dans l'incapacité de satisfaire à votre requête. »

Malgré les embrouilles de Hoover, l'idée que les soucoupes venaient d'ailleurs gagnait du terrain. À l'été 1949, un producteur du nom de Conrad affirmait qu'un de ses films, intitulé *The Flying Saucer*, montrait une vraie soucoupe capturée par l'armée américaine. Propos confirmés par un agent du FBI, William McKnight. En janvier 1950, un passionné des ovnis, le major Donald Keyhoe, popularisait la thèse de l'origine extraterrestre des soucoupes volantes dans un article publié par la revue *True*. Le FBI se mit à surveiller Keyhoe. Hoover s'intéressait de plus en plus aux disques. Non parce qu'il partageait les vues de Keyhoe. Au contraire, il cherchait à les discréder. Le Boss ne croyait pas du tout à l'origine extraterrestre des ufos. Il était persuadé que toute cette histoire de soucoupes était une opération de propagande soviétique destinée à déstabiliser la nation. Et il répandait le bruit que les témoins d'ovnis étaient des agents de désinformation communistes.

Ce sac de nœuds allait aboutir, début 1953, à une réunion secrète de la CIA rassemblant plusieurs personnages importants dont le chef du projet *Blue Book*. La CIA jugeait que Keyhoe avait mis le doigt sur quelque chose de sérieux. Le FBI, c'est-à-dire Hoover, s'obstinait à ne voir dans les récits sur les ovnis que de pures affabulations. L'armée penchait pour un véritable phénomène mais s'empêtrait dans ses versions officielles et ses secrets de Polichinelle. Keyhoe soupçonnait que l'attitude des militaires recouvrait une volonté dissimulatrice et dénonçait le complot contre la vérité. Mais il était débordé sur sa gauche : s'il croyait au caractère extraterrestre des disques, Keyhoe écartait la thèse des débarquements d'aliens. De sorte que les soucupistes les plus extrêmes l'accusaient de participer à l'entreprise de dissimulation des militaires. Bien malin qui s'y retrouvait dans cette succession de paranoïas emboîtées comme des poupées russes !

Le Beagle, 2222

« *Je hais les voyages et les explorateurs* »... Le début de *Tristes Tropiques* me revient tandis que nue, tremblante de fièvre et de rage impuissante, je me roule sur ma couchette, résolue à me soûler de volutes sulfureuses. Je hais les voyages... Et pourtant je n'ai cessé de partir sans me retourner. Jamais pu résister à l'attrait d'une plongée dans l'inconnu. Je ne me suis pas composé un idéal. Pas de plan de carrière. Droit devant, et vogue la galère ! Des galères, j'en ai connu. Et des rudes. Mais, comme dit Isabelle Eberhardt, « le moment du danger est aussi celui de l'espérance ». À l'instant qui précède le saut, l'excitation du risque fut ma drogue, mon féal. Je me suis guérie de toutes les blessures en allant toujours plus loin, plus à côté.

Pour la première fois de ma longue vie, je ne ressens rien de tel. Juste une immense lassitude. Vieille, usée. Née au néolithique. Demain, j'aurai neuf mille ans. Ne les fais pas. Les porte quand même. L'inconfort du *Beagle* m'irrite. Mes compagnons m'exaspèrent. Comme dans ces couples vieillissants, où chacun se met à haïr les menus travers de l'autre qui autrefois l'attendrissaient. Albert, Carl, Max ! Ouvrir la trappe, les larguer tous trois sans autre forme de procès...

Que ne suis-je restée sur Zébra, au pied de mon volcan, à rêvasser et à humer les vapeurs de soufre, en sirotant une décoction de métaux lourds ? Qu'avais-je besoin de jouer une fois de plus au petit soldat ? À moins que cette abnégation ne relève du goût pervers de *revenir sur les lieux du crime*... Pourtant, je pensais avoir épuisé ma curiosité pour le bipède humain, cette créature aux comportements répétitifs, qui ne fait preuve d'imagination que pour créer de nouveaux moyens de s'anéantir.

Je m'étais juré qu'on ne me reprendrait plus à zoner sur la planète bleue. Et puis il y a eu cette histoire de signaux : un peu

après 2100, Zébra Fish a cessé de recevoir les émissions électromagnétiques des radios, télés et autres dispositifs hertziens que nous captions grâce à nos satellites espions. Compte tenu du temps de parcours, cela supposait un arrêt des émissions vers 2050. Notre système de surveillance, qui nous avait permis de suivre les grandes lignes de l'évolution terrienne tout au long du XX^e siècle, ne détectait plus rien. Silence d'autant plus mystérieux qu'aucun appareil de radioastronomie n'avait décelé les signes d'une catastrophe susceptible d'avoir effacé la vie humaine de la surface terrienne.

En 2100, je rentrais tout juste de la Terre. J'avais à peine eu le temps de défaire mes bagages que le Conseil des Sages, la plus haute autorité de Zébra, m'a demandé de repartir aussi sec. Les Sages voulaient dépêcher une mission d'enquête sur le terrain, afin de tirer au clair l'énigme du silence électromagnétique de l'espèce humaine. Vu mon expérience, on souhaitait que je conduise la nouvelle expédition. Mon âge et mes états de service m'auraient permis de refuser sans problème. Mais on ne se refait pas. J'ai reformé le trio gagnant de 1947, avec Carl et Max, j'ai engagé Albert pour faire le quatrième, j'ai constitué une base de données sur les civilisations humaines du XX^e siècle, j'ai fait réviser le *Beagle*. Et hop ! *On the road again !*

Je m'attendais à des tuiles. Quand même pas à ce que cette maudite mission foire dès le début ! Les ennuis ont commencé par une catastrophique sortie du sommeil interstellaire, le 31 janvier 2222. Après un siècle de traversée, le *Beagle* abordait les confins du système solaire. Comme pour tout vol long courrier, nous voyagions en hypersomnie. Kali, le cerveau du vaisseau, devait nous ramener à la conscience en douceur. À la suite d'une défaillance inexplicable, nous avons été réveillés en sursaut par une alarme de niveau 4. Le temps de réactiver nos fonctions vitales, et le vaisseau dérivait dans un déchaînement de turbulences. Max a martyrisé le piano pour empêcher le *Beagle* de se fracasser sur les murs d'onde.

Ce réveil m'a collé une migraine à décorner un troupeau d'aurochs. Pourquoi Kali a-t-elle laissé les hibernateurs se désactiver sans transition ? Max prétend qu'il avait tout

programmé et que la déesse s'est déréglée toute seule. Albert ne cache pas son scepticisme. Il a gratifié Max du sobriquet de Disque Dur, allusion à une vieille technologie informatique terrienne. Mais je sais que Max dit la vérité. Pas son genre de se défausser. Ce n'en est que plus inquiétant : nous n'avons pas trouvé la panne.

De gros paquets d'ondes boxent la carcasse du *Beagle*. Prostrée sur ma couchette, je divague en fumant comme un pompier. Max se déchaîne sur le Steinway. Il pilote à l'affinité. Pur Thelonious, à la zébrière. Un son sculpté dans le marbre et pourtant fluide. Max est une tête de lard, mais il n'y a pas deux pilotes comme lui. Quand il interprète Monk, il devient imprévisible. Telle note à peine audible, la joue-t-il, ou ai-je seulement l'impression de l'entendre ? Tantôt il appuie, tantôt il suggère. On dirait qu'il s'étonne de son propre jeu. Éternel baroudeur de l'inattendu. Et fonceur ! Il peut se perdre, ne plus savoir où il va, il y va direct. Avec Max, on arrive forcément quelque part, même si c'est la surprise au bout.

Criss-Cross m'enlace dans un réseau de notes d'une précision mathématique. Et d'une énergie surpuissante. Une colossale accélération nous dégage du cyclone. J'oublie ma colère. Je décroche de mon rail temporel. Je suis à New York le 27 février 1963. Monk danse sur scène, un grizzly qui réinvente les lois de l'équilibre. Puis il plonge dans le piano et la magie m'entraîne sur une vague d'élation. La position redevient lisible. Nous croisons dans la banlieue de Pluton. Max joue *Don't blame me*. Je rêvasse. Les souvenirs déferlent. Mon premier vol libre, enfant âgée de 400 ans, gelée, tremblante, cramponnée à une aile de fortune que les courants ascendants ont failli pulvériser. Je l'avais construite en cachette. Bien sûr j'étais trop jeune, je n'avais pas le droit de voler. J'ai été punie. Certaines parties intimes de mon corps en ont gardé la cuisante mémoire.

À bord du *Beagle*, la guerre contre les Siriens. Max, déjà. Nous n'avons pas 2 000 ans à nous deux. Je sors de l'école d'officiers. Première de ma promotion. Le plus jeune commandant de bord de Zebra. On nous a envoyés en reconnaissance, localiser la flotte ennemie. Nous la repérons dans un amas de poussières galactiques. Max remarque que le

vaisseau de ravitaillement, plein à craquer de combustible nucléaire instable, est stationné sans protection au milieu de l'Armada. Nous ignorons les ordres. Nous lançons deux missiles. La flotte sirienne est désintégrée. Nous en réchappons par miracle. Nous avons été décorés...

Après, j'ai refusé les missions guerrières. D'ailleurs, la guerre était finie, à part quelques flibustiers galactiques relevant plus de la surveillance policière que de l'action militaire. Je me suis consacrée à l'exploration. Plus d'une fois, j'ai eu chaud ! Opération Œuf du Dragon, avec Robert Forward. On s'est posés sur une étoile à neutrons d'un diamètre de vingt kilomètres, affligée d'une pesanteur soixante-sept milliards de fois supérieure à celle de la Terre. Nous avons eu des échanges brefs mais cordiaux avec les autochtones, des créatures dont la durée de vie est d'une heure. En revanche, impossible de surmonter les malentendus culturels avec les gens de Tlön, cette étrange planète décrite par Jorge Luis Borges. Pour ces idéalistes congénitaux, le monde est une succession d'actes isolés, sans unité du temps ni permanence des objets. En arrivant, nous avions hissé le drapeau blanc. Ils s'étaient montrés pacifiques. Vingt-quatre heures plus tard ils nous bombardaient, jugeant notre identité de la veille sans rapport avec celle du lendemain !

Envie d'une pipe. Pas moyen de l'allumer, le vaisseau est secoué comme un prunier. Je me souviens des pruniers d'Ensisheim. Les copains m'avaient emmenée faire un tour en Alsace. On se cachait dans les caves des fabricants d'alcool. J'aimais les eaux-de-vie de poire et de mirabelle. Max trouvait ça écoeurant, il coupait avec de l'acide...

J'aimerais ça, revoir l'Alsace, ses vignes, ses murs gris, ses balcons fleuris...

Soudain, elle est là. Pile dans le hublot. Sphère d'azur étincelante, chamarrée de voiles neigeux. Camaïeu de saphir, d'aigue-marine, d'améthyste, marbré de topazes et de rubis. Le joyau du système solaire. La grosse orange bleue, couverte aux deux tiers de l'eau liquide qui la rend propice à la vie. Unique.

La Terre !

Roswell, 1947

Nous, Zébriens, sommes des éponges culturelles qui absorbent les innovations, les styles, les atmosphères d'une société, si différente soit-elle de la nôtre. Nous sommes capables de parler une langue étrangère comme si c'était la nôtre, de partager les rites et les coutumes d'un autre peuple comme si nous en faisions partie. Nous avons débarqué sur Terre dans un esprit de *curiosité*. Notre objectif prioritaire était d'acquérir le maximum de connaissance sur cette planète pour nous étrangère, tout en nous efforçant d'interférer le moins possible avec l'histoire terrienne et humaine. Notre culture repose sur un *principe d'assimilation* qui nous pousse à nous emparer de tout élément qui nous semble intéressant à un moment donné, quel qu'en soit le contexte d'origine. Ainsi, dans la période récente, nos penseurs ont-ils adopté les mythes et des concepts du shivaïsme, la religion protohistorique de l'Inde, qu'ils considèrent comme la forme philosophique la plus évoluée produite par l'humanité. Je dois ajouter qu'à la différence de la pensée dite occidentale, notre mode de réflexion n'oppose pas rigueur objective et vision personnelle, généralité et anecdote. Pour nous, art, technique, science et métaphysique ne constituent pas des catégories séparées, mais les différents angles de perspective possibles pour envisager le même objet.

À Roswell, mes camarades et moi avons senti un extraordinaire fourmillement d'idées, de théories, de pratiques nouvelles – l'amorce d'une révolution culturelle qui bouleverserait toutes les structures de pensée, les mythes et les modes de vie de l'humanité. On percevait simultanément un progrès fantastique et la menace d'un péril assez terrible pour anéantir l'espèce.

Dans la *Bhagavad-Gita*, Vishnou l'Immanent, la tendance cohésive qui tient assemblés les éléments de l'Univers, veut

persuader le prince *Arjuna* d'affronter ses ennemis en une ultime bataille. Le dieu apparaît au prince sous son aspect le plus terrible, pourvu d'yeux innombrables et de mains sans nombre qui brandissent des armes menaçantes. Il crie : « Je suis la Mort qui emporte tout, la source des choses à venir. »

Ces paroles hantent Oppenheimer, le 15 juillet 1945, le jour où l'explosion de la première bombe atomique aveugle le Nouveau-Mexique d'une lumière fulgurante, trois semaines avant Hiroshima. Jusqu'à la fin de sa vie, le grand physicien américain restera tourmenté par le sentiment douloureux et complexe de cette dualité – sensibilité que ses ennemis considéreront comme une faiblesse de caractère.

Mais à Roswell, en 1947, on chercherait en vain les signes d'une telle ambivalence. Les jeunes chercheurs rassemblés dans le centre secret lèvent les yeux vers un ciel de cristal. Werner est transporté par leur enthousiasme, bouleversé par la vision des progrès du savoir humain. Il compare son émerveillement à celui d'un père observant l'éveil de l'esprit chez son enfant. Au long de patientes et interminables discussions, Carl s'efforce de tempérer la passion de Werner. Oui, les hommes progressent à pas de géant, mais sur une voie qui conduit à la destruction. Si géniaux soient-ils, ces jeunes scientifiques sont en proie au *complexe du délice technique*, selon une expression qu'utilisera plus tard le sociologue des sciences Jean-Jacques Salomon. Fascinés par leur aventure intellectuelle, ils en ignorent les répercussions. Or, les conséquences sont prévisibles : la mise au point d'armes de plus en plus puissantes conduit inéluctablement au malheur de l'humanité. Aucun enseignement n'a été tiré des deux cent mille victimes de *Little Boy* et *Fat Man*.

Non, tu n'as rien vu à Hiroshima.

La crainte de voir la puissance de l'atome tomber entre les mains d'Adolf Hitler avait poussé un groupe de physiciens juifs européens, menés par Léo Szilard, à faire du lobbying pour la bombe. Szilard avait été jusqu'à arracher le grand Albert Einstein à sa retraite de Long Island pour qu'il signe une lettre adressée au président Roosevelt. Lettre qui avait sans doute joué un rôle important dans le lancement du projet *Manhattan*

le 18 juin 1942. Or, dès la fin 1944, les services de renseignements américains apprennent que le programme nucléaire allemand est un échec. Ils en ont la confirmation définitive en mars 1945. La nouvelle se transmet à Los Alamos et dans les autres labos de physique américains.

La bombe nazie est donc dans les choux, sinon dans la *sauerkraut*. La raison majeure qui justifiait le développement de l'arme atomique américaine aux yeux de Léo Szilard et de ses amis disparaît. Szilard lui-même se met à militer contre la bombe qu'il défendait six mois plus tôt. Il prédit que la Russie sera nucléaire dès 1950. Déjà en 1944, Niels Bohr, le grand physicien danois, a pris contact avec Churchill et Roosevelt pour leur suggérer de révéler à Staline l'existence du projet *Manhattan*. Leur principale réaction a consisté à faire surveiller Bohr par les services secrets. Ensuite, les choses n'ont fait qu'empirer. La mort subite de Roosevelt, le 12 avril 1945, a définitivement cassé le mouvement des savants « pacifistes ».

Oppenheimer, lui, considère Hiroshima comme une faute. Après 1945, sa priorité n'est plus de chercher à construire de nouveaux moyens de destruction massive, mais de mettre en place un contrôle international de l'arme atomique. « Oppie » freine des quatre fers les recherches sur la « super », la bombe à fusion thermonucléaire, mille fois plus puissante que celle d'Hiroshima.

Mais au moment de notre débarquement à Roswell, Robert Oppenheimer n'est plus le chef du nucléaire américain. Son collègue Edward Teller s'agitte sur le devant de la scène, fait la promotion de la super, combat les réticences d'Oppie. Et ne sait pas tout. Car l'homme qui tire les ficelles dans l'ombre, le véritable patron, est un *wunderkind* de 22 ans du nom de Richard Tell-Mann.

Galapagos, 2222

Dans le carré, Carl hurle « *Tierra ! Tierra !* » comme s'il était la vigie de la *Pinta* le 12 octobre 1492. Max a bien visé. Nous survolons l'Europe du Nord à 100 kilomètres d'altitude. Les instruments de bord se sont remis à fonctionner, aussi mystérieusement qu'ils s'étaient arrêtés. L'horodateur indique 25 février 2222, 5 h 55 TU. Disque Dur lance la séquence d'atterrissement. À ce moment précis, le vaisseau est saisi par un violent orage magnétique. Il redevient ingouvernable, amorce une trajectoire erratique, pointes vers le sol suivies de remontées brutales.

— Bizarre, grommelle Max. On dirait un artefact...
— Un virus ? Activé par la séquence de descente ? demande Carl.

— Ça se pourrait, opine Disque Dur. Bon, on coupe tout.

Max met le piano en sourdine. Il joue *Brake's sake* sur un tempo décalé, donnant presque l'impression de jouer faux. Le *Beagle* décroche de sa trajectoire et part en chute libre. Il atteint une vitesse dangereuse. Carl émet des ondes désaccordées. Albert fait mine de consulter les écrans de contrôle qui n'indiquent plus rien. Max continue de jouer, déploie le parachute, largue le bouclier antichaleur, sort les airbags. Un instant, j'aperçois un océan, puis le hublot s'obscurcit. Un choc violent. Noir total.

J'ai vraiment cru que nous nous étions crashés. Mais une minute plus tard, je perçois la sensation familière du *Beagle* rebondissant sur ses airbags. Il finit par s'arrêter. La lumière revient. 11 h 11 TU. Carl et Albert applaudissent comme des passagers de la Pan Am – le geste zébrien pour applaudir.

J'enfile ma combinaison, j'actionne le sas, je sors. Dehors, c'est une plaine de lave basaltique noire, scoriacée, à la surface extrêmement rugueuse, traversée çà et là d'immenses fissures,

recouverte d'arbresseaux rabougris, brûlés par le soleil et qui semblent à peine pouvoir vivre. L'endroit est désert. Juste quelques oiseaux, sortes de passereaux aux couleurs ternes, occupés à picorer le sol. Aucun signe évident de pollution dangereuse ou de radioactivité. Atmosphère limpide, un peu trop oxygénée pour un appareil respiratoire zébrien, mais apparemment compatible avec la vie humaine. La présence des oiseaux plaide en ce sens.

— Où sommes-nous ? En Amérique ? demande Carl.

— Voyons, fait Max. Au dernier point, on était au niveau de l'équateur, un peu trop à l'est pour le continent. Je dirais, une île au large de la côte pacifique sud-américaine...

— Eurêka ! hurle Albert.

— Il a eurêké, constate Carl.

— Galapagos ! ô combien célèbre archipel ! Le lieu où Darwin, non la pauvre créature ici présente, mais le vrai, le seul, le grand Charles Darwin, père de la théorie de l'évolution, eut l'intuition géniale de l'origine des espèces par le processus de la sélection naturelle...

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer qu'on est aux Galapagos ? demande Max.

— Ces affreux oiseaux sont des pinsons de Darwin. Il existe treize espèces qui vivent uniquement aux Galapagos. Un examen plus approfondi serait nécessaire pour préciser si nous sommes sur Isabela, San Cristóbal ou Española. D'une île à l'autre, les chants varient. Chaque mâle reproduit le chant de son père. La femelle distingue les chants et ne s'accouple qu'avec les mâles de son espèce. Un cas remarquable de spéciation culturelle...

— Cuistre ! dit Max.

— Comme vous n'êtes pas sans l'ignorer...

— Sans le savoir ! coupe Carl.

— Je sais ce que je dis ! reprend Albert. Comme donc vous n'en avez aucune notion, ignares que vous êtes, l'histoire de ces pinsons est un cas d'école de la théorie darwinienne...

— Ce type, demandez-lui l'heure, il vous raconte l'histoire de l'horlogerie depuis la clepsydre ! râle Max. On voulait juste s'assurer que ce coin sinistre était bien les Galapagos...

— Sinistre est bien le mot, poursuit Albert. Rien de moins attrayant que cette île, écrivait Charles Darwin à propos de l'île San Cristobal, qu'il appelait Chatham et dont l'aspect artificiel lui rappelait le Staffordshire et ses hauts fourneaux...

Nous sommes sur une grève de sable noir qui descend en pente douce vers l'océan. L'attraction terrestre est 10 % moins forte que sur Zébra. Je me sens légère. L'impression de danser. Migraine envolée. Me voilà d'humeur espiègle, après un siècle enfermée dans le vaisseau. Envie de me baigner nue. Je retire ma combine. Je file à l'eau. Moue désapprobatrice de Carl. Je lui balance les *Partitas* de Bach, en multifréquence.

Je plonge avec délice. Je coule. Impossible de flotter dans cette mer beaucoup moins saline que les saumures de Zébra. *No problemo*, l'eau est plus respirable que l'atmosphère. Je m'immerge. Je laisse mon corps affleurer, comme un hippopotame, Albert et Max se dévêtent et me rejoignent. Carl, père-la-pudeur, barbote en faisant de comiques acrobaties pour ne pas mouiller son masque. Les autres s'amusent à l'éclabousser. Max m'envoie des signaux furtifs, fréquences émoustillées. Après le bain, nous restons des minutes entières vautrés sur la plage, heureux...

Le lendemain, samedi 26 février 2222, battue de reconnaissance afin de préciser notre position. L'archipel des Galapagos se trouve à 1 000 kilomètres des côtes de l'État d'Équateur, dont il est devenu la propriété en 1832, trois ans avant la visite de mon illustre homonyme. Il comprend treize îles et quarante îlots, tous des sommets de volcans actifs émergés. Nous avons atterri sur San Cristobal, où se trouvait la capitale, Puerto Baquerizo. « Se trouvait », car nous avons passé la journée d'hier à la chercher sans succès. Pas plus que nous n'avons observé la moindre trace de présence humaine, actuelle ou passée. Sinon, le paysage ressemble aux descriptions connues. Coulées de laves basaltiques, sable noir et brûlant, un environnement dénudé auquel peu d'espèces vivantes ont pu s'adapter.

Nous avons croisé des iguanes et des tortues géantes en parfaite santé. Étonnant que les tortues n'aient pas été exterminées. On les a chassées pour leur viande et leur écaille,

dès le XVII^e siècle. Les tortues sont l'une des rares choses que Charles Darwin ait appréciées aux Galapagos. À l'en croire, « la poitrine rôtie à la mode des Gauchos, *carne con cuero*, c'est-à-dire sans retirer la peau, est excellente ». Je m'abstiendrai. Trop protéiné.

L'absence de signes de présence humaine ne se limite pas à San Cristobal. Nous avons survolé l'archipel. Partout, le même constat. Le milieu naturel semble miraculeusement préservé... On dirait que les hommes n'ont jamais mis le pied aux Galapagos. Pourtant, notre base de données est formelle : au XX^e siècle, les activités des bipèdes menaçaient l'écologie. Il y avait des hôtels à Puerto Ayora, le centre touristique, des villages sur Isabela et Santa Maria. Tout a disparu. Là où se dressaient des bâtiments, plus rien ne s'offre aux sens qu'une nature sauvage. Pas trace de pollution ou de changement climatique majeur.

— Non trivial, définitivement non trivial ! grommelle Carl.

— En termes darwiniens, si plusieurs espèces doivent se partager des ressources limitées, il y a conflit, pérore Albert. Les mieux adaptés gagnent...

— Comme les mammifères ont supplanté les dinosaures, coupe Carl.

— Ce processus de sélection est stupide ! dit Max. Chez nous, les espèces s'optimisent mutuellement. Sur Terre, elles s'entre-détruisent. Pas étonnant que ça donne des catastrophes.

— Tu es sévère, réplique Albert. Regarde les pinsons de Darwin : par sélection darwinienne, l'espèce initiale a éclaté en une série d'espèces filles qui se sont partagé les maigres ressources de ce lieu inhospitalier. Elles ont survécu en occupant des niches écologiques différentes. Les unes ont un bec court et robuste adapté au broyage de graines, les autres mangent des tiques d'iguane, un mets raffiné dont on sous-estime les vertus...

— Elles sont énervantes, ces bestioles ! dit soudain Carl, occupé à installer un instrument pour carotter le sol.

— Quid ? demande Albert.

La réponse prend la forme d'une nuée dense d'animalcules volants qui évoquent des moustiques, sauf qu'ils sont beaucoup

plus rapides et ont des reflets multicolores. Ils volent en groupe compact, viennent frôler l'appareil de Carl, puis s'éloignent en un éclair pour reformer leur nuage irisé quelques mètres plus loin. Albert les observe un instant puis, d'un geste d'une stupéfiante prestesse, capture un moustique. Il l'examine.

— Curieux, dit Albert. Ça n'a pas l'air naturel...

— Et ça, fait Carl, c'est naturel ?

Un grondement retentit. Je crois d'abord à une éruption volcanique, mais le sol est stable. Juste au-dessus de nous, à une centaine de mètres, le ciel devient noir. Un gros nuage formé de milliards de faux moustiques. Carl fait mine de récupérer sa trousse à outils. Je hurle :

— Au *Beagle* ! Fissa !

Nous filons comme des zèbres. Max referme le sas une picoseconde avant que le nuage monstrueux ne se fracasse sur la paroi blindée du vaisseau. Un instant plus tard, nous pulsons sur un *Gallop's gallop* à bride abattue, dans un ciel obscurci de cumulus électriques.

Nouveau-Mexique, 1948

Au printemps 1948, Carl s'est procuré, je ne sais trop comment, une Jeep, un permis de conduire et un uniforme dans lequel il s'est composé une dégaine d'officier de l'US Air Force assez convaincante. De manière inattendue, il s'est révélé un conducteur hors pair. Nous avons pris l'habitude d'écumer les routes du Nouveau-Mexique, Carl au volant, Max et moi roulés en boule à l'arrière, parmi les chiffons imbibés d'essence et d'huile de moteur. Werner ne nous accompagnait pas dans ces virées, il avait le mal de l'auto. C'est au cours d'une balade à Albuquerque que nous sommes tombés sur le *Pueblo Unido Cafe*.

Évidemment, c'était Max le responsable. En zonant dans la ville, il avait repéré une rue du quartier nord où une vingtaine de filles racolaient en voiture. Quelques-unes étaient indépendantes, mais la plupart avaient des proxénètes. Max a du flair pour ce genre de choses. Il s'est rendu compte que les macs fréquentaient assidûment un magasin de chaussures. La boutique était aménagée dans un bâtiment bas couvert d'un crépi beige, une reconstitution du style *pueblo* des constructions indiennes. C'était bien approvisionné, vaste gamme de modèles, plus smart les uns que les autres. Mais bon, même un mac ne s'achète pas des pompes trois fois par jour. Avec un peu de patience, Max a découvert le pot aux roses. Il y avait un panneau de bois dans l'arrière-boutique. On toquait dessus, une séquence rythmée de six coups – tac tactactac tactac – et le panneau basculait, manipulé en silence par un personnage patibulaire qui vous regardait comme si vous aviez été une mouche à merde tombée dans son verre de scotch. Après avoir montré patte blanche, on gravissait une volée de marches. En haut de l'escalier raide, une porte battante portait l'inscription *El Pueblo Unido Cafe* en lettres de néon rouge.

On entrait dans la caverne d'Ali Baba. Trois salles en enfilade, sans fenêtres, enfumées de cigarettes, de gros havanes et d'émanations de lampes à pétrole, aérées par des ventilateurs fixés au plafond. Sur les murs, d'innombrables photos de pin-up avec ou sans Bikini. Le bar offrait un choix illimité de bières, bourbons, whiskys, tequilas, vodkas et, moyennant un pourboire, de boissons moins répandues telles que l'acide sulfurique. Il y avait une télévision. On pouvait écouter les galettes de vinyle les plus récentes sur un juke-box Wurlitzer. Le barman détenait une exceptionnelle collection de disques de jazz. Il se faisait un point d'honneur à se procurer chaque semaine les derniers trucs qui tuaient venus de New York ou de Kansas City. Il y avait un billard, des tables de jeu, un rayon d'armes à feu. Une scène avec un piano Steinway où, les samedis soir, de bons musiciens venaient faire le bœuf. Plus une cuisine équipée d'un chef mexicain qui faisait des plats effroyablement relevés. Et quelques à-côtés. Dans l'ensemble, l'établissement devait violer une centaine de lois fédérales. Pourtant, pendant les quelques années où je l'ai fréquenté, je n'ai jamais vu la tronche d'un flic. Ni d'un rat du FBI.

Au milieu du patio était la piscine. Une règle non écrite voulait que les gars s'y baignassent après minuit, parfois tout habillés, parfois nus, jamais en maillot de bain. Les femmes, elles, n'avaient pas accès au *Pueblo*.

Dans notre cas, l'accès donna lieu à débat La première fois, le patibulaire de l'entrée a manifesté l'intention de nous vider, voire de nous effacer de la surface de la planète. Max a été expéditif : comme l'individu nous menaçait d'un revolver, il s'est emparé de l'arme et a fait un joli nœud avec le canon. Puis il a avalé le revolver et a émis un rot puissant. Le patibulaire n'a rien dit, il a fait signe qu'on pouvait passer. On a remis ça les trois fois suivantes. Au quatrième revolver bouffé par Max, le type nous a fichu la paix.

Un coin de la salle jouxtant le patio était consacré aux joueurs d'échecs. Une nuit de juin 1948, j'ai été attirée par un homme remarquable. Il devait avoir à peine plus de vingt ans. Mince, très grand, de longs cheveux blonds, les yeux bleu pastel, une tête d'icône christique. Il portait un costume blanc

immaculé dont il avait posé la veste sur le dossier de sa chaise. Pieds nus, en bras de chemise, sans cravate, il buvait de l'eau minérale non gazeuse. Il devait être le seul client du *Pueblo Unido Cafe* à ne consommer ni tabac ni alcool.

Il jouait six parties simultanées à l'aveugle. Quand il a terminé de corriger ses adversaires, je l'ai abordé et lui ai demandé s'il était d'accord pour pousser un peu de bois. Au *Pueblo*, je faisais mon possible pour prendre un aspect humain, mais ça laissait à désirer. Je lui ai dit que je m'appelais John D. Kilroy. Il a souri, m'a regardée en silence. Il a dit :

— Je suis Richard Tell-Mann, physicien. Cet endroit est interdit aux dames... sauf celles du jeu d'échecs.

— J'en suis une...

— Vraiment ?

— Ça se voit tant que ça ?

— Disons que j'ai l'œil pour ce genre de choses...

— Alors, vous jouez ?

— OK, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Vous prenez les blancs ?

Sa voix était d'une douceur féminine. Il ne parlait pas, il laissait tomber les mots comme les pétales d'une fleur qu'on effeuille. Mais il avait eu tort de me faire cadeau des blancs. Nous jouions vite, et j'avais une tour d'avance au bout d'un quart d'heure. Surpris, il a abandonné au vingt-deuxième coup et m'a proposé une revanche, avec les noirs. Cette fois, il s'est appliqué, mais malgré tous ses efforts il était mat au trente-sixième coup. Il a eu une réaction très classe. Il a éclaté de rire, a fait un geste pour me serrer la main – évidemment, ce n'était pas possible – et a dit de sa voix douce :

— Vous êtes forte, très forte ! Vous jouez depuis longtemps ?

— Deux heures. Je vous ai regardé...

— Vous devriez aller à New York. On y croise de grands joueurs...

— Vous savez, chez nous le jeu est une seconde nature, ai-je ajouté un peu bêtement, comme pour m'excuser.

— Chez vous... Où est-ce ? Vous prenez quelque chose ?

Ça a commencé comme ça. On a bavardé. Il voulait savoir *ce que j'étais*. Tout autre humain m'aurait prise pour un monstre

ou une mystificatrice. Pas lui. Il a tout de suite saisi que j'étais étrangère. Il a accepté mon altérité avec un naturel stupéfiant. Il avait le don de faire parler. Et cette aptitude à repérer les lacunes de son propre savoir qui est la marque de la vraie intelligence.

Vers 6 heures du matin, j'ai réalisé que Max et Carl s'étaient eclipsés depuis longtemps. J'avais bu deux bonbonnes d'acide et j'avais raconté ma vie au jeune homme à la voix douce. Lui semblait avoir oublié qu'il était pressé. Il s'est levé d'un bond et a dit :

- Je vous dépose ?
- Trop aimable.
- Où allez-vous ?
- Du côté de Roswell.
- Ça tombe bien, j'y travaille.

Nous sommes partis par les caves. Une heure à arpenter un labyrinthe de galeries souterraines. Tell-Mann m'a expliqué qu'il était obligé de prendre des précautions. Les rats du FBI fouinaient partout. S'ils le repéraient dans ce lieu de perdition, il risquait de sérieux problèmes. Nous sommes sortis à l'air libre près d'une pompe à essence, dans un quartier de la ville assez éloigné du *Pueblo*. Un coupé Chevrolet stationnait devant, le moulin déjà en train de tourner. Le pompiste nous a salués. En route, j'ai appris une information que le président Truman lui-même ignorait. Le gamin au visage de Christ qui se baladait pieds nus dans un repaire de gangsters dirigeait un programme scientifique top secret destiné à assurer la suprématie définitive des États-Unis. Nom de code : *Projet Arjuna*.

Guayaquil, 2222

Max déniche un coin tranquille, au sud de l'île Chatham. Il immobilise le vaisseau dans une zone de silence, à un demi-kilomètre d'altitude. Les nuages se sont dissipés. Au-dessous de nous, lisse comme un miroir bleu, l'immense disque du Pacifique s'étend jusqu'à l'horizon. Max joue une mélodie hispanique sur une petite guitare sud-américaine.

— Et maintenant ? demande Carl.

— Londres ! fait Albert.

— Vu les circonstances, dis-je, la sagesse serait de faire une étape dans les parages. Une suggestion ?

— Guayaquil ! hurle Albert.

— Sans te désobliger, mon cher Albert, pourrais-tu t'exprimer un peu plus bas sur l'échelle des décibels ? grinche Carl.

Albert se tait, vexé. Une picoseconde plus tard et un dixième de décibel plus bas :

— Guayaquil ! Capitale de l'Équateur ! Charmant port où se pratiquent de multiples commerces, licites ou non. On y visite une boîte de nuit formidable, *Le Champagne*. Boissons frelatées, atmosphère joviale. En fin de semaine, des paysannes peu farouches se livrent à une prostitution primesautière. Ça tombe bien, nous sommes samedi soir.

— Je rêve ! s'exclame Disque Dur. Monsieur veut aller aux putes...

— Je signale un fait sociologique. Nous enquêtons sur les humains. Le « plus vieux métier du monde » ne paraît pas la plus mauvaise des pistes.

— Albert, cette boîte, tu la connais *personnellement* ? demande Carl, méfiant.

— Je tiens l'information d'une source fiable !

— Tes sources...

— Je ne vois pas ce qui t'autorise...

— Suffit ! je coupe. Max, tu nous largues au *Champagne*. Fissa !

À 23 h 23 TU, nous nous posons sur un parking poussiéreux. De vieilles voitures américaines sont garées en désordre, couvertes de poussière et dans un état de délabrement avancé. Pas âme qui vive. Mais les signes d'humanité sont plus présents qu'aux Galapagos. Nous arpenton des ruelles désertes, crasseuses, jonchées de fruits écrasés et d'épis de maïs, bordées de baraqués aux toits de tôle ondulée. Des toiles d'araignées de fils électriques raccordent les cabanes aux pylônes par des branchements pirates. Un chien efflanqué, noir aux yeux rouges, cherche pitance dans un tas de détritus. Un chariot automatique roule lentement sur le trottoir, rempli d'ustensiles déglingués, de lampes sans ampoules, de montres cassées, de tourne-disques des années 1950, de vaisselle ébréchée, de bibelots kitsch, d'objets indéfinissables. Plus loin, de petits étals garnis de poivrons rouges sableux, d'oignons, de poissons fumés pourris, de bouteilles vides, de statuettes de cire et de porcelaine. Ça et là, des nuées de pseudo-moustiques, semblables à celles de San Cristobal.

Tout est sale, misérable. Un monde sous-développé, vieillot, mécanique, dépeuplé, sans grouillement humain. On dirait un comptoir désaffecté. Comme si le lieu était destiné à accueillir des commerçants et des touristes qui auraient cessé de venir. Un petit train aux couleurs vives circule sur la chaussée, chargé d'automates à figure humaine qui font mine d'écouter une sono détraquée en espagnol.

— Des androïdes ? demande Max.

— De facture grossière, dit Albert. En revanche, les chiens me semblent authentiques. Voyons ici...

Il s'arrête devant une baraque qui sert des *burritos* cuits dans l'huile de vidange, qu'il contemple avec gourmandise. La baraque est tenue par un automate qui a l'aspect d'une vieille femme vêtue d'une robe fripée, la tête couverte d'un fichu. Le visage est en cire. Un bras à moitié démonté s'agit devant nous. D'une voix grinçante, la vieille nous demande, en espagnol, si nous avons besoin d'aide.

— *Donde hay un estanco que se llama Le champagne ?* baragouine Albert, déclenchant un ricanement sinistre de l'automate.

— Izquierda, derecha, izquierda, derecha. Very easy !

La créature artificielle est secouée d'un éclat de rire si violent que son bras démonté se détache et tombe à terre.

— Fabrication de qualité médiocre, commente Albert. Persistance du colonialisme nord-américain. À part ça, mes sources semblent fiables...

Le Champagne est une demeure de style néo-colonial, éclairée de lanternes multicolores. Près de la porte se trouve une sculpture figurant une femme nue. Un bouton de sonnerie occupe la place du nombril.

— Charmant, fait Albert, en pressant le bouton.

— Et si distingué, ajoute Carl.

Le bouton déclenche un tintamarre de carillons qui dure une bonne minute. Puis la porte s'ouvre sur une apparition féminine beaucoup plus réaliste que les approximations observées jusqu'ici. Une jeune femme appétissante, âgée d'une vingtaine d'années, brune, la peau mate, les yeux très noirs, les pommettes saillantes, les lèvres pleines, une épaisse chevelure sombre. Elle porte une robe légère qui ne dissimule de son anatomie que quelques zones d'intérêt. Bien faite, dans le genre robuste et nature. Elle ignore les arts du maquillage et de l'épilation.

Elle éclate d'un rire tonitruant, s'efface pour nous laisser entrer. Un hall minuscule donne sur un escalier en bois assez raide, orné d'une rampe sculptée. D'avares lanternes dispensent des lueurs rouges et bleues dans une pénombre propice. Une boîte à musique joue une ritournelle sentimentale. En haut de l'escalier, nous sommes accueillis par une volée de jeunes femmes qui piaillent comme des perruches. Toutes ont le même type physique – métissage latino-indien – et le même genre de vêture succincte. Elles s'agglutinent autour de nous comme des abeilles sur du miel. Plus précisément, Albert, Carl et Max suscitent leur intérêt. Pas moi. Étonnant qu'elles fassent aussi vite la distinction entre les genres.

Quatre fauteuils club sont disposés autour d'une table basse, sous un ventilateur muni d'une hélice aux pales de rotin. Deux créatures pourvues d'appas imposants entraînent Max, *manu militari*, dans un fauteuil et se mettent à le tripoter sans vergogne. Albert ne tarde pas à subir un sort comparable. Carl se recroqueville d'un air gêné sur un troisième fauteuil. Je m'installe sur celui qui reste. Claudia, la fille qui nous a ouvert, passe une main baladeuse sur Max tout en me lançant un regard complice. Elle éclate de son rire sonore et me fait un geste signifiant qu'elle a envie de fumer. Je lui offre une de mes cigarettes aux sulfures métalliques. Elle l'allume en grattant une allumette sur la semelle de sa chaussure à talon aiguille, aspire une bouffée et la recrache avec une moue de dégoût.

— Que mierda ! Buy Marlboro ! Buy whisky !

L'usage, au *Champagne*, consiste à offrir boisson et cigarettes aux filles pour bénéficier de leur conversation. Nous commandons une bouteille de scotch et une cartouche de Marlboro. Un Indien au teint sombre vêtu d'une veste blanche et d'un short délavé vient nous servir. Je lui tends un billet de vingt dollars de 1947. Il empoche prestement.

Juchées sur les bras des fauteuils, les filles boivent et fument sans plus s'intéresser à nous. Elles discutent avec animation dans un espagnol incompréhensible. Albert émet un soupir de satisfaction.

— Je n'aime pas cet endroit, dit Carl en avalant une pince à glace. Ces filles vulgaires...

— Allons ! Ces humaines bien en chair, ça nous change des pinsons et des moustiques, réplique Albert, pinçant le postérieur rebondi déposé sur le bras de son fauteuil.

— *Quelque chose cloche*, dit Carl. Et que font ces deux-là ?

Il désigne une fille qui s'esquive avec un client au fond de la pièce.

— Ils vont s'accoupler, dit Max. Nous sommes dans un lupanar. Pourquoi crois-tu que les mâles viennent ici ?

— Payer une femme pour des relations sexuelles ? Quelle vulgarité !

— Du moins s'agit-il d'un comportement humain ! s'exclame Albert. Nous venons d'identifier un couple d'authentiques humains ! Il me semble que l'événement mérite d'être salué...

— Authentiques parce que obscènes ? L'argument ne me semble pas d'une rigueur extrême, objecte Carl.

— Que veux-tu de plus ? Constater *de visu* leur « nature humaine » ?

— Ça me donne une idée, fait Max.

— Je crains le pire, dit Albert.

— Peux-tu t'expliquer, Max ? demande Carl d'un ton soupçonneux.

— Cette Claudia, je testerais bien son instinct sexuel ! lâche Max, une lueur lubrique dans le regard.

— Tu veux forniquer avec cette humaine velue ? Tu es passé trop près d'un orage magnétique, ou bien ?

— Quel meilleur moyen de vérifier son humanité ?

— Entre espèces différentes ! Répugnant !

— Du calme ! Je vais *simuler* ! Dans l'intérêt de notre enquête...

Joignant le geste à la parole, il fait comprendre son intention à la demoiselle. Inévitables éclats de rire sonores, mais elle ne semble pas plus perturbée que ça. Max et Claudia se dirigent vers la porte du fond, suivis de près par Albert et moi. Les filles nous lancent des œillades. Carl, outré, garde ses distances. Nous nous engageons en procession dans un étroit couloir bordé de petites chambres closes par des rideaux de perles. Chacune est meublée d'un lit et d'un bidet. Nous nous entassons dans la première chambre libre. Claudia semble avoir un penchant pour Max. Elle le cajole de manière appuyée. Max répond à sa manière. Elle apprécie. Elle ôte sa minirobe et s'approche de Max.

— Aussi bizarre que ça paraisse, tu lui plais, observe Albert.

— À la guerre comme à la guerre ! lance Max.

Il se défait à son tour. Je m'attends à une réaction horrifiée de Claudia, mais elle pouffe de rire. Puis elle entreprend une manœuvre d'une dextérité remarquable, compte tenu de son manque d'expérience zébrière. Max ne reste pas insensible. Le rapprochement interplanétaire s'intensifie jusqu'à un contact

olfacto-gustatif apprécié par les deux parties. Dans son enthousiasme, Max lâche un jet d'acide brûlant sur la poitrine de la demoiselle. Ce geste maladroit fait apparaître une brûlure au troisième degré entre les seins de Claudia. La suite est moins prévisible. La jeune femme hurle de rire puis se débarrasse de sa peau comme d'un vêtement, dévoilant une carcasse synthétique, fibre de carbone-polyester.

— Mille téramits ! s'exclame Max. Une androïde !

— Je vous avais prévenus ! tonne l'hypocrite Carl, qui n'a rien manqué de la scène.

— Bon, assez ri, dis-je. On contrôle les autres et on se trisse.

Nous inspectons les filles et les clients, en leur crachant des jets d'acide à la figure. Aucune réaction humaine. Tout androïde qu'il est, le patron du *Champagne* n'apprécie guère la détérioration de son matériel.

— Je crois qu'on va s'arrêter là, murmure Max.

Quatre types marchent sur nous, armés de battes de baseball. Le patron profère des paroles dont l'hostilité est perceptible même sans être agrégé d'espagnol. Max lui ajuste un jet dans l'œil gauche. Il s'enlève la prunelle sans sourciller et balance sa batte. Disque Dur esquive de justesse.

— Repli stratégique ! ordonné-je.

Nous nous dispersons dans le calme et la dignité.

Nouveau-Mexique, 1948

J'ai présenté Tell-Mann à Werner en août 1948. Le courant est tout de suite passé. Entre ces deux formidables mécaniques intellectuelles, une estime réciproque s'est aussitôt établie. Dès la première rencontre, Richard et Werner sont partis dans une discussion fleuve sur l'état de la technologie humaine. Werner voulait tout savoir. Il était passionné par les recherches sur les calculateurs et les machines intelligentes. Norbert Wiener venait de publier la première édition de *Cybernetics, or control and communication in the Animal and the Machine*. En Angleterre, Alan Turing nourrissait le projet de « construire un cerveau ». Une étape décisive venait d'être franchie à l'université de Manchester, avec le démarrage du Mark 1, le premier ordinateur fonctionnel. Aux États-Unis, le chef de file du domaine était John von Neumann, qui avait rédigé en 1945 la *Première esquisse d'un rapport sur l'EDVAC*. Dans ce texte devenu historique, il traçait les plans de ce qui deviendrait l'ordinateur digital. Werner voulait rencontrer von Neumann et Turing. Tell-Mann lui a promis d'essayer d'organiser un meeting.

John von Neumann avait aussi travaillé pour le projet *Manhattan*. En juillet 1944, il avait déterminé la forme des « lentilles explosives » nécessaire pour faire fonctionner la bombe au plutonium. Werner était fasciné de voir des génies des mathématiques et de la physique participer à la création d'armes de destruction massive. Une telle situation s'opposait si radicalement à la sensibilité zébrière qu'une sorte de pulsion morbide l'incitait à vouloir en savoir davantage. Il a orienté la discussion sur le sujet « délicat » : les efforts pour mettre en place un contrôle international de l'utilisation de l'énergie nucléaire. En 1946, une tentative en ce sens menée par

Oppenheimer avait échoué. Werner voulait relancer l'idée. Qu'en pensait Tell-Mann ?

Richard lui a répondu que ce serait difficile. La guerre froide commençait. Le FBI d'Edgar Hoover avait lancé des enquêtes sur Oppenheimer et sur les savants pacifistes. La tendance du moment, c'était de développer la super, la bombe thermonucléaire à hydrogène, qui apparaissait désormais comme l'arme suprême. L'ambiance n'était pas à la paix. Et encore moins à partager des secrets nucléaires avec les Russes.

Werner s'est lancé dans un plaidoyer pour une doctrine que nous avions appelée la « théorie des contraires », et qui reposait sur un rapprochement entre la théorie mathématique des jeux et la *Bhagavad-Gita*. Selon la théorie des contraires, si l'on voulait éviter que les États-Unis ne fassent tout sauter avec leurs armes nucléaires, il fallait instaurer un équilibre basé sur un partage égalitaire du savoir entre les protagonistes. L'idée était que si l'un des deux camps disposait d'un avantage sur le plan des connaissances scientifiques, il chercherait forcément à traduire cet avantage en termes politiques et stratégiques, ce qui augmenterait le risque de conflit. À court terme, cela impliquait de transmettre les secrets de la bombe aux savants soviétiques : moins il y aurait d'asymétrie d'information entre les deux camps, moins la guerre aurait de chances d'éclater.

Personnellement, cette théorie m'a toujours paru chapeau pointu. Certes, l'histoire géopolitique de l'après-guerre semble lui avoir donné quelque validité, à travers ce que l'on a appelé « l'équilibre de la terreur » et la « dissuasion nucléaire ». Cependant, autant que je puisse en juger, la dissuasion telle qu'elle s'est réellement exercée a été un jeu à information incomplète, dans lequel chaque camp tendait à duper l'autre. La théorie des contraires que défendait Werner avait pour axiome de base une parfaite transparence de l'information – conception beaucoup trop naïve si on l'appliquait au comportement humain. Dans l'espèce humaine, le pouvoir politique est une étoffe sans couture tissée des trois fils indissociables de la peur, du secret et du mensonge. Werner n'a jamais pu ou jamais voulu le comprendre. Et cela a fait notre malheur.

La théorie des contraires conduisait à diffuser les procédés de fabrication des bombes, et par voie de conséquence à multiplier les bombes elles-mêmes. Mon intuition me croyait que la seule chose utile que nous puissions faire, c'était de tenter de freiner la course folle aux armements : saboter les installations, suggérer des solutions fausses aux physiciens soviétiques, n'importe quelle ruse pour empêcher la poursuite de ce « progrès » meurtrier. Werner prétendait que ma position était vaine. Elle consistait, selon lui, à vouloir différer l'inévitable.

Sur ce point, Tell-Mann est tombé d'accord avec Werner. Mais il a aussitôt ajouté qu'il était inutile d'intervenir dans quelque sens que ce fût. De toute façon, les Russes étaient sur le point d'avoir la bombe A – comme l'avait pressenti Léo Szilard. Sans attendre Werner, quelqu'un leur avait déjà refilé des secrets nucléaires. La super, elle, posait encore de grosses difficultés techniques et aucun des deux camps n'était près de la solution. Il y en avait sûrement pour des années avant qu'une percée décisive ne s'accomplisse. L'équilibre souhaité par Werner existait *de facto* – du moins jusqu'à nouvel ordre. Il fallait d'autre part considérer la montée de la paranoïa anticomuniste chez les dirigeants politiques américains, la multiplication des contraintes disciplinaires pesant sur les scientifiques ayant accès à des informations confidentielles, la manie tracassière du FBI. Dans ce climat, le genre d'initiative que proposait Werner risquait d'avoir pour premier résultat de conduire son auteur en prison. Ou pire.

— Bien sûr, ajouta Tell-Mann avec malice, la situation serait tout autre si les Zébriens communiquaient aux physiciens américains des informations décisives sur la bombe H...

— Dans une telle hypothèse, il faudrait informer symétriquement les États-Unis et l'Union soviétique, répliqua Werner.

— Et sans doute les Européens, les Chinois, le Japon... Ce qui reviendrait à donner au monde entier le moyen de fabriquer une arme de destruction massive que personne ne maîtrise. Est-ce votre objectif ?

Werner a reconnu que ce n'était pas le cas. Ils se sont séparés sur l'idée frustrante qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Un

an après, le 29 août 1949, nous avons appris par une de nos soucoupes robotisées que la première explosion nucléaire soviétique venait de se produire. Les Américains l'ont su une dizaine de jours plus tard. Le 9 septembre, un avion météo WB-29 a détecté le nuage radioactif à l'est du Kamtchatka. Le 23, Truman a annoncé publiquement, avec toutes sortes de précautions oratoires, que les Russes avaient la bombe. Tout se passait comme l'avait dit Tell-Mann. J'ai imploré Werner de cesser de se faire du souci. La situation n'était pas idéale, mais c'était la moins mauvaise que l'on pût espérer.

Le 11 novembre 1949, un essai nucléaire de faible intensité eut lieu près d'Alamogordo. Les militaires américains ne le signalèrent pas officiellement, et il passa inaperçu des Soviétiques. L'essai resta secret. Bien sûr, nous l'avions détecté. Sur le moment, compte tenu de ce que nous avait expliqué Tell-Mann, nous avons pensé qu'il s'agissait d'un perfectionnement de la technique déjà existante de la fission nucléaire.

Puis Carl a effectué une analyse spectrale du rayonnement. La conclusion était irréfutable : l'engin était petit, mais c'était une bombe H.

Guayaquil, 2222.

Sur le parking, Max et Albert sont pris d'une fringale. Les vieilles voitures américaines sont là, couvertes de taches graisseuses. Albert contemple avec convoitise une Chevrolet Corvette Sting Ray de 1975.

— Disque Dur, tu vois ce que je vois ? De la bonne tôle, souple sous le broyeur. Un en-cas ?

— Ma foi !

— Ah non ! je peste. Dois-je vous rappeler la charte ? Respect de l'environnement, y compris des antiquités technologiques. Nous devons laisser le moins de traces possible – sauf nécessité...

— Nécessité il y a, riposte Albert. Sans nourriture, le Zébrien ne vaut pas un pet. Et ce véhicule devrait être-mené à la casse...

Sans plus de cérémonie, il déchire le capot de la Chevrolet et l'engloutit avec délectation. Max grignote les essuie-glaces et les rétroviseurs, avant de se régaler des pare-chocs. Je laisse faire. Je me sens lasse. De toute façon, il ne reste plus un humain pour protester. J'ai envie de me rouler dans la poussière comme un vieux pneu.

— Pas sûr, Angela, dit Carl qui a lu dans mes pensées.

— Pas sûr que quoi ?

— Qu'ils aient disparu. Je *sens* qu'ils sont là. Qui a construit ces décors ? Qui a fabriqué ces androïdes et ces moustiques ?

— Ils se seraient déjà manifestés, dit Albert en dégustant une roue couverte de graisse. Tu as vu San Cristobal...

— À mon avis, coupe Max, il leur est arrivé la même chose qu'aux pinsons de Darwin.

— Mais encore ?

— Ils ont éclaté en quinze espèces, par spéciation culturelle. Les uns sont devenus frugivores, les autres fétichistes de l'ail, ou adeptes du poulet cru, etc.

— Et alors ?

— La force de l'homme résidait dans sa polyvalence. Les autres espèces s'adaptent à un milieu, les humains sont les seuls qui adaptent leur milieu à eux-mêmes. L'ours blanc se protège avec sa fourrure, l'Eskimo construit un igloo. L'homme ne dépend que de l'air, de l'eau et d'une source de nourriture. Supposons qu'il perde cette qualité. Ça le rendrait vulnérable, non ?

— Sûr, répond Albert. Mais ton hypothèse s'oppose à toutes les données connues. Les hommes ont conquis la planète tôt dans leur histoire, et n'ont cessé d'en coloniser les moindres recoins, tout en se métissant entre populations. On a du mal à identifier un groupe qui soit resté isolé plus de quelques siècles, au maximum un millénaire. Il y a eu des Aborigènes, des Abyssins, des Acadiens, des Achéens, des Afars, des Aïnous, des Alamans, des Algonquins, des Allobroges, des Alsaciens, des Ammonites, des Amorrites, des Anglais...

— Inutile de faire le dictionnaire !

— Et malgré cette floraison de populations aux cultures distinctes, l'écart génétique global entre les humains au XX^e siècle n'atteignait pas un pour mille, preuve que le brassage ethnique n'avait jamais cessé.

— Eh bien, ça a changé ! Ils ont arrêté de se mélanger, les groupes se sont isolés et se sont éteints les uns après les autres !

— Pourquoi la constante se serait-elle inversée ?

— Une modification non triviale de leur comportement !

— Non-sens !

— Pas sûr, dit Carl. Un processus de spéciation culturelle s'amorçait déjà au XX^e siècle. Les habitants des pays riches vivaient séparés de ceux des pays pauvres. Les seconds étaient décimés par les maladies, les guerres, les catastrophes. Les riches étaient fractionnés par des clivages communautaires. Des groupes se définissaient par des options en rupture avec la reproduction biologique : mères célibataires, couples d'homosexuels, queers, etc. L'humanité a pu connaître une implosion démographique.

— Le nombre d’humains était en rapide augmentation tout au long du XX^e siècle, objecte Albert Pourquoi auraient-ils disparu d’un coup ?

— Un accélérateur a précipité le mouvement, dis-je. Comme les dinosaures, les humains sont tombés sur meilleur qu’eux.

— Ça se saurait ! s’exclame Albert. Un nouveau genre n’a pas pu apparaître en un jour. Pour concurrencer l’homme, ça ne devait pas être un animal discret.

— Je ne pense pas à un animal.

— Un végétal ? Des carottes carnivores ?

— Un virus virulent ?

— Vous allez m’écouter, bande de niais ! On cherche un accélérateur. Ce qui allait vite, chez les humains du XXI^e siècle, c’était le progrès technique. Ils auront été battus par une de leurs inventions. Une machine intelligente s’est mise à évoluer par un simili-processus darwinien...

— Le lave-vaisselle prend conscience de lui-même et anéantit l’homme moderne... ironise Albert.

— Angela a raison, coupe Carl. Les humains ont essayé de longue date de construire des machines intelligentes. Peut-être qu’ils ont fini par y arriver. Qu’ils se sont retrouvés en face d’un bazar plus fort qu’eux. Si ce bazar avait pris le pouvoir, ça expliquerait les piratages, brouillages et autres avanies que nous avons subis.

— La Terre dirigée par des machines ! tonne Max. Vous avez un bruit blanc dans les circuits ?

— Si bizarre qu’elle paraisse, c’est mon hypothèse numéro 1, dit Carl. Quand les pistes classiques échouent, il faut chercher...

— ... une modification non triviale ! (Max et Albert en duo parfait.)

Cette conclusion déclenche une nouvelle discussion : où poursuivre nos recherches ? Carl plaide pour la Silicon Valley, berceau des technologies informatiques. Albert préfère Londres, qui n’est pas exposée au risque-de séisme majeur et a plus de chances d’être préservée. Max veut aller à Paris, chercher une copie de *Deep Throat*. De petites nuées de moustiques artificiels nous harcèlent. Assumant mon rôle de chef, je déclare :

— Messieurs, un peu d'imagination ! Londres, Paris, San Francisco... Du passé, tout cela. Qu'est-ce qui incarnait le futur de l'humanité au XXI^e siècle ? L'Occident repu, en faillite culturelle et morale ? L'Afrique dévastée par les guerres tribales, les épidémies et les criquets pèlerins ? Non, messieurs ! Au XXI^e siècle, le vent de l'Histoire soufflait sur un continent où vivaient les deux tiers de l'humanité. Un continent dont l'expansion avait pulvérisé les équilibres géopolitiques ! L'Asie, messieurs ! Nous irons à Pékin. Nous irons à Lhassa. Nous irons à Calcutta. Roulez, jeunesse !

Nouveau-Mexique, 1949

Werner n'a pas supporté la « trahison » de Richard.

Je n'oublierai jamais sa réaction lorsque Carl lui a expliqué, preuves à l'appui, que la bombe à fusion n'était plus seulement un projet. Il s'est mis à hurler : « C'est impossible ! Tu mens ! Tu es un idiot, incapable de compter jusqu'à deux ! » Le pauvre Carl était désolé. Il a attendu que la tempête se calme, puis il a refait les calculs avec Werner, pas à pas, pour que notre ami s'imprègne de cette réalité qu'il repoussait de tout son être.

Tell-Mann m'a menti. Ça ne peut être que lui. Aussi rapide, il n'y a que Richard. Bien sûr, Edward Teller a la solution du problème dans la tête. Mais il est trop loin. Il en a pour des années. Si les Américains ont la super aujourd'hui, en novembre 1949, c'est Richard qui est derrière.

Pourquoi m'a-t-il trahi ?

Je sentais son désespoir. Sa rectitude ontologique ne pouvait s'accommoder de l'insincérité de son ami. Werner est resté muet de longues heures. Puis il a repris le dessus. Il m'a priée de demander d'urgence un rendez-vous à Richard. Il m'a dit que c'était d'une importance capitale. J'ai compris qu'il ne discuterait pas avec moi. Richard était dans une période de bourre – ce qui s'expliquait s'il venait d'inventer la bombe H. J'ai eu du mal à le joindre. Il n'avait pas l'air très chaud pour rencontrer Werner. J'ai insisté, au nom de notre affection. Finalement il a dit :

— OK. Au *Pueblo* demain matin, à 3 heures.

Carl nous a conduits dans sa Jeep. À Albuquerque, nous nous sommes garés loin du *Pueblo*, comme me l'avait appris Richard. Toujours ces précautions pour ne pas éveiller l'attention des rats du FBI. Nous avons laissé Carl, et j'ai accompagné Werner. Nous avons mis plus d'une heure avant de retrouver Tell-Mann près du patio. Werner a attaqué direct :

— Pourquoi m'avoir menti, Richard ?

— Je vous ai dit la vérité, a répondu Tell-Mann de sa voix douce. Quand nous avons parlé, je ne voyais aucune percée se profiler pour la super avant quatre ou cinq ans. Nous n'étions pas sur la bonne voie.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Bon sang, c'est la recherche ! On est dans le noir, et ça s'éclaire au moment où on s'y attend le moins. J'ai eu une idée. Vos physiciens la connaissent depuis dix mille ans. Mais elle n'était pas encore apparue sur Terre.

— Une idée... Et vous ne m'en avez rien dit !

Tell-Mann a joint ses longues mains fines, puis il a murmuré :

— Pourquoi vous l'aurais-je dit ? Il y a un an, je vous ai laissé entendre que tout changerait si vous me donniez la recette de la bombe H. M'avez-vous fait confiance ? Vous avez parlé d'amitié. Vous avez défendu une conception de la transparence que vous-même n'avez pas respectée. Était-ce à moi seul de me montrer transparent ? Werner, vous vivez dans votre rêve. Vous voulez faire entrer de force le monde dans le cadre de votre théorie des contraires, sans vous demander si le monde peut réellement y entrer.

— Soit, a répondu Werner. Mais puisque vous parlez de confiance, ne pouvez-vous m'accorder celle que vous me reprochez de vous avoir refusée ?

— Que devrais-je faire ?

— Donnez le secret de la super aux Russes. Vite !

— Les Russes sont assez grands pour faire leur boulot eux-mêmes. Vous vous obstinez à ne pas comprendre. La supériorité de votre science zébrière ne retire rien à votre ignorance abyssale des réalités humaines. Werner, nous sommes en guerre ! Réalisez-vous ce que cela signifie ? On peut appeler ça la guerre froide, c'est une guerre ! Savez-vous qu'Oppie lui-même a été convoqué par la Commission des activités antiaméricaines ? Il a dû témoigner de manière humiliante, devant les chasseurs de sorcières, les Nixon et autres coyotes anticomunistes. Le grand Oppenheimer, l'homme qui a donné la bombe à l'Amérique ! Traité comme un vulgaire espion, pour

le crime d'avoir eu des amours gauchistes dans sa folle jeunesse...

— C'est la peur qui dicte votre attitude !

— Je n'ai pas peur de ce qui m'arrive. Je peux mourir dans une minute, sans avoir pris consciemment aucun risque. La semaine dernière, un de mes amis a été emporté en quelques heures, après une rupture d'anévrisme, sans aucun signe précurseur. La vie ne nous appartient pas. Mais j'aime ce que je fais. Je ne détruirai pas tout par un acte idéaliste et stupide.

— Alors, vous cautionnez le système !

— Intellectuellement, j'apprécie de partager mes découvertes avec tous les scientifiques. Je me fiche de leur nationalité. Je n'ai rien contre les Soviétiques. J'ai de nombreux amis russes. Mais dans le contexte actuel, donner des secrets nucléaires à l'autre camp, ce serait agir comme si l'on pouvait réformer le monde à soi tout seul. Je n'ai pas cette présomption.

— Vous voilà bien sage ! Si c'est ainsi, j'agirai moi-même...

— Werner ! Cessez de faire l'enfant ! Vous vous enfermez dans une vision angélique de l'histoire. Et diabolique. On ne peut pas être des deux côtés. Ne jouez pas à l'agent double. C'est un jeu mortel. Vous y perdrez tout, votre famille, votre vie, votre âme. Vous vous y perdrez vous-même !

J'étais loin d'imaginer à quel point ces paroles étaient prophétiques.

Oman, 2222

J'ai bluffé. L'Asie, je n'y crois pas. Trop immense. Trop peuplée. Trop *millénaire*. Si l'Asie avait gagné, nous le saurions. Ce ne sont pas des androïdes chicanos qui nous auraient accueillis à Guayaquil, mais des Chinois. Des Chinois jaunes avec des sourires impénétrables et des bols de riz. Des Chinois blancs avec des sourires impénétrables et du Coca. Des Chinois verts avec des sourires impénétrables et du thé aux sulfures. Des Chinois de toutes les couleurs avec des limousines longues comme des autobus. La logique voulait que la Chine ou l'Inde domine la planète. Plutôt la Chine. Ce que nous avons constaté n'obéit pas à la logique. Nous n'avons pas trouvé de Chinois. Rien que des faux Indiens d'Amérique, pas d'Inde, et des faux chicanos.

Disque Dur ne prend aucun risque. Il pilote à vue, basse altitude, vitesse semi-rapide, angles aigus qui rendent difficile la détection du *Beagle*. Et augmentent nos chances d'échapper aux attaques de pirates ou de virus dont la menace invisible plane à chaque instant. Pour brouiller encore davantage les pistes, Max a choisi une route indirecte et illogique. Après l'île de Pâques et la Patagonie, le plan de vol prévoit un zig-zag au-dessus de l'Amérique du Sud. Puis le *Beagle* remontera au-dessus de l'Atlantique direction le Groenland, filera plein est vers le Spitzberg, plongera sur la Scandinavie, et tracera un trait rectiligne de la Suède à la Libye, le long du méridien 20° E. Ensuite, on verra.

Nous atteignons sans encombre le bord est du Bassin méditerranéen. Lundi 28 février 2222, nous survolons la région qui correspondait au Proche-Orient. Elle est dévastée. Max fait un crochet sur ce qui était l'Irak. À l'emplacement de Bagdad, on découvre une plaine désertique, grisâtre, percée de cratères comme la surface de la Lune. La zone de Bassora et des puits de

pétrole est un amas de sable et de pierre. De l'autre côté de la frontière iranienne, de Tabriz à Téhéran, le même paysage désolé, avec des signes de destruction massive, pas nécessairement nucléaire.

À 12 h 30 TU, nous longeons, sur un axe nord-ouest-sud-est, la chaîne des monts Zagros : un extraordinaire relief de montagnes nues, pelées, aux teintes beiges et grises, comme des plis sur la peau d'un éléphant géant. La peau de la Terre. Pas une trace d'habitation. Nous arrivons au-dessus du détroit d'Ormuz. Max pique au sud. Nous survolons la côte du sultanat d'Oman. Surprise, nous discernons un paysage urbain ! Je demande à Max de se rapprocher. Carl observe que c'est imprudent. Nous risquons de nous faire repérer. Mieux vaut rester en sécurité dans notre zone de silence. Je ne peux que donner raison à Carl. Frustrant.

— Attends, Angela, j'ai ce qu'il faut, fait Max.

Il extrait de son coffre une sorte de jouet qui a l'aspect d'un oiseau.

— C'est un martinet espion, explique Disque Dur. Liaison laser à longue portée. Indépendant des circuits du *Beagle*. Je vais le lâcher sur la zone d'intérêt et il nous retransmettra ce qu'il verra. C'est pas beau ?

— Épatant !

Max place le faux oiseau dans le sas et le largue en douceur. Le martinet espion plonge vers la zone urbaine. L'image formée dans son champ visuel apparaît sur notre écran. Des palmeraies. Une route bordée de maisons blanches. Une mosquée. Je demande à Max de faire un zoom. Un marché couvert. Des étals de fruits et de légumes. À côté, des bâtiments qui évoquent un centre commercial.

Pas âme qui vive. Tout est immobile. Soudain, une automobile traverse le champ. Un 4x4 immaculé, de la marque Toyota. Max fait exécuter au martinet une rapide volte-face. Il récupère la voiture alors qu'elle s'engage sur un rond-point constitué d'une vaste pelouse circulaire au-milieu de laquelle trône une réplique grandeur nature d'un bateau de pirates en bois noir.

— On la suit ? demande Max.

— Y a intérêt ! je crie.

— Le conducteur ne risque pas de repérer ton joujou ? demande Carl.

— Tout ce qu'il va voir, c'est un oiseau, dit Max.

— Un martinet, en Oman, fin février... grommelle Carl.

L'absence de commentaire d'Albert démontre son ignorance de l'ornithologie omanaise. L'espion artificiel continue de suivre la Toyota. La voiture s'engage sur un nouveau rond-point gazonné, agrémenté d'une cafetièrre orientale géante avec des tasses de la taille d'une baignoire.

— Ce gazon sous un tel climat, ça doit leur coûter une fortune ! observe Carl.

— À qui ? demande Max.

La question réveille Albert qui, le phénomène est assez remarquable pour être noté, n'avait pas pris la parole jusqu'ici.

— Ces ronds-points décorés sont une spécialité du sultanat, déclare-t-il. Dans ce petit État accroché à son glorieux passé, il y avait, en 1970, dix kilomètres de routes asphaltées sur lesquelles circulaient moins d'une dizaine d'automobiles. Oman doit son développement à la sage politique du sultan Qabbous, qui a entrepris de moderniser le pays, tout en respectant sa tradition, à la frontière des traditions arabes et persanes...

— Attention ! dit Carl. Il tourne.

La Toyota se trouve à un nouveau rond-point, au centre duquel trône un superbe globe terrestre. Une pancarte indique « Salalah 1 205 km ».

— Salalah ! s'exclame Albert, relancé. Capitale du Dhofar, la région limitrophe avec le Yémen, le pays des Rois mages et de l'encens...

— Salalalala-hohoho ! chante Max.

— Ce n'est pas là qu'il va, dit Carl.

De fait, la Toyota prend la direction d'Al Buraymi. La route est bordée de sable caillouteux, d'acacias et d'épineux. Des chèvres et des dromadaires broutent la maigre végétation. Devant nous s'étendent des collines argileuses. Au loin, se dresse un relief calcaire et, à l'horizon, la silhouette en dos de baleine du Djebel Akhdar, la Montagne verte.

— Nous sommes dans l'ophiolite d'Oman, pérore Albert. Cette chaîne de reliefs s'étire en croissant juste en face de l'Iran. Ce n'est pas une montagne ordinaire, c'est une écaille arrachée au plancher de la Téthys, un océan disparu en même temps que les dinosaures. Ce morceau du plancher océanique a été déposé sur la péninsule Arabique. Un extraordinaire laboratoire naturel, fenêtre ouverte sur le passé enfoui dans les entrailles de la Terre...

— Attention ! hurle Carl.

La Toyota ralentit devant une station de pompage de pétrole. Elle s'arrête non loin d'une petite mosquée au gracile minaret vert. La portière s'ouvre côté conducteur, livrant passage à un individu de haute stature vêtu d'une longue robe noire, la tête enveloppée d'un voile couvrant le visage. Sa démarche élégante semble authentiquement humaine. Impossible de savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. La silhouette dirige ses pas vers une falaise d'une trentaine de mètres, inclinée à 45°, formée de roches marbrées de rouge sombre, d'ocre et de gris.

— Du haut de cette falaise, un million de siècles vous contemplent ! hurle Albert.

— Plaît-il ? fait Max.

— Ce site a été baptisé « Geotimes » par les scientifiques, selon le titre de la revue de géologie qui en a publié la première description précise. Les tubes qui ressemblent à de gros traversins boursouflant la falaise sont des *pillows lavas*. Vestiges d'une éruption sous-marine survenue au fond de la Téthys il y a cent millions d'armées. Au contact de l'eau, les coulées de lave ont formé ces traversins de basalte...

— Regardez ! interrompt Max.

Le personnage vêtu de noir a escaladé la falaise d'un pas agile. Parvenu sur la crête, il presse le pas, redescendant sur le versant opposé.

— Nom d'un saut quantique ! fait Max.

Le conducteur de la Toyota s'apprête à rejoindre une colonne de plusieurs dizaines de silhouettes en file indienne, toutes vêtues de noir. Aucun signe évident ne permet d'identifier leur sexe. La seule certitude, c'est que ces gens sont grands. Le conducteur et les autres membres du groupe se saluent avec

effusion. Le martinet espion est trop loin pour capter les signaux vocaux.

— Max, on peut les serrer un peu plus ? je demande.

— Risqué. S'ils voient que ce n'est pas un vrai oiseau...

— De toute façon, ils ne peuvent pas l'attraper, dit Carl.

Piloté par Max, l'oiseau espion exécute une série de passages rapprochés, imitant les piqués d'un vrai martinet. Nous captions un joyeux brouhaha de voix jeunes féminines et masculines. Elles sonnent plus juste que celles de Guayaquil. Les spectres acoustiques ont une allure naturelle.

— Feu de dragon ! dit Carl. Ils l'ont vu.

Une main gantée pointe un doigt menaçant en plein milieu du champ visuel du martinet espion. Quelqu'un agite un gros caillou.

— Rapatrie le joujou, Max, dis-je.

Les silhouettes noires ne lui en laissent pas le temps. Un son éloquent nous fait comprendre qu'un caillou a atteint sa cible.

— Putain de masse cachée ! jure Max. Ils l'ont eu.

— Remarquable, dit Albert Non seulement ils ont vu que le bestiau n'était pas naturel, mais ils sont capables de toucher par jet de pierre une cible mobile lancée à 80 kilomètres/heure !

Nouveau-Mexique, 1950

Werner n'a tenu aucun compte de l'avertissement de Tell-Mann. Tandis que nous rentrions d'Albuquerque à Roswell, il s'est réfugié dans un silence pesant. Il n'avait pas besoin d'articuler une syllabe, je savais ce qu'il pensait...

À partir du moment où il a décidé de rompre le dialogue avec Richard, il s'est verrouillé dans sa certitude d'avoir raison contre tous. C'était à la fois tragique et dérisoire de voir cet esprit supérieur se prendre au piège infernal qu'il avait lui-même construit. Ce n'était pas une folie ordinaire, une banale névrose. C'était *une juste folie*, comme il existe de justes colères. Werner était un intégriste de la cohérence épistémologique, fût-ce au mépris du pragmatisme le plus élémentaire. Il avait abordé la question nucléaire sur la base de la théorie des contraires, il refusait de modifier son approche pour ce qu'il considérait comme des facteurs accidentels. Il estimait que la théorie devait être testée jusqu'au bout, faute de quoi l'on ne pourrait jamais évaluer sa validité effective. Du point de vue logique, il n'avait pas tort. Après tout, nous ignorions tout du problème concret de la dissuasion nucléaire. L'idée de partager le savoir entre les puissances ne pouvait être écartée *a priori*. Et l'argument de Tell-Mann selon lequel un individu n'avait pas le pouvoir de révolutionner le système était plus opportuniste que scientifique. De fait, nous étions dans une phase de l'histoire où *l'urgence était de changer le monde*. À n'importe quel prix. Werner voyait juste.

En même temps, mon intuition féminine me criait que Werner était en train de se perdre. Et de nous perdre. J'ai investi toute ma force de persuasion, toute ma tendresse pour tenter de le récupérer. J'ai supplié Werner de penser à lui, à nous, même si cela impliquait une entorse à ses principes. Je l'ai conjuré de ne pas détruire notre amour au nom d'un idéal

désincarné. Je lui ai dit que même s'il avait raison dans l'absolu, le rôle des Zébriens n'était pas de sauver l'humanité. Ni de la protéger contre elle-même. Qu'il n'avait pas à se sacrifier pour une espèce mue par sa passion autodestructrice. Que notre éthique de la liberté aurait même plutôt recommandé de laisser les humains maîtres de leur destin, fût-il tragique.

Mais Werner n'était pas quelqu'un qui composait. Il s'était auto-investi d'une mission spirituelle. Sa raison lui disait que sa théorie était juste. Il l'a écoutée jusqu'au bout. Mes efforts n'ont eu d'autre effet que de distendre notre relation. Il s'est éloigné. Il s'est mis à fréquenter des individus louches, sans protéger son incognito, au mépris des règles de sécurité. Il mettait l'équipe en péril. On n'était plus dans l'ambiance ludique de juillet 1947. Pour nous, la Terre était devenu un endroit à haut risque. Le danger pouvait venir aussi bien des militaires que des rats de la CIA ou du FBI, qui entretenaient la paranoïa tout en harcelant les espions supposés.

La phobie de l'espionnage prenait l'aspect d'un sport national qui dégénérerait bientôt en chasse aux sorcières. En février 1950, Klaus Fuchs, un physicien nucléaire qui avait travaillé au projet *Manhattan*, fut arrêté par les Britanniques, grâce à des renseignements du FBI. Accusé d'avoir donné des tuyaux sur la bombe atomique aux Soviétiques, il fut condamné à quinze ans de taule. À partir de mars, le FBI se mit à fournir une aide secrète à un certain Joseph McCarthy, sénateur républicain du Wisconsin, ex-marine et ex-boxeur amateur, futur symbole de l'anticommunisme.

Six mois plus tard, les agents de Hoover arrêtaient Julius et Ethel Rosenberg, accusés d'espionnage atomique. L'histoire officielle est avare de détails sur la teneur exacte des secrets transmis par ces « espions ». Autant que je puisse en juger, ça ne dépassait guère le niveau de la recette de la tête de veau à la vinaigrette. Mais je savais que Werner avait été en contact avec Fuchs et les Rosenberg. Et j'étais d'autant plus inquiète que leur arrestation ne l'a nullement impressionné. Il a continué à mener imperturbablement sa croisade pour la paix mondiale. Il était perdu pour moi. L'être génial et espiègle, l'amoureux passionné qui m'emménait au creux des canyons, avait disparu,

cannibalisé par son obsession. Il s'absentait, parfois des semaines entières, sans me dire où il allait. Quand il rentrait, il se murait dans le silence.

Je ne cessais d'avoir peur pour lui. Et pour nous tous. L'équipe se disloquait. Max avait bricolé une soucoupe supersonique, il filait quatre soirs par semaine à New York pour écumer les clubs de jazz de Harlem. Quand il était là, c'est à peine si je le croisais. Carl avait troqué sa Jeep contre une Mercury, il sillonnait les routes, je me demandais encore ce qu'il faisait de ses journées. J'étais seule. Je ne voyais que Richard. Je ne voulais pas rompre le contact, j'avais peur d'éveiller les soupçons du jeune homme si je disparaissais brutalement. La magie de notre rencontre était rompue, mais on s'amusait encore. Tell-Mann m'a fait découvrir des lieux inimaginables, des *merveilles*. Il m'a présenté von Neumann. C'était fou ce qu'il connaissait comme personnes et comme endroits. Et ce qu'il arrivait à faire en vingt-quatre heures. Son rythme était étourdissant, même pour une Zébrière. Et toujours cette manière d'aller vite sans jamais paraître se presser. En une journée, il pouvait faire une balade à cheval, inventer une théorie mathématique, déjeuner avec une amie, créer une entreprise, jouer quelques parties au *Pueblo*, déposer un brevet, lire un ouvrage en sanskrit le tout sans cesser de diriger le projet *Arjuna*. Le vrai Boss, c'était lui. À part moi, Hoover était le seul à le savoir.

Insensiblement, Richard et moi sommes devenus intimes. Il s'était attaché à moi. Je ne pouvais le quitter sans mettre l'équipe en danger. Notre relation, tissée d'ambivalence, était forte. J'étais déchirée, et je me préparais au pire.

Le Beagle, 2222.

Max reprend de l'altitude, survole le sud de la Caspienne jusqu'au niveau du quarantième parallèle. Pékin, à partir de là, c'est tout droit. Plein est. Tout semble se passer normalement et, d'un coup, il se produit un phénomène sévèrement non trivial. Le *Beagle* se met à l'arrêt, comme accroché à un point fixe. Max met le feu au clavier, *Locomotive* à fond les manettes, mais rien. Le vaisseau est bloqué, la structure tendue à se rompre. On dirait que nous sommes pris dans une tenaille géante.

Alors Max réalise un de ces trucs qui font la différence entre un bon pilote et un génie de la nav'. Il arrête de jouer. Il se met à « dé-jouer ». Au lieu de tricoter un tissu sonore, il le détricote, déconstruit la musique. Les sons partent chacun de son côté, refusent de s'associer selon une mélodie. Des sons désarticulés, et qui pourtant semblent articuler un message. Je perçois une sorte de langage pour moi inintelligible, mais destiné à faire sens. Et soudain *j'entends* ce que joue Max. Il s'adresse à une Entité.

— Laisse. Passer. Paix. Douceur. Sommeil. Dormir.

Au bout d'un temps infini, une Voix répond. Indéfinissable. Un champ de forces m'enserre dans un étouffement mental. Je comprends que c'est la tenaille qui étreint le *Beagle*, tel un rapace cosmique.

La Voix : Intrusion invasion effraction destruction anéantissement.

Max : Calme. Rien à voir. Néant. Dormir.

La Voix : Évanouissement... sommeil... dormir...

Les dernières notes meurent aux lisières de mon champ auditif. La Voix s'assoupit. L'étouffement se desserre. D'un coup, le *Beagle* se libère et part comme une fusée. Quand Max reprend le contrôle, nous sommes au-dessus des Féroé. Bientôt se

profile la silhouette reconnaissable des îles Britanniques. Nous arrivons en vue de Londres. Je réponds à la question muette de Max. Oui, on se pose. *Maintenant*. Tant pis pour Pékin.

Nouveau-Mexique, 1951

Le 31 janvier 1950, Harry Truman avait piqué une crise et réclamé le développement de la bombe H. Oppie était contre. En décembre, il freinait encore. Dans un rapport de prospective militaire, Oppenheimer insistait sur le fait que la bombe H était une arme « à long terme » et que son développement entravait celui des bombes à fission. Edward Teller était fou de rage. Il était le seul personnage influent qui restait à Los Alamos. Il ne cessait de se plaindre du manque de moyens et d'accuser Oppenheimer de lui mettre des bâtons dans les roues – ce qui n'était pas entièrement faux.

Ça n'empêchait pas Teller de progresser. Courant 1951, en association avec le mathématicien polonais Stanislaw Ulam, il réalisa la percée qui changeait tout. Le détail de la découverte, classée secret-défense, n'a jamais été divulgué. Du moins sur Terre. Mais une chose était sûre : maintenant, Los Alamos était capable de fabriquer la super. En mai 1951, les essais *Greenhouse* le confirmèrent, anéantissant au passage deux îlots du Pacifique : Eberiru et Engebi.

Le mois suivant, Oppenheimer réunit tous les physiciens nucléaires américains et déclara que le principe Teller-Ulam était *technically sweet* – techniquement délicieux. Le revirement d'Oppie déçut ses collègues pacifistes, à l'instar de Max Boni qui écrivit plus tard que « les scrupules moraux d'Oppenheimer ne devaient pas être bien solides pour qu'il cède aussi facilement aux arguments de Teller ». Edward Teller, pour sa part, remercia chaleureusement Oppenheimer (il allait pourtant le démolir trois ans plus tard, quand Oppie serait accusé d'avoir retardé le développement de la bombe H).

Il est fascinant d'observer la paralysie du jugement provoquée, même chez un génie comme Oppenheimer, par le complexe du délice technique. À ma connaissance, le seul

scientifique américain de l'époque qui ait échappé à cette emprise est Richard. Est-ce un hasard si Tell-Mann est aussi le seul des inventeurs de la bombe dont le rôle ait été occulté ? D'après une enquête de Carl, le procédé Teller-Ulam n'était qu'une redécouverte de l'idée que Richard avait mise en œuvre dès 1949. Teller aurait-il réellement été plus vite si Oppie l'avait soutenu plus tôt ? On ne le saura jamais. Toujours est-il que, pour l'histoire officielle, c'est grâce à Ulam et Teller que la première bombe H américaine, *Mike*, a explosé le 1^{er} novembre 1952, rayant de la carte une île de Micronésie, Elugelab.

Aucune archive ne mentionne le nom de Richard Tell-Mann. Il est vrai que Richard avait alors à régler un problème plus urgent et plus délicat que son destin historique. L'essai du 11 novembre 1949 avait été réalisé dans le plus grand secret. Personne n'était au courant, à part Tell-Mann, ses deux assistants du projet *Arjuna*, un général de l'Air Force et J. Edgar Hoover. Il fallait maintenant expliquer à Edward Teller qu'en fait, l'armée américaine disposait déjà de la super mais que, fort regrettablement, on n'avait pas trouvé le temps d'en avertir le spécialiste attitré du domaine, ni le président des États-Unis...

Banlieue sud de Londres, 2222

Disque Dur cherche un site d'atterrissement discret. Il jette son dévolu sur un terrain vague, à la périphérie sud du Grand Londres. Nous restons à l'arrêt tout le reste de la nuit, sans débarquer. Nous voulons nous assurer que nous n'avons pas été poursuivis par quelque Entité aux intentions belliqueuses. Pour passer le temps, nous organisons une partie d'échecs tournante. Le principe est simple : deux équipes de deux, chaque joueur joue à son tour. Carl et Max font équipe, je suis avec Albert. Comme je suis censée être la plus forte, nous prenons les noirs. Jouant la première de notre équipe, je m'engage dans une défense sicilienne – variante de Scheveningue modernisée – qui semble embarrasser nos adversaires. Nous avons l'avantage en milieu de partie, mais au 32^e coup, Albert fait une bourde quasi irrémédiable. Malgré mes efforts pour sauver la partie, nous sommes contraints à l'abandon au quarantième coup.

— Beau combat ! fait Carl, qui n'a pas le triomphe modeste.

— Oh ! Ça va ! répond Albert vexé. Les meilleurs font des erreurs de débutant. Même Kasparov a perdu contre ce stupide programme d'IBM, Deeper Blue !

— Deeper Blue n'était pas stupide...

— Rien qu'une supermoulinette ! coupe Max. Il calcule 200 millions de positions à la seconde. La force brute. Il gagne parce que Kasparov abandonne la deuxième partie, alors qu'il a la nulle à sa portée.

— *Niet*, riposte Carl. Cette gaffe coûte une partie. Pas le match. Pourquoi Kasparov entre-t-il dans la spirale de la défaite qui le conduit à abandonner quelques jours plus tard ?

— Parce qu'il est psychologiquement atteint.

— Pourquoi, si c'est juste une question de force brute ? Es-tu psychologiquement atteint par une grue qui soulève trente tonnes ?

— Une grue ne joue pas aux échecs !

— Voilà ce qui se passe : on réunit deux cent cinquante-six processeurs qui calculent stupidement, et ensemble ils mettent le champion du monde en mauvaise posture. Ils n'ont pas été programmés pour ça, c'est un effet non prévu, un cas typique d'émergence.

— OK ! dit Max. Tu es reparti dans ton idée des machines qui ont pris le pouvoir.

— Je me borne à commenter un fait historique.

— De toute façon, dit Albert, gagner aux échecs ne représente qu'un aspect très restreint de ce qui peut être qualifié d'intelligence...

— Tu dis ça parce que tu viens de te prendre une taule !

— M'enfin ! Un enfant de quatre ans ne joue pas aux échecs, mais il fait des choses beaucoup plus difficiles.

— Tout ce que j'affirme, riposte Carl, c'est que des machines du type de l'ordinateur digital de von Neumann et Turing sont susceptibles de produire des phénomènes d'émergence. La victoire de Deep Blue représentait une étape. Peu de gens auraient cru à un ordinateur champion d'échecs lorsqu'en 1950, Turing annonçait l'ère des machines pensantes pour un demi-siècle plus tard.

— Il anticipe ! coupe Max. En 2000, les ordinateurs construits sur Terre étaient incapables de la conversation humaine la plus banale...

— Mais les androïdes du *Champagne* en étaient capables, elles.

— Voire, réplique Max. Elles ont bu, fumé, ri et baragouiné dans un sabir indigeste. Je me demande si leur babil était autre chose qu'une succession aléatoire de phonèmes à consonance hispanique...

— Négatif, dit Carl. Elles parlaient une vraie langue. De plus, nous nous sommes laissé piéger par leur apparence. Si tu n'avais pas vitriolé cette répugnante Claudia...

— Cette petite pseudo-femme était formidable ! intervient Albert. Elle a reconnu nos *genres*. On est bien au-delà des prédictions de Turing. L'hypothèse d'un règne des machines prend de la consistance...

— Et ces gens en noir dans l'ophiolite d'Oman ? je demande.

— Cinquante-cinquante, dit Carl. Le son et l'image plaident pour des vrais. Mais la prestesse avec laquelle ils ont descendu le martinet espion ne me semble pas naturelle. Avec une arme, peut-être. Mais un caillou lancé à main nue ! Aucun humain ne peut faire ça.

— Avec une fronde ? demande Albert.

— Tu as vu une fronde ? Ils n'avaient rien, juste les cailloux...

— Le champ visuel du martinet ne couvrait pas toute la scène, dit Albert. Nous avons vu trois personnages se baisser pour ramasser des cailloux. Deux ont manqué leur cible, puis le martinet est tombé. Nous avons inféré qu'il avait été abattu par le caillou du troisième lanceur, qui sortait du champ. Il y a doute.

Dehors, il fait jour. Je ressens un besoin d'agir.

— On sort ?

Flatwood, Virginie-Occidentale, 1952

À la fin de l'après-midi du 12 septembre 1952, quatre jeunes garçons jouent au football sur le terrain de l'école de Flatwood, Virginie-Occidentale. Soudain, dans l'obscurité du couchant, ils aperçoivent une étoile filante qui semble s'écraser sur une colline proche. Curieux, ils décident d'aller voir de plus près. En chemin, ils croisent Kathleen May, une mère de famille du voisinage, qui décide de les accompagner avec ses deux enfants.

Une légère bruine tombe sur la colline nimbée de brouillard. En approchant du point de chute supposé de l'objet, le groupe découvre une sorte de vaisseau de forme sphérique, brillant d'une lueur phosphorescente et émettant des sifflements. Alors qu'ils s'approchent pour examiner l'ovni, Kathleen May et les garçons voient surgir un horrible monstre, mi-homme mi-dragon, le visage rouge sang, les yeux verts et brillants, crachant des étincelles. En même temps se répand une odeur écoeurante, qualifiée ultérieurement de « mélange indéfinissable de métal et d'ail ».

Terrifiés, Kathleen et ses jeunes compagnons s'enfuient à toutes jambes. Le temps qu'ils aillent chercher du renfort, le monstre et son vaisseau ont disparu. De nombreux habitants de Flatwood confirmeront l'histoire de Mrs May et des garçons. Leurs témoignages seront recueillis par Gray Barker. Né à Rifle, pas loin de Flatwood, Barker a le même âge que Tell-Mann, vingt-deux ans, lorsqu'en 1947, les soucoupes surgissent dans le ciel américain. Tour à tour professeur d'anglais, vendeur de matériel audiovisuel, chef d'entreprise, distributeur de films, Gray Barker commence par garder ses distances avec le climat de conspiration qui entoure les activités extraterrestres.

Les rumeurs s'amplifient après le crash d'un avion militaire survenu près de Kelso, dans l'État de Washington, en août 1947. On raconte que l'avion a été attaqué par des soucoupes. À la

suite de cet accident, l'US Air Force lance le projet *Sign* et conclut un accord avec le FBI pour enquêter sur le sujet. En même temps, les autorités cherchent à rassurer le public : il ne s'agirait que de phénomènes astronomiques et météorologiques inhabituels, voire de canulars. Mais le culte du secret des militaires nourrit le sentiment que l'armée ment. De son côté, Hoover répand la thèse que les témoins d'ovnis sont des agents communistes...

Le monstre de Flatwood fait passer Gray Barker dans le camp soucoupiste. Comme l'histoire se passe près de chez lui, il enquête. Il consacre à l'affaire un article paru dans *Fate*, une revue d'occultisme. Il entre en contact avec Al Bender, qui vient de fonder un organisme appelé *International Flying Saucer Bureau*, le Bureau international des soucoupes volantes. Entre eux, Bender et ses amis disent le « Bureau », comme les agents de Hoover lorsqu'ils parlent du FBI. Barker est nommé représentant du Bureau pour la Virginie-Occidentale, avant d'être bombardé chef des investigations.

C'est alors que survient un épisode étrange. Le 11 septembre 1953, Al Bender annonce brutalement que les activités du Bureau s'arrêtent. Bender affirme connaître « le secret des disques » et enjoint ses correspondants, dont Barker, à la plus grande prudence. Il raconte qu'il a reçu la visite de trois hommes mystérieux, vêtus de costumes noirs, qui l'auraient menacé de sérieux ennuis s'il divulguait la moindre information sur ses découvertes.

Gray Barker m'a raconté tout ça un soir de beuverie au *Pueblo*, en novembre 1953. Je n'ai jamais très bien su ce qui était arrivé à Al Bender, et je ne suis pas sûre que Barker ait cru son ami. Il n'en a pas moins tiré de ses rencontres avec les ovnis un récit haletant, *Ils en savaient trop sur les soucoupes volantes*, paru en 1956. C'est le livre de Barker qui a fait connaître au grand public l'existence des Hommes en noir.

Ces énigmatiques *Men in Black*, ou *MIB*, sont devenus légendaires. Je ne pense pas que Barker ait été en contact avec eux. Je ne lui ai bien sûr pas dit ce que je savais de source directe : loin d'être une légende, les *MIB* étaient une escouade d'agents très spéciaux. Edgar Hoover avait obtenu la création de

ce corps ultrasecret au prix de difficiles et très confidentielles négociations avec les plus hauts responsables de la sécurité des États-Unis. En principe, leur mission était d'assurer la surveillance et le contrôle de la circulation extraterrestre. En réalité, les *Men in Black* étaient les âmes damnées de Hoover. Il les utilisait à toutes ses basses besognes, les missions pour lesquelles il n'établissait pas de dossier, qui échappaient à tout contrôle de quelque autorité que ce fût, et dont sa mémoire était seule à garder le secret.

Londres, 2222

Nous sommes le 1^{er} mars, 6 h 44 TU. Nous quittons le *Beagle*. Le vaisseau est posé sur un parking au bord d'une route rectiligne, près d'une usine désaffectée. Autour de nous, des carcasses de voitures et de camions, des machines, des ferrailles éparses. En face, une longue barre de maisons de brique, toutes identiques. Pas trace de vie. Un désert suburbain. Du gris à perte de vue. La route trace une ligne est-ouest, sans croisement. Le plus court chemin du vide au néant. Tout droit ou rien. Aucune indication sur la direction de Londres. Au hasard, nous prenons le côté ouest.

Deux heures plus tard, aucune présence, aucun indice n'a rompu la monotonie de notre progression, excepté un rapide passage de faux moustiques. Les *bugs* sont décidément ubiquitaires. Disque Dur donne des signes d'agacement. Albert se plante au milieu de la route.

— Hep ! Taxi !

— Pourquoi pas une limousine avec bar et télé, fait Max, désabusé.

— Regarde ce qui arrive ! Le bon vieux taxi londonien !

Une voiture noire s'arrête juste à notre hauteur. Le style rétro du véhicule est fidèle à celui d'un traditionnel *cab*, à ceci près qu'il n'y a pas de chauffeur. La portière arrière s'ouvre automatiquement. Albert s'engouffre dans la voiture. Nous le suivons avec circonspection. À l'intérieur, la classique banquette de moleskine chicement rembourrée. La portière se referme. Un haut-parleur émet une voix synthétique dotée d'un accent cockney insaisissable pour les médiocres anglophones que nous sommes. Une phrase se répète en boucle.

— Il demande où nous allons, réalise Albert. *Brown's Hôtel, please*, déclare-t-il à l'adresse du conducteur-robot.

— Yes, Sir, répond la voix synthétique.

— C'est quoi ce *Brown's Hôtel* ? demande Carl.

— Un excellent établissement, dit Albert. Très bien placé dans West End, à une encablure de Piccadilly Circus. Une maison de caractère, majordomes impassibles, boiseries, *breakfast* avec scones, marmelade et hareng grillé...

— De quand datent tes informations ? demande Carl.

— Le *Zagat 1991*. Ce n'est pas tout récent, m'enfin...

— Des scones, grogne Max. Je préférerais une ferraille trempée dans l'acide !

Un soleil éclatant a chassé la grisaille. Le taxi remonte Kennington, s'engage sur Westminster Bridge. À notre gauche, la majestueuse façade des Houses of Parliament. La silhouette élancée de Big Ben se découpe fièrement sur le ciel bleu. Dominant la pelouse de Parliament Square, la statue de Churchill contemple une circulation raréfiée. Pas une voiture particulière. Des taxis, des bus rouges. De longs véhicules noirs sans roues, ovoïdes, ornés d'un logo Nikon, passent en silence sur la chaussée, propulsés par un système de lévitation magnétique. On dirait des cars de touristes, mais il est impossible de voir s'ils transportent des passagers.

Aucun spécimen d'humanité en vue.

— C'est mort, fait Carl.

— Mais impressionnant ! dis-je. Ces monuments, ces bus, ces taxis, ces cabines téléphoniques rouges. Les Britanniques savent garder les vieilles choses...

— Une ville sans habitants, vous trouvez ça normal ? demande Carl.

— Ça devient habituel, dit Albert.

— Et ces engins Nikon ? dis-je, alors qu'un gros œuf noir nous double en silence. Vous pensez qu'il y a du monde, là-dedans ?

— Aucune idée, fait Max. Jamais vu un truc pareil.

Le taxi s'engage dans Whitehall.

— Stop, *please* ! ordonne Albert.

Devant le porche de King Charles Street, une girafe surgit du ministère du Commonwealth, suivie par un âne et deux cockers. La girafe a l'air normal, hormis une crinière teinte de couleur parme criarde et une grosse épingle à travers l'oreille droite. Sa

physionomie rappelle étrangement celle de Lady Di. L'âne, au pelage vert fluo, a la bobine de Tony Blair. Les chiens, l'un orange, l'autre bleu ciel, ressemblent à deux vieux membres de la Chambre des lords. Ils portent la marque Sony sur l'arrière-train. Nous sortons du taxi.

— Une girafe punk ! pouffe Carl.

— Un robot, dit Albert. Elle se dandine comme un canard gavé.

L'âne émet un son strident, trois octaves plus haut qu'un braiment normal. Les quatre animaux discutent avec animation dans un pidgin angloïde d'une quarantaine de mots – juste assez pour traiter les questions politiques du moment. Sans nous prêter attention, les robots poursuivent leur chemin vers Downing Street. Albert demande au taxi de nous suivre au pas. Deux cents mètres plus loin, un troupeau de moutons de marque Virgin chantent *Octopus's Garden*, des Beatles, avec accompagnement électronique et éléments synthétiques. Puis apparaissent une vache Nestlé à motif écossais, deux crocodiles Honda, une troupe de chats bariolés Hitachi, des fourmis géantes Toshiba, un dinosaure fantaisie et une série de créatures de cartoons.

— Je rêve ! On est à Disneyland, s'exclame Max.

— En plus *hot*, observe Albert.

Devant nous, une paire de pieds féminins nus marchent tout seuls dans la direction de Trafalgar Square. Une androïde à la peau transparente dévoile un troublant organisme, imbroglio de tissus biologiques et de circuits intégrés. La faune électronique se densifie. Des milliers de pigeons identiques se pressent autour d'un humano à tête de vieillard qui leur jette des graines. Albert attrape un oiseau : fabrication IBM de série.

— Attention !

Je m'arrête de justesse avant de me cogner à un objet blanc, surgi de nulle part. Devant moi se dresse une console de jeux géante Apple, modèle J-Mac G55. Je veux la tâter, mais je ne rencontre que le vide : une publicité holographique vient d'éclater comme une bulle dans mon champ visuel. Tandis que nous continuons notre progression, les holopubs se multiplient, bombes multisensorielles qui explosent en rafales d'images et

de sons sursaturés, d'une intensité pénible pour nous et insoutenable pour les sens humains. Ces clips qui monopolisent notre attention vantent un choix éclectique de produits ou de services : électronique, robots en tout genre, voyages interstellaires, clubs sportifs, greffes d'organes bioniques, poses de cerveaux annexes, secondes peaux, clonage de l'animal favori, tests biomédicaux, drogues hallucinogènes, rencontres érotiques... Des messages proposent d'acquérir des mines de charbon en Sibérie, des puits de pétrole en Chine, des territoires géographiques – promotion sur le Texas, bradé en dix lots vendus 8000 000 dollars chacun. On peut se procurer un bijou de la Reine à un tarif compris entre 10 000 et 22 000 livres, et une tête nucléaire pour moins de 500 000 dollars, à condition de posséder un permis spécial.

Le bombardement publicitaire rend la conversation presque impossible. Toutes les 50 millisecondes, un clip ultraviolet signale que Londres est un espace non fumeur. Les contrevenants s'exposent à des sanctions allant d'une lourde amende à la *démolition* – équivalent de la peine de mort.

Au bord du bassin de Trafalgar Square se tient un groupe d'une demi-douzaine de singes anthropoïdes des deux sexes. L'allure de jeunes chimpanzés, vêtus de courtes vestes de pyjama roses, ils ont le bas du corps dénudé. Dans un concert de cris aigus, ils se livrent sans vergogne à des attouchements génitaux.

— Quelle obscérité ! peste Carl.

— Ce sont des bonobos, surnommés « singes Kama-sutra », dit Albert. Leur sexualité permanente contribue à la pacification du groupe...

— En clair, fait Max, quand les humains se serrent la main, les bonobos se pelotent ?

— Le sexe est leur ciment social. Encore que ceux-ci me semblent un peu factices.

Albert se lance dans un étonnant numéro d'imitation, singeant les cris et les gestes des bonobos. Il engage un contact avec une femelle qui se frotte à lui affectueusement, tandis qu'il l'examine avec minutie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il montre une petite bosse dure sous la peau de l'animal, à l'arrière de l'occiput. Albert incise la peau du bonobo, qui se laisse faire sans broncher. La bête est équipée d'un implant électronique. Le boîtier porte une inscription en partie effacée : « ... ade in Chin... for EternaBionics... R...lin... Sc...nd ». Libérée, la cyber-guenon retourne à ses activités lubriques.

— *Made in China !* je m'exclame. Quand je disais qu'il fallait aller à Pékin !

Max pousse un hurlement.

— Là !

Une dizaine de mètres devant nous, une jeune femme marche vers l'église St. Martin-in-the-Fields, vêtue d'une brassière courte et d'une jupe dont on reproduirait facilement six exemplaires dans le tissu d'un mouchoir de poche. Blonde, longue silhouette fine, un sac en bandoulière, elle va d'un pas rapide, sa jupe soulignant l'ondulation de ses hanches, en un mouvement susceptible d'éveiller les sens d'un individu de sexe mâle. Pas forcément humain.

Washington DC, 1953

La fin de l'année 1952 fut marquée par le départ de Truman et l'élection de Dwight « Ike » Eisenhower, le premier président républicain depuis vingt ans. Pour Oppenheimer, cela signifiait le début des vrais ennuis. L'une des promesses électorales d'Ike était de nettoyer les institutions gouvernementales de tous les communistes et autres racailles subversives. McCarthy faisait monter la mayonnaise depuis deux ans et bombardait Hoover de demandes d'informations compromettantes sur tel ou tel fonctionnaire. Oppie ne se faisait pas d'illusion sur le risque de voir utiliser contre lui son passé de militant et ses liens avec des communistes.

Le 12 mars 1953 se tint une réunion confidentielle entre McCarthy, un avocat du nom de Roy Cohn qui travaillait pour lui et l'inévitable directeur du FBI. Objet de la rencontre : les « activités de J. Robert Oppenheimer ». Bien que le FBI eût un dossier de 3 000 pages sur Oppie, Hoover conseilla d'attaquer prudemment, vu la notoriété du physicien et sa capacité à rallier les scientifiques du pays. En août, les Soviétiques firent exploser leur premier dispositif thermonucléaire. Ce n'était pas encore une vraie bombe – celle-ci ne serait prête que deux ans plus tard – mais ça faisait désordre. Le 7 novembre 1953, William Borden, ancien directeur du comité de l'énergie atomique du Congrès, envoya à Hoover une lettre accusant Oppie d'être un espion au service de l'URSS. Dès réception, le Boss fit préparer un rapport sur Oppenheimer et le distribua, avec copie de la lettre de Borden, à la Maison-Blanche et aux agences gouvernementales concernées.

Ça commençait à sentir le roussi, même si les ficelles de Borden étaient un peu grosses. Tell-Mann connaissait Roy Cohn de longue date. Il a essayé d'aider Oppenheimer, qui avait été son professeur et à qui il vouait une profonde vénération. Mais

la chance d'Oppie avait tourné. La Commission de l'énergie atomique, l'AEC, avait à sa tête l'ennemi juré d'Oppenheimer, Lewis Strauss. Le 10 décembre 1953, l'AEC décida d'engager une procédure contre l'ancien directeur du projet *Manhattan*. Puis une lettre d'un dirigeant de l'AEC précisa les accusations contre Oppenheimer : outre son passé gauchiste, on lui reprochait principalement d'avoir retardé la mise au point de la bombe H. De longues pérégrinations bureaucratiques aboutirent à une « audition » – en fait un véritable procès – fixée au 12 avril 1954. Dossier 100 % FBI. Témoins favorables : Vannevar Bush, le père du projet *Manhattan*, et John von Neumann. Le principal témoin à charge fut Edward Teller qui assassina Oppie sans états d'âme : « Si nous nous étions mis au travail en 1945 nous aurions pu réaliser une bombe H quatre ans plus tôt. »

L'affaire était entendue. Le 29 juin 1954, l'AEC retirait à Oppenheimer tout accès à des informations confidentielles en raison de « graves insuffisances de caractère ». Sa carrière était brisée. Outré, John von Neumann déclara que si Oppenheimer avait vécu en Grande-Bretagne, il aurait été anobli pour son rôle pendant la guerre et placé au-dessus de toute censure.

Ça restait à démontrer : le 7 juin, trois semaines avant la condamnation d'Oppie, on apprenait le suicide d'un autre héros de la guerre, britannique celui-là. Alan Turing, co-inventeur de l'ordinateur avec John von Neumann, avait participé à la victoire des alliés en réalisant une « bombe » différente de celle d'Oppie : ainsi appelait-on la machine avec laquelle Turing déchiffra l'*Enigma*, le code secret de l'armée allemande. Après la guerre, Turing dut subir un procès lié à son homosexualité, considérée comme un crime dans l'Angleterre des années 1950. Il fut condamné à choisir entre la prison et un « traitement » aux hormones, en fait une castration chimique. Il opta pour le traitement et, de manière assez prévisible, le supporta plutôt mal.

Turing avait été marqué par *Blanche-Neige et les Sept Nains*, de Walt Disney, qu'il avait vu en 1937. Près de son corps, on retrouva une pomme entamée. L'autopsie révéla qu'il avait absorbé du cyanure. Personne ne put dire avec certitude

pourquoi Alan Turing avait croqué la pomme. Une chose est sûre : il n'avait pas été anobli. Il fut incinéré le 12 juin 1954.

Londres, 2222

Max file comme un zèbre. Il dépasse la fille, la toise de haut en bas. Il tente de communiquer. Elle passe son chemin comme s'il était transparent. Elle n'a l'air ni effrayée ni agacée. Juste indifférente. Max essaie de la retenir par le bras. Elle se dégage d'un geste souple. Avec une célérité stupéfiante, elle sort de son sac une petite matraque et lui assène un coup ajusté. Elle saute dans un taxi qui s'éloigne rapidement.

La scène s'est déroulée en une milliseconde. Max a l'air groggy.

— Putain de trou noir ! J'ai pris 200 000 volts !

— Sans compter la décharge que tu avais prise en l'apercevant, ajoute Albert.

— Tu l'as vue ? C'était une vraie femme !

— Tu pensais la même chose de la créature de Guayaquil.

— Rien à voir ! Claudia était affriolante, mais elle sentait l'artefact...

— Ça ne t'a pas paru évident à première vue ?

— Je m'étais enflammé. Pas là. J'ai eu l'impression d'être à Roswell en 47 ! Elle bouge naturellement, pas la raideur de ces automates.

— On peut faire de belles mécaniques, dit Carl.

— Sa peau ! À peine hâlée, comme quand une blonde se met au soleil. La texture... La température. Elle *sonne humaine*...

— C'est toi qui es sonné, dit Carl.

Autant vouloir décourager une équinoxe.

— Son odeur... Mélange de fragrances de sueur et de phéromones, relevé d'une touche de parfum à base d'essences végétales ! Aucun artifice industriel ne produit un effet olfactif aussi subtil.

— Monsieur est connaisseur, ironise Albert.

— La voix... Le regard... Le battement de paupières... Le sillage infrarouge... Un corps vivant, pas un cyber...

Je coupe son délire.

— Bref, d'après toi, c'est une meuf de chez meuf ?

— Sauf un détail.

— Le diable se cache dans les détails, dit Carl.

— Elle n'a pas de nombril.

— Pardon ?

— Elle avait le ventre nu. À la place du nombril, il n'y avait que de la peau lisse.

— Vous avez demandé la peau lisse, fait Carl.

— Ça m'a surpris ! C'est pour ça qu'elle m'a eu avec sa matraque.

— Elle a pu se faire opérer, dit Carl.

— La peau est intacte. Aucune technique de chirurgie humaine ne donne un résultat aussi parfait.

— Une androïde, dit Carl.

— Mille téramètres ! s'écrie Max. Si c'est une androïde, je veux bien être transformé en robot pour le reste de mes jours !

— En robot muet, ça ferait d'une pierre deux coups, dit Carl.

Washington DC, 1924-1972

J'ai connu pas mal d'enculés, mais des enculés du calibre de J. Edgar Hoover, l'inamovible Boss du FBI, je ne pense pas en avoir croisé plus de deux en cinquante ans de pérégrinations terriennes. Je parle au sens figuré. Du point de vue de la chair, la vie sexuelle de JEH, né en 1895 à Washington, a été un long calme plat. Né peu après le décès de sa sœur âgée de trois ans, enfant surprotégé par une mère abusive, délaissé par un père insuffisant, physiquement très craintif, voire phobique, le sujet présente les signes d'une inaptitude pathologique à la relation affective. On peut le décrire comme une personnalité anale, compulsive, souffrant d'un caractère antisocial, syndrome assez fréquent parmi les individus qui accèdent à une position de pouvoir. Le sujet ne semble pas considérer les autres humains comme des personnes réelles, à l'exception de l'écrasante figure maternelle. Tout individu apparaît comme un pion et un ennemi potentiel à manipuler. Forteresse vide sur le plan relationnel, le sujet perçoit l'autre comme une menace et structure toute sa vie de manière à masquer ses propres pulsions inacceptables. La concomitance de cette structure psychique et de la culture « WASP » – *White Anglo-Saxon Protestant* – se traduira par un puritanisme extrême, une intolérance et une dureté vis-à-vis des fragilités humaines vécues comme insécurisantes.

Tel est, schématiquement, l'homme que l'attorney général Harlan Fiske Stone nomme, le 10 mai 1924, directeur du « Bureau », principale agence de renseignement des États-Unis, qui devient officiellement le *Fédéral Bureau of Investigation* le 1^{er} juillet 1935. Hoover restera en poste jusqu'à sa mort, le 2 mai 1972. Pendant près d'un demi-siècle, il a exercé, au nom de la sécurité de l'État, une tyrannie occulte, jouant le rôle d'un président *bis*. Doué d'un sens de la publicité et de

l'autopromotion confinant au génie, il a réussi à incarner la loi et l'ordre aux yeux du citoyen étasunien. Le public a retenu l'image du « G-man » incorruptible et intrépide, qui arrête en un tournemain les gangsters les plus dangereux, vêtu d'un impeccable costard-cravate. En réalité, Hoover et ses sbires n'ont cessé de recourir à des pratiques illégales – cambriolages, pose de micros et écoutes téléphoniques – pour espionner les grands et les petits travers de leurs contemporains. Au total, leur action sur le crime organisé a été faible, sinon inexistante. « Un Bureau sans loi, doté d'un directeur insubordonné, se montra incapable de faire respecter la légalité », résume l'historien Athan Theoharis.

La seule action constante de J. Edgar Hoover a été sa croisade contre le communisme – qu'il appelait « *commonism* ». Un combat qui pour lui justifie l'emploi des méthodes les plus perverses et la persécution vétilleuse des supposés ennemis de l'État. Dès 1924, Hoover crée deux fichiers spéciaux, « *Official and Confidential* » et « *Personnal and Confidential* », dont le contenu est traité selon une procédure spécifique qu'il contrôle directement. Une grande partie de ces informations sensibles touchent à la sexualité des individus surveillés. Un troisième fichier dit « *Obscene File* » est créé en 1925 pour les revues, films, dessins, illustrations, cartes à jouer, photos et autres documents à caractère éventuellement licencieux. Hoover manifeste une curiosité littéralement pornographique pour la vie intime de ses contemporains. S'il n'est pas sexuellement pratiquant, il s'intéresse aux pratiques des autres. L'anticommunisme s'associe dans son esprit à la lutte contre le vice. S'étant autodésigné comme gardien de la morale nationale, ce puritain austère interdit à ses agents de boire et les renvoie lorsqu'ils sont pris en flagrant délit d'adultère. En quarante-huit ans, le Boss constituera un total de vingt-cinq millions de dossiers individuels dont une grande partie contiennent des informations de caractère sexuel.

Parmi les victimes célèbres de Hoover, Charlie Chaplin, qu'il fait pister pendant quatre mois parce qu'une rumeur prétend que le créateur des *Temps modernes* a rendu enceinte l'actrice Joan Barry. L'enquête va jusqu'à poser des *bugs* – micros –

dans la chambre d'hôtel de Chaplin, et le Boss convainc le Département de la Justice de poursuivre Charlot. Hoover collectionne les ragots croustillants sur la vie privée des personnages politiques. Eleanor Roosevelt, l'épouse du président, est suivie à la trace dans ses chastes aventures avec une recrue de l'armée de l'air, Joseph Lash. Eleanor s'est prise d'amitié pour Lash, apparemment en tout bien tout honneur, mais l'affaire passionne Hoover. Lorsque les agents du contre-espionnage enregistrent, dans un hôtel d'Urbana, Ohio, les ébats de Lash avec sa fiancée, Trude Pratt, le Boss récupère une copie de l'enregistrement. Lorsqu'une écoute de John Vitale, gangster de St Louis, révèle que Ike Eisenhower convoite l'épouse – plutôt bien roulée – d'un avocat, le Boss stocke l'info. Lorsque le même Eisenhower nomme un certain Charles Bohlen ambassadeur des States en Union soviétique, nomination qui gêne McCarthy pour des raisons politiques, Hoover mène une enquête détaillée pour établir l'homosexualité de Bohlen. Mais à la grande déception de McCarthy, Hoover et ses agents échouent, dans ce cas, à trouver une preuve tangible...

Le Boss accumulera des mémos sur tous les membres du Congrès et l'ensemble du personnel politique. Le plus souvent, ces informations confidentielles ne donnent pas lieu à un chantage explicite. Le principe général, résumé par un adjoint de Hoover, est le suivant : tel jour à 2 heures du matin, on a vu le sénateur Machin sortir d'un bar ivre mort au bras d'une belle nana ; on fait savoir à Machin qu'on est au courant, et qu'on a peut-être même une jolie photo de l'escapade. Et on n'a plus jamais le moindre souci avec lui.

La persécution est parfois poussée jusqu'au chantage, qui atteindra l'ignoble dans le cas de Martin Luther King. Le Boss poursuivra le leader noir d'une haine obsessionnelle qui fera dire à un psychiatre que Hoover est tombé « négativement amoureux » de Luther King. Désireux de le discréder par tous les moyens, Hoover fait poser des micros dans toutes les chambres d'hôtel où séjourne King. Alors que ce dernier va recevoir le Nobel, Hoover, fou de rage, fait envoyer une lettre anonyme à Coretta, l'épouse de Luther King. La lettre contient des extraits d'écoutes compromettantes et des menaces

destinées à inciter le leader noir au suicide. Si Hoover avait pu assassiner King, il l'aurait fait sans hésiter. Cette ordure de James Earl Ray s'en est chargée.

Sans aucun doute, les deux personnages politiques qui ont le plus excité la curiosité de Hoover sont le président John Kennedy et son frère Bob. L'intérêt du Boss pour les Kennedy confine à l'obsession. Aucun président n'a eu l'honneur d'un dossier comparable à celui de John Fitzgerald Kennedy, le président le plus adulé et le plus haï jamais élu sous la bannière étoilée. On dénombre 343 dossiers du FBI sur le seul Joseph Kennedy, le père de John et Bob. En ce qui concerne John, dit Jack-les-deux-minutes, la liste de ses conquêtes féminines ne tient pas dans un annuaire. L'inventaire non exhaustif du FBI contient, entre autres, un dossier de 628 pages sur une certaine Inga Arvad avec laquelle JFK a eu une affaire entre janvier et juin 1942 ; un mémo censuré dans lequel deux prostituées métisses qui ont participé à une partouze avec Jack s'inquiètent de son activité sexuelle ; la transcription d'une conversation entre mafieux rapportant que Jack s'est farci une hôtesse de l'air à Miami ; une correspondance avec une certaine Florence Kater qui prétend avoir la preuve que Jack a eu une liaison avec Pamela Turnure, la secrétaire de son épouse ; un rapport faisant état d'une relation sexuelle entre Jack et une Alicia Purdom, que Hoover transmet à Bob Kennedy accompagné d'une note précisant que la femme du président se tape un millionnaire de New York. En 1962, Hoover apprend que Jack se serait marié autrefois avec Durie Kerr Malcolm, information compromettante parce que les Kennedy étant catholiques, un divorce pose problème. Bob répond à Hoover sans aucune gêne que l'histoire est fausse et que Jack est seulement sorti une fois avec Durie.

Au total, les frères Kennedy ne se sont guère montrés vulnérables aux évidentes tentatives de chantage de Hoover. Et la rumeur la plus croustillante, celle d'une romance entre les Kennedy et Marilyn Monroe, ne doit rien au chef du FBI. Des auteurs à scandale ont prétendu qu'il y avait eu une histoire à trois entre les frères et l'actrice. Et même que Bob aurait été surpris chez Marilyn juste après sa mort. Selon toute

vraisemblance, il s'agit d'une pure affabulation. Si le Boss avait détenu une information assez compromettante pour impliquer Bob dans le décès de Marylin, il aurait tenu les Kennedy par les couilles. Et il ne se serait pas privé d'utiliser un tel scoop. Mais bien qu'il ait à plusieurs reprises fait savoir à Bob qu'il était au courant de tel ou tel ragot, il ne lui a jamais parlé d'une histoire avec Marilyn. Qui plus est, l'on n'en trouve pas la moindre trace dans les dossiers du FBI. Force est de se rendre à l'évidence : la romance Kennedy-Monroe est une légende. La vérité, c'est que Hoover n'avait rien sur les frères et Marilyn.

Mais il avait quelque chose sur Tell-Mann. Richard m'a montré la photo en avril 1953. Elle le représentait, nu, dans une attitude christique. Une Marie-Madeleine beaucoup trop masculine se livrait sur sa personne à un geste intime. J'ai demandé à Richard si c'était un faux. Vraie ou fausse, m'a-t-il répondu, l'image mettrait au chômage n'importe quel citoyen de n'importe quelle putain de démocratie anglo-saxonne. Richard était le chef du nucléaire militaire des États-Unis, en pleine guerre froide. Pas précisément n'importe qui.

Londres, 2222

Comme nous nous apprêtions à réintégrer le taxi, Carl chante l'air de *Carmen*, dans une imitation assez savoureuse de la Callas, accent compris :

L'amourrr est un oiseau rrebel...

Surpris par le caractère inattendu d'une telle manifestation chez ce personnage austère, Albert met un instant à réagir. Puis il se met à jouer l'orchestre.

— Polom pom pom ! Polom pom pom !

— Est-ce bien raisonnable ? je demande, mais autant vouloir arrêter un train en soufflant dessus.

— Et si je t'aime si je t'aiaiaimeueueu...

— *Polom pom pom !*

Max fume un Cohiba imposant, l'air détaché. Je flaire le coup tordu.

— Max ?

— Prrends gaaarrde à to-oi !

— Max, puis-je savoir ce qui leur prend ?

— Alerte 9 ! dit Max, en soufflant un cumulus bleuté.

— Plaît-il ?

— *Carmen*. Le code pour un signal d'alerte de niveau 9 sur le *Beagle*, dit Max en se concentrant sur l'écran de fumée.

— Par Vishnou ! Daignerais-tu te montrer plus explicite ?

— À vos ordres, amiral ! Selon la procédure de sécurité dite « pourquoi faire simple quand on peut se faire chier ? », il est prévu de mettre en place une alerte de secours séparée du circuit principal. J'ai donc greffé à notre ami un petit programme-implant. En cas d'alerte, Carl chante. D'autres questions ?

— L'oiseau que tu croyais surrprrendre...

— Max...

— Je te vois venir : si Carl fait le secondaire, pourquoi n'avons-nous pas eu d'alerte primaire ? C'est bien ça le souci.

— L'amour est loin tu peux l'attendre.

— Max, la procédure de sécurité *impose-t-elle* de transformer en *terminaux* des membres d'équipage ? *J'exige* une réponse.

Avant qu'il ait eu le temps de prononcer un mot, un androïde, réplique d'un bobby des années 1960, se précipite vers nous, sifflet dans une main, matraque dans l'autre. Une moustache rousse barre son visage rose comme une tranche de jambon d'York.

— *No smoking ! Rauchen verboten ! Défense de fumer !* proclame le cyber-policeman d'une voix vibrante d'indignation synthétique.

Il s'empare du cigare de Max et le pulvérise.

— You're under arrest !

Un car de police se gare devant nous. Une dizaine de robots en uniforme nous encerclent.

— Peste ! fait Albert. Je suggère de différer toute résistance.

— Tourne autourr de toi vite vite...

Le policeman à la moustache rousse saisit un carnet à souche et s'adresse à Max :

— *Papers*, ordonne-t-il.

— Tu crrois le tenir il t'évite...

— *Polom pom pom*, fait Albert.

— *Shut up !* hurle le policeman.

Albert tente un coup de poker.

— *Excuse us, Mister Policeman, our friend is very malade...* fait-il, dans une imitation de touriste français *basique* – le genre qui pense que Big Ben est un type de haute taille. Euh... *very very sick !* Très urgent... *Emergency ! Hospital !*

Guère attendri, Moustache-Rousse ordonne à ses collègues de nous embarquer. Les bobbies nous bousculent vers le car. C'est à ce moment précis que, pour parler au figuré, la moutarde me monte au nez. J'explose :

— Qu'est-ce qu'il croit, le jambon en uniforme ? Ça n'a pas 10 % d'ADN et ça prétend régenter des voyageurs qui bénéficient de droits ! Définis par la Constitution de la

République de Zebra Fish, la Déclaration des droits de l'homme et de l'extraterrestre, la Convention de Genève et tout le toutim ! Qu'est-ce qu'il s'imagine, le cyber-connard ? Qu'il va arrêter un amiral de la flotte d'une démocratie libre de la Galaxie ? Y a un court-jus dans la crotte de silicium qui lui sert de cerveau ? Ou bien ?

Pour appuyer le propos, je crache un puissant jet de vitriol tiède aux pieds des flics. Max prône le pacifisme :

— T'énerve pas, Angela, ce n'est qu'un petit malentendu...

— Un *malentendu* ! Misérable ! Pauvre merde ! Va-t-il la fermer une fois pour toutes, le pervers qui transforme ses collègues en sirènes d'alarme ? Mais c'est pas vrai ! Qui m'a foutu un dégénéré pareil ? Abruti ! Ahuri ! Anachorète ! Anaconda ! Anacoluthe ! Ignare ! Iconoclaste ! Pédéraste ! Pédophile ! Pédicure ! Pédoncule ! Que n'as-tu une mère, que je la sodomise ! Une descendance, que je la stigmatise jusqu'à la millième génération ! Saprophyte ! Maniaque ! Coprophage ! Obsédé ! Hystérique ! Scélérat ! Dryopithèque ! Cacatoès ! Scatalogue ! Dépravé ! Parasite ! Proxénète ! Résidu ! Pollution ! Crotte de nez ! Martien ! Diplodocus ! Nécrophile ! Déchet ! Raclure ! Jean-foutre ! Traîne-savate ! Aigrefin ! Schizophrène ! Cul-de-jatte ! Ver de terre jaune ! Fesse d'huître ! Bachibouzouk ! Ornithorynque ! Va-de-la-gueule ! Ostrogoth ! Dément ! Paltoquet ! Cuistre ! Morbac !

Ma hargne semble infime, mon stock d'invectives inépuisable. Les bobbies se concertent. Courageux sans témérité, ils décident de chercher du renfort et se trissent, sirènes hurlantes dans la rue déserte. Carl chante *mena voce*. Je suis dans un no man's land mental, entre fureur et abattement. Max rallume un bout de cigare sauvé de l'attaque policière.

— Le problème reste entier, dit Albert. Disque, ce récital va durer longtemps ?

— Il ne s'arrêtera pas tant que nous n'aurons pas supprimé la cause de l'alerte, répond Max, guère perturbé par mon éclat.

— En clair, il faut joindre le *Beagle* ?

— Le *hic*, c'est que le système réclame le mot de passe, ajoute Max après avoir contemplé la fumée.

— Kali veut voir Gorge profonde ?

— Exact.

Carl cherche à dire quelque chose, mais ne peut que proférer des syllabes inarticulées accompagnées de gestes vagues.

— Écris sur la fumée, dit Max.

— J'ai compris, coupe Albert. Disque Dur, le *Beagle* est loin d'ici ?

— Vu l'intensité du signal transmis par Carl, il n'a pas dû bouger de là où je l'ai stationné, dans la zone de silence de basse altitude.

— À portée d'un émetteur TV ?

— De portée moyenne, oui.

— Supposons que nous ayons une copie de *Gorge profonde* sur un support permettant une diffusion hertzienne. Kali capterait ?

— Sûr. Mais Kali a mémorisé des images de cinéma, elle ne reconnaîtra pas des pixels cathodiques.

Gestes de Carl pour signifier son désaccord. Albert intervient.

— Kali est sensible à la structure générale, à la *gestalt*. Du point de vue gestaltique, ce sont les mêmes images, cathodiques ou non.

— En termes de signal physique, ça n'a rien à voir.

— Ça marchera, dit Albert. Kali est capable de saisir l'analogie entre une image de cinéma et son équivalent TV. Elle a un œil d'artiste. Ce qu'elle veut, c'est une reproduction qui respecte *l'esprit* du message, quel que soit le mode de transmission.

— Ça se tente. Mais où trouver *Gorge profonde* ?

— Camden ! dit Albert. Le marché aux puces le plus branché d'Angleterre. Un endroit épata, où l'on se procure pour une bouchée de tôle des robes griffées, des vestes en cuir, des huiles essentielles, des drogues snobs, des vinyles des années 1960, des livres introuvables. S'il existe dans ce pays une copie de *Deep Throat*, elle est à Camden !

La Jolla, Californie, août 1953

J'ai rencontré J. Edgar Hoover pendant l'été 1953. « Rencontré » n'est pas le mot juste. Disons que je l'ai croisé et observé. Physiquement, il me faisait penser à un bouledogue, ou plus précisément à un bouledogue de cartoon. Lui, de son côté, n'aurait pu voir qu'un raton laveur, mais l'observation des animaux sauvages n'était pas son fort. Pour une fois, Tell-Mann ne m'accompagnait pas. Trop dangereux. Mais il avait obtenu des tuyaux par Roy Cohn, l'avocat qui travaillait avec cet alcoolo de McCarthy, et qu'il connaissait depuis leur période étudiante.

Le lieu stratégique était l'*Hôtel del Charro*, à La Jolla, Californie. Hoover avait l'habitude d'y passer ses vacances avec son ami et adjoint Clyde Toison. C'était un endroit charmant, possédé par un milliardaire texan du nom de Clint Murchison, où l'on croisait Richard Nixon, Clark Gable, Elizabeth Taylor, un acolyte d'Al Capone du nom de Johnny Drew ou encore Carlos Marcello, le patron de la mafia du New Jersey. Ce haut lieu de la démocratie libérale avait deux règles strictes : les juifs n'étaient pas admis et on ne payait pas sa note. Seule exception, le politicien Barry Goldwater, juif converti, bénéficiait d'une dérogation et payait plein pot. À 12 miles de l'hôtel, le champ de courses del Mar, construit par Bing Crosby puis racheté par Bob Hope. Hoover le fréquentait assidûment et y faisait des paris à cent dollars sans risque – il bénéficiait de *vrais tuyaux*.

Hoover et Toison avaient leurs petites habitudes. Ils occupaient le bungalow n°1, un cottage avec cuisine, living-room et deux chambres. Ils avaient une cabine de piscine près de laquelle ils dînaient de steaks grillés, à la lueur de torches. Hoover et Toison ne prenaient possession des lieux, chaque année, qu'après inspection minutieuse – aux frais de la princesse – par un groupe d'agents du FBI, afin de s'assurer qu'il n'y avait ni micros ni dispositif de surveillance.

Selon Allan Witwer, le gus qui tenait l'hôtel, il fallait venir là pour sentir le pouvoir de Hoover. J'ai pu constater en effet qu'à l'époque, JEH était plus puissant que le président des États-Unis. Pourtant, le Boss n'était qu'une merde comparé à Sid Richardson, gros pétrolier texan qui lui lançait de but en blanc : « Edgar, bouge ton cul de là et va me chercher du chili. » Comme disait Allan, c'était un hôtel intime...

L'été 1953, Hoover et Toison avaient décidé de prendre de longues vacances. Partant du principe que plus on est de fous plus on rigole, Hoover avait convié McCarthy. Le sénateur, qui ne connaissait pas l'hôtel, avait amené Cohn, ignorant que le *del Charro* était interdit aux juifs. Cohn dut lever le camp, mais McCarthy, nullement incommodé, resta là à faire le con, se poivrer, plonger nu dans la piscine, pisser devant sa cabine et sillonne le pays dans l'avion privé de Murchison. Le plus drôle, c'est que Hoover venait de décider de lâcher McCarthy. Depuis 1950, il n'avait cessé de l'aider dans sa chasse aux sorcières. Comme il avait, dès les premières années de l'après-guerre, piloté en sous-main la Commission des activités antiaméricaines, officiellement présidée à partir de 1947 par Richard Nixon. En fait, le travail réel était fait par le FBI. Et Hoover était le Boss. Hoover a tout appris à Richard Nixon. Et Ronald Reagan a été une autre de ses créatures occultes. Cette pute de Reagan qui, dès novembre 1943, alors qu'il jouait encore les jeunes premiers à l'écran, fournissait périodiquement l'agent de terrain du FBI de L.A. en infos sur les activités radicales dans l'industrie du film. Hoover l'avait désigné comme « informateur confidentiel ». En avril 1947, Reagan briefait son contact FBI sur les deux cliques de la Screen Actors Guild qui « suivaient la ligne du Parti communiste ». Et il avait donné les noms, permettant d'établir la fameuse liste noire de l'industrie du film qui mit fin à plus d'une carrière prometteuse.

Edgar Hoover avait donc « fabriqué » deux des principaux présidents étasuniens de l'après-Kennedy. Il avait aussi été l'artisan occulte de la gloire de McCarthy. Et le Boss fut, tout aussi implacablement, l'artisan de la chute de McCarthy. Le problème venait d'une erreur tactique de cet abruti de sénateur. Il avait engagé un agent du FBI dans le comité qu'il présidait au

Sénat. Hoover n'avait pas digéré le coup et, du jour au lendemain, il avait interdit à ses agents de refiler la moindre info à McCarthy. Celui-ci ne le savait même pas et continuait de se saouler à la santé de Hoover et aux frais de Murchison. Clint, aussi alcoolique que McCarthy, ne tenait pas rigueur de ses écarts au sénateur qui allait « foutre les pédés de communistes hors du Département d'État ».

J'ai un peu gâté la fin des vacances en « m'oubliant » chez JEH et Clyde (les Zébriens ne produisent pas d'excréments, mais en tant que raton laveur, il m'arrivait de crotter). Le Boss a découvert une superbe merde au milieu de son patio. Phobique des germes, il a tout de suite fait venir les types du labo pour enlever l'échantillon et l'analyser. En priorité absolue, avant toutes les autres tâches en cours. Toison menaçait de virer tout le monde si ça n'avançait pas. Il passait tous les quarts d'heure au labo pour demander : « Alors, c'est quoi cette merde ? » Au bout d'une demi-journée, un mec finit par dire que le spécimen provenait d'un animal sauvage et nécessitait un examen par un autre labo. Le deuxième labo trouva l'échantillon « légèrement atypique », mais conclut que le fauteur de troubles était un raton laveur. Ce qui était en effet le cas. Hoover, toujours phobique, exigea que l'on pose un piège dans son patio. Bien sûr, je ne m'y suis pas jetée. Je n'ai pas non plus joué les bons samaritains entre animaux... Le lendemain, le siamois du voisin était répandu sur le mur.

Après cet incident, j'ai préféré garder mes distances avec J. Edgar Hoover.

Camden, 2222

Bientôt 11 heures TU. Un doux soleil déjà printanier éclabousse d'or les rives du canal bordé de saules et de maisons de brique, peintes de couleurs vives. Des bateaux sans occupants franchissent des écluses automatiques. Des paires de fesses et de seins sans corps font de la bronzette, alignées comme des poulets rôtis. Sur un bâtiment de briques marron, l'inscription *Punky Fish* en relief. Au-dessous, fixé au mur entre quatre fenêtres, entouré d'étoiles de couleur et d'insignes de la paix, un gros poisson de plastique rose ouvre et referme la bouche en cadence, sur le rythme d'*Octopus's Garden*.

Une cyber-faune compacte se bouscule devant l'entrée du marché gardée par des policiers. Des toxicos font la manche sous l'œil indifférent des bobbies qui se contentent de contrôler les cartes de crédit des visiteurs. Une entrée spéciale permet aux cars d'accéder directement. Pendant que nous attendons, deux gros œufs Nikon pénètrent dans l'enceinte du marché.

— Vive le libéralisme ! fait Albert en exhibant sa Visa Galaxy.

Deux policemen scrutent la carte d'un œil sourcilieux. L'un d'entre eux nous fait signe de passer. Nous franchissons un sas vitré qui débouche sur une cour circulaire pavée. Une douzaine de larges avenues convergent en étoile. Au milieu de la place se dresse, tel un obélisque, une fusée Ariane 8 flambant neuve. Une pancarte indique « *For sale* », suivi d'un numéro de téléphone.

Sur nos guides, Camden's Market est décrit comme un pittoresque marché aux puces s'étendant sur quelques rues entre les stations de métro Camden Town et Chalk Farm. Nous découvrons un centre commercial de la taille d'une ville. À en juger par les panneaux indicateurs, on y trouve à peu près tous les produits de l'industrie humaine, de l'Antiquité à la période récente.

Albert nous entraîne, par l'avenue A, vers un patio où des andros aux looks excentriques se font servir des mets cosmopolites : frites, nems, huîtres, hommous, caviar, manioc, foie gras frais, nouilles chinoises, soja, testicules de bétier, cassoulet, yeux de veau, choucroute, potage aux algues, singe, iguane, ortolans, tortue, hamburgers, poulpe, hot dogs, maï-maï, surimi, féta, spaghetti, aioli, sauterelles, requin faisandé, couscous, feuilles de vigne, espadon, taboulé, civet de lièvre, pâté de rat, steak de mammouth, rascasse, artichauts, circuits imprimés, papiers gras, friture, venaisons, mangues, fruits de la passion, goyaves, pêches, poires, profiteroles, glaces italiennes, sorbets, cuissots de chevreuil, singe, carcasses de réfrigérateurs, sacs d'aspirateurs pleins, pneus grillés, ferrailles, ordures variées... Dans un minuscule restaurant, visible à travers une vitrine d'une transparence parfaite, une grosse plante carnivore mange des cuisses de grenouille.

Albert se laisse tenter par une soupe d'écrous à l'huile de vidange. Max grignote un sashimi à la laine de verre. Carl ne mange pas, il prélève des échantillons. Il ne cesse de siffler le *Boléro* de Ravel. Une analyse biochimique révèle que presque toutes les denrées alimentaires sont des productions industrielles constituées d'OGM, d'agents de saveur et de texture et d'arômes artificiels.

L'avenue C conduit à un terrain planté de gazon dense et mauve, entouré de baraqués de bois fréquentées par les amateurs de tatouages, piercings et modifications corporelles. Des groupes jouent du reggae. Des prostituées humanos, la peau nue peinte de couleurs vives, dépourvues de tête, racolent en fumant de la ganja. Sur une estrade, un androïde cul-de-jatte doté d'un pénis de la taille d'un saxophone exécute une autofellation.

Dans une boutique de l'avenue D, j'ai la surprise de découvrir une boîte de Meccano n°10 au complet, antiquité que je croyais disparue. Une échoppe voisine vend des machines à écrire Underwood, des machines à coudre Singer, des tourne-disques Tepaz, de vieux grille-pain, des *shakers*, des réfrigérateurs de la marque Frigidaire, des téléphones en Bakélite, des postes de radio Telefunken à lampes, des

télévisions en noir et blanc. Cinq cents mètres plus loin, deux hangars jumeaux aux massives silhouettes de brique, de métal et de verre s'adressent à une clientèle plus belliqueuse. Dans le premier s'amoncellent une multitude d'armes à feu de tous types et de toutes marques : les inévitables AK-47 Kalachnikov s'entassent près des fusils Mauser, des carabines Winchester, des Sig Sauer 551 suisses, des Mossberg 590, des fusils à canon scié Stubby, des fusils belges FNC, des fusils d'assaut Ruger, des fusils Garand et AK-74, des mitrailleuses Browning, des pistolets-mitrailleurs Thompson, des Colt Python et 45, des pistolets Beretta, des lance-roquettes, des grenades télécommandées, etc. Max achète une lunette à rayons X destinée à examiner les organes internes des androides.

Dans le second hangar, nous découvrons des bombes américaines GBU 28 et BLU-82, des missiles de croisière américains JASSM et Tomahawk, des Patriots, des missiles soviétiques SS-20 et Gecko, Scud-C coréens, Ghauri pakistanais, Shahab-3 iraniens, Exocets français, des missiles antinavires russes SS-N-2 « Styx », SS-N-3 « Sepal », SS-N-12 « Sandbox », AM 15 français, Sub Harpoon britanniques, des missiles sol-air russes Strela et Igla, britanniques Rapier, des missiles chinois surface-surface Silkworm, des missiles européens Triton, Poliphem, Sea Killer, Aster... Des satellites militaires d'observation voisinent avec des moteurs nucléaires parmi lesquels Max identifie celui du sous-marin américain *Nautilus*...

L'avenue E nous conduit dans une galerie couverte d'un kilomètre carré : le paradis de l'électronique ! Nous repérons les pièces nécessaires au montage d'un émetteur de TV, dans un amoncellement de circuits, oscilloscopes, radars, sonars, scanners, etc. L'équipement nous coûte 800 livres. Max achète un projecteur holographique et un petit gadget, le tout pour 250 livres.

Nous gagnons l'Avenue G où nous découvrons, sur un immense terre-plein couvert de gazon bleu, l'imposante silhouette d'un paquebot de 345 mètres de long, en ruine : le *Queen Elizabeth II* est cédé 15 000 euros. Dans l'avenue H, consacrée aux œuvres d'art, Albert remarque une statue, apparemment la *Vénus de Milo* du musée du Louvre de Paris.

Dans un bric-à-brac de meubles *Regency*, de chandeliers Louis XVI, de tapis d'origines diverses, nous reconnaissons la *Joconde*, empilée avec un Turner et un collage de Matisse. Le vendeur, un élégant cyber-éphèbe qui revendique son homosexualité de manière ostentatoire, nous explique d'un ton précieux que l'État français a vendu aux enchères le contenu intégral du Louvre pour combler le déficit de la Sécurité sociale. Il ne se rappelle plus la date précise de la vente, ni ce qu'était au juste la Sécurité sociale.

Avenue K, un diplodocus de 22 mètres trône sur une estrade en bois. Cette pièce en parfait état de conservation, qui provient du Natural History Muséum, peut être acquise pour la somme de 1 111 livres sterling. Des étals présentent une collection d'animaux naturalisés : ours, kangourous, lapins, phoques, pécari, renards, ayes-ayes, gorilles, mandrills, lémuriens, guépards, panthères, loutres, pandas, etc. Une galerie sombre, à l'écart, présente une marchandise plus exceptionnelle : une centaine de spécimens humains conservés dans le formol, à l'intérieur de grands bocaux cylindriques. Nous découvrons un panorama complet des groupes ethniques qui peuplaient la Terre à la fin du XX^e siècle. Max examine les échantillons avec sa lunette à rayons X : les corps ont été vidés de leurs organes internes et remplis d'une résine inerte. D'après l'état de conservation des corps, leur embaumement n'est pas très récent : guère postérieur à 2020-2030, ce que confirment les pancartes placées devant les bocaux.

La vendeuse est une répliquante brune pulpeuse, en short et soutiens-gorge bariolés – le pluriel est de mise car cette fausse personne possède deux paires de seins d'un volume appréciable. Elle éclate d'un rire à la Claudia, ce qui entraîne la chute d'une bretelle, libérant une glande mammaire un peu plus grosse qu'un ballon de football. Albert insiste pour savoir d'où proviennent les spécimens. « *No comprendo !* » déclare-t-elle en se rajustant. Carl remarque un spécimen dont l'allure diffère des autres. Brun, la peau dorée, les yeux verts et bridés, les proportions de son corps sont particulièrement harmonieuses. Sur son épaule, le logo EternaBionics que nous avons déjà vu à Trafalgar Square. Tandis que Max occupe Miss Doubles

Airbags, Carl ouvre prestement le bocal et effectue un prélèvement. Un typage express de l'ADN révèle que les gènes de l'individu ne le rattachent à aucune ethnie connue. Ils semblent plutôt correspondre à une moyenne entre les différents types humains.

— Nom d'un spectre ! fait Albert. C'est un clone !

— Il daterait de 2020 ou 2030, fait Max. Possible ?

— Techniqueusement, oui, dit Albert. Le premier clonage d'un mammifère a été réalisé par les chercheurs du Roslin Institute, en 1996...

— La brebis Dolly ! dit Max. Créeée à partir d'une cellule de glande mammaire – d'où son nom, en hommage à Dolly Parton, une chanteuse à la poitrine fort développée – tout de même moins que celle-ci...

— Cette Dolly Parton avait une voix de gorge, articule péniblement Carl, incapable de reculer devant le pire calembour, même dans son état.

— De *Gorge profonde* ! ajoute Albert. Au fait, qu'est-ce qui était écrit sur la prothèse du bonobo ? « R...lin... Sc...nd » ? Je parierais sur « Roslin, Scotland ». On devrait aller traîner en Écosse.

— D'abord, trouver une copie de *Deep Throat*, dis-je.

En vain, nous fatiguons les rayons des librairies multimédias de l'Avenue L. Les commerçants ne connaissent même pas le titre. Au moment où, bredouilles, nous nous apprêtons à partir, Albert avise l'enseigne d'une boutique aux vitres fumées : *The Black Gull, old books, films and videos*.

— Essayons là, dit-il. Juste une minute.

Santa Fe, 1955

J'ai vu mon premier film porno le 9 décembre 1955 à Santa Fe, dans un atelier de mécanique transformé en cinéma. Bien sûr, c'est Tell-Mann qui m'avait amenée là. Pour éviter les questions gênantes, j'étais déguisée en chienne, un bouvier bernois de belle taille. Ce n'est pas une race courante au Nouveau-Mexique, mais avec Richard, on avait pris l'habitude de s'attendre à tout. Un véto qui m'aurait regardée de près y aurait trouvé à redire, mais le seul véto du coin avait bien trop à faire pour traîner en fin d'après-midi dans une salle de ciné clandestine. Et puis, les gars se méfiaient surtout des coyotes flaireurs de drogue d'Edgar Hoover. Pas d'un chien de berger suisse au poil un peu rouquin.

Autour de moi, l'assemblée était 100 % masculine. C'était un club spontané qui s'était formé par un jeu de piste. Le vendeur de cigarettes du *Pueblo Unido Cafe* distribuait en catimini des vignettes érotiques sur lesquelles était annoncé le programme – une séance tous les quinze jours environ. Les séances n'avaient jamais lieu le même jour ni à la même heure, histoire de déjouer les soupçons des rats du FBI. Et des épouses. Plus d'une aurait donné sa culotte pour se faire petite souris et assister à la séance de cet après-midi.

Il y avait de tout. Des huiles de Santa Fe, des avocats, des politiciens, des gros businessmen, des pontes de Los Alamos, des serveurs de resto, des éboueurs chicanos, des ivrognes, des chômeurs, des adolescents grandis trop vite. Des solitaires que personne n'attendait à la maison. Des sportifs de l'adultère qui s'étaient évadés du foyer pour deux heures. Un monde bigarré, uni dans la grande démocratie de la queue.

À 16 h 16, les clés, tournevis et pièces mécaniques disparurent comme par enchantement de l'établi patiné d'huile, remplacés par un régiment d'épais verres de bistro, de

bouteilles de bourbon, de paquets de Camel, de Chesterfield et de Lucky Strike. Les Zippos s'allumèrent et répandirent une agréable odeur d'essence. Un délicieux nuage de fumée nous enveloppa de douceur bleutée. On installa le vieux projecteur. Les types s'installèrent sur des tabourets, des bidons, des poubelles. Tell-Mann s'enfonça dans un fauteuil défoncé. Je me couchai à ses pieds, tandis qu'il me grattait le sommet du crâne. C'était assez voluptueux comme sensation, même si ma grosse tête de chienne n'était qu'un masque.

Le film s'intitulait *Secret Metropolis*. C'était une transposition érotique du *Metropolis* de Fritz Lang. Je me souviens de l'intrigue, plus ou moins inspirée de la trame originale. Une armée d'ouvriers se tue à la tâche dans une usine-cloaque souterraine, tandis qu'une élite d'oligarques pansus se prélasse dans les jardins paradisiaques de la ville haute. Après leur journée de labeur, les ouvriers se rendent au bordel, un hangar divisé en deux par une cloison de bois. Tout le long de la cloison sont peintes des silhouettes féminines alignées les unes à côté des autres, percées chacune d'un trou à l'emplacement du sexe. Les ouvriers s'alignent en face de la cloison, chacun en face d'une silhouette. À un signal, ils se défont, avancent de trois pas, introduisent leur pénis dans le trou et sont masturbés par une employée assise de l'autre côté de la cloison. La branleuse est dissimulée au regard du client, mais le spectateur voit les deux côtés de cette masturbation en chaîne, filmée de manière à donner une impression de processus industriel. Chaque fois qu'un ouvrier a joui, il s'écarte pour laisser la place à un autre. Pendant ce temps, les femmes des ouvriers s'occupent du ménage. Les plus belles filles délaisse la lessive et les torchons et vont se prostituer dans la ville haute, où elles pourvoient aux plaisirs des oligarques.

Bientôt, l'histoire se complique. Rotwang, un savant fou, construit des robots androïdes. Fredersen, le maître de Metropolis, veut remplacer les ouvriers humains par des machines. Une jeune fille, Maria, incite les travailleurs à la révolte. Fredersen ordonne à Rotwang de fabriquer une androïde ayant les traits de Maria, afin de l'utiliser comme espionne. Mais la fausse Maria est nymphomane. Elle sème le

trouble parmi les ouvriers. Ils organisent une loterie strip-tease. L'androïde jette ses vêtements un à un dans la foule des ouvriers. Ceux qui ramasseront un bout de tissu gagneront le droit de s'accoupler avec elle. Bagarre générale. Tous sont gagnants. Il en résulte un spectaculaire *gang-bang* à la fin duquel la fausse Maria gît, épuisée, après avoir éprouvé 747 orgasmes.

La vraie Maria arrive. Elle se dévêtit, se penche sur sa copie androïde, la prend dans ses bras. Puis elle monte sur une estrade, la portant toujours. Nues, les deux Maria dansent et haranguent la foule au cri de « Mort aux tyrans ! » Finalement, les ouvriers détruisent l'usine, incendent le bordel, saccagent la ville haute et massacrent les oligarques. C'est la fête. Le film s'achève par une orgie générale, tandis que la fausse Maria tient un discours faisant l'éloge du communisme sexuel.

À la fin du film, Richard est allé téléphoner dans un petit bureau au fond de l'atelier. Quand il est revenu, il avait une barre au front. J'ai tout de suite compris que les vrais ennuis commençaient. Il m'a dit que Werner avait disparu. Richard craignait que le Zébrien se soit fait choper par les MIB. Par ailleurs, Richard m'a appris que Hoover voulait le voir. Rien d'officiel, ni convocation ni même invitation, juste un mot du genre « Monsieur le Professeur, je connais vos responsabilités, mais si votre emploi du temps plus que surchargé vous permettait un détour pour une petite conversation à *bâtons rompus*, ce serait pour moi un grand honneur et une immense, joie ». Tu parles !

The Black Gull, 2222

La librairie est tenue par une créature artificielle imitant fidèlement un ours polaire – *Thalarctos maritimus*. L’animal a le regard masqué par des lunettes à verres miroirs. Il nous accueille avec un accent d’Oxford assez snob :

— Good morning, ladies, gentlemen and other creatures. May I help you ?

Albert expose l’objet de notre quête. Geste large du cyberours.

— Certainly, Sir.

Sir. L’ours reconnaît lui aussi les genres zébriens. Se base-t-il sur les accents virils de la voix d’Albert ? Ce trait commun aux créatures artificielles britanniques et sud-américaines est remarquable. Ces machines auraient-elles été conçues par le même créateur ?

Nous nous lançons dans une recherche systématique de *Deep Throat*, rayon par rayon, sans tenir compte du classement en livres, revues, cassettes, etc. Carl bolérote à bas bruit. Un ouvrage attire mon attention. Je lis à haute voix :

— « À tout bien considérer, il semble que l’Utopie soit beaucoup plus proche de nous que quiconque ne l’eût pu imaginer, il y a seulement quinze ans. À cette époque je l’avais lancée à six cents ans dans l’avenir. Aujourd’hui, il semble pratiquement possible que cette horreur se soit abattue sur nous dans le délai d’un siècle. Du moins si nous nous abstiens, d’ici là, de nous faire sauter en miettes. »

— Qu’est-ce que c’est ? demande Max.

— La préface au *Meilleur des mondes*, écrite par Aldous Huxley pour la réédition du livre en 1946, quinze ans après la première parution.

— Donc, en 1946, Huxley envisage qu'à l'échéance 2050, l'humanité ait été remplacée par des armées de clones conditionnés en éprouvette, résume Albert.

— Possible ? demande Max.

— Le clonage des mammifères est une réalité du début du troisième millénaire. En théorie, dès lors qu'on a réussi l'opération sur la brebis, rien n'empêche de réaliser un équivalent humain de Dolly. L'obstacle n'est pas technique, il est sociologique, éthique : en 2000, le clonage humain est perçu comme l'*« expérience interdite* », l'épouvantail de la biologie. Un politicien français le qualifie de « crime contre l'espèce humaine », expression qui fait écho au « crime contre l'humanité » de l holocauste nazie.

— Rien que ça ! m'exclamé-je.

— Blabla moralisateur, dit Max. Si c'était faisable, ç'a été fait.

— Probable, opine Albert. Je suis prêt à parier qu'il y a eu des bébés Dolly, même si nos archives n'en font pas mention...

— Alors, tout est clair, dit Max. Ces crétins de bipèdes ont créé le *Meilleur des mondes*, et après ça a dégénéré, point à la ligne.

— Attention, objecte Albert. Le clonage humain n'est qu'une première étape, et de loin pas la plus décisive. Transgresser l'interdit, copier un individu, so *what* ? Ce n'est jamais qu'un artifice pour provoquer un nouveau type de gémellité. Rien de bien révolutionnaire. L'innovation radicale d'Aldous Huxley, c'est la possibilité de fabriquer en série un « produit humain standardisé », en remplaçant l'utérus de la mère par l'incubateur. Les clones de Huxley sont des bébés-éprouvette au sens plein. Ils ont poussé en milieu artificiel de la fécondation à la naissance. À l'époque de Dolly, les biologistes humains étaient incapables de le faire.

— Ne réalisaient-ils pas des fécondations *in vitro* ? demande Max.

— Rien à voir. Tu fécondes un ovule par un spermatozoïde dans un tube à essai, puis tu réimplantes l'œuf fécondé dans le ventre de la future mère. À l'arrivée, le bébé naît d'une maman, comme au bon vieux temps. Et quel que soit le baratin mythologique que les humains plaquent sur cette nativité. Tant

qu'il subsiste une mère biologique, on n'est pas dans le *Meilleur des mondes*.

— À ton avis, combien de temps aurait-il fallu aux humains du XXI^e siècle pour passer à l'étape de l'incubateur ? demande Max.

— Difficile à dire, mais ils étaient loin du compte. Ils ne savaient même pas contrôler le processus de nidation de l'œuf fécondé. Songez qu'entre la première fécondation *in vitro* – la petite Louise Brown en 1978 – et le début du XXI^e siècle, l'efficacité des procréations médicalement assistées n'a quasiment pas progressé. Les humains de l'an 2000 savent faire des circuits électroniques, mais ils ne comprennent pas grand-chose à leur propre biologie...

— Conclusion ?

— D'après Huxley lui-même, son utopie suppose « un système d'eugénique à toute épreuve », dont la mise en place exigerait « des générations de mainmise totalitaire ». Je dirais qu'il faut au minimum un siècle pour passer de Dolly à la fantastique standardisation des « produits humains » que décrit Huxley.

— Dans ce cas, dit Max, le *Meilleur des mondes* ne peut pas expliquer la disparition de l'espèce humaine. On revient à l'hypothèse « victoire des machines » d'Angela.

— De toute façon, dis-je, les clones d'Huxley ressemblent à des humains ordinaires, pas à la faune baroque que nous observons depuis notre arrivée.

Carl manifeste son approbation en brandissant un livre intitulé *Une vie après la vie*. Je lis le passage qu'il désigne :

— « Ce qui nous attend, ce n'est pas l'anéantissement. C'est plutôt un futur qui, vu de la position privilégiée qui est la nôtre aujourd'hui, mérite d'être qualifié de « postbiologique », voire de « surnaturel ». C'est un monde dans lequel le genre humain sera balayé par une mutation culturelle et détrôné par sa propre progéniture artificielle »...

— Exactement ce que suggère Angela, dit Albert.

— Qui a écrit ça ? demande Max.

— Un certain Hans Moravec, chercheur à Carnegie Mellon, un caïd de la robotique des années 1990. Écoutez :

« Aujourd’hui, nous sommes très proches du moment où toutes les fonctions humaines, qu’elles soient physiques ou intellectuelles, connaîtront leur équivalent artificiel. Cette convergence des développements culturels aura pour incarnation le robot intelligent, machine capable de penser et de réagir comme un humain, bien que certaines de ses caractéristiques physiques ou intellectuelles puissent être non humaines. De telles machines seraient capables de mener plus loin notre évolution culturelle, de parfaire leur construction et leur sophistication, sans nous et sans les gènes qui nous constituent. Quand cela se produira, notre ADN se retrouvera au chômage : il aura perdu la course de l’évolution au profit d’une nouvelle forme de compétition. »

— À quelle date ton Moravec situe-t-il le chômage de l’ADN ? demande Albert.

— Voyons... « Je crois que les robots doués d’une intelligence humaine seront courants d’ici une cinquantaine d’années. En comparaison, les esprits des meilleures machines d’aujourd’hui s’apparentent plutôt à ceux d’insectes. » Il publie ça en 1988. D’après lui, les machines auraient atteint le niveau humain en 2040. Si elles ont continué d’évoluer au même rythme, elles auraient très bien pu dominer la Terre en 2050. Et éliminer l’humanité dans les vingt années suivantes.

— Ce qui cadre avec nos informations, dit Albert. Sur Zébra, nous avons cessé de capter les signaux d’origine humaine vers 2100, ce qui veut dire qu’ils avaient cessé en 2050. CQFD.

— CQFD sans un commencement de preuve, dit Max. Même si les machines avaient pris le pouvoir, pourquoi auraient-elles cessé d’émettre des signaux électromagnétiques, alors que c’était encore plus utile pour ces artefacts que pour les humains ?

— D’ailleurs, elles n’ont pas cessé, dis-je. Nous évoluons en ce moment dans un environnement sursaturé d’ondes hertziennes. Si elles n’arrivent pas sur Zébra, c’est que quelque chose doit les arrêter.

— Je suppose, commente Max, que la Terre est entourée d’une sorte de cage de Faraday géante, ce qui cadrerait avec

certaines des perturbations rencontrées par le Beagle à notre arrivée...

— OK, dit Albert. Et pourquoi cette cage n'aurait-elle pas été installée par des machines ?

— Tout ce que je sais, dit Max, c'est que l'annonce prophétique d'une suprématie des machines est un thème récurrent de la science informatique. En 1950, Alan Turing annonce que des machines penseront en 2000, ce qui est très loin de se vérifier. En 1958, Herbert Simon annonce que dix ans plus tard, un ordinateur sera champion du monde d'échecs...

— Il ne s'est trompé que de trente ans ! dit Albert.

— Il avait aussi prédit que d'« ici beaucoup moins de vingt-cinq ans » des machines remplaceraient l'homme pour effectuer toute fonction dans une organisation, en gros le scénario d'Angela...

— Ça a seulement pris un peu plus de temps !

— Au début du XXI^e siècle, réplique Max, on ne pouvait pas demander à une machine de traduire de l'américain au français un discours de Ronald Reagan. Un ordinateur, traduisant la Bible de l'anglais en français, a proposé cette phrase mémorable : « La viande est avariée mais les liqueurs sont bonnes » ! Vous savez ce qu'il voulait dire ? « La chair et faible mais l'esprit est fort » !

— Confusion sur *flesh* et *spirit*, commente Albert.

— Et des machines qui confondent l'esprit et l'alcool de poire ont pris le pouvoir ? C'est une blague !

— L'histoire, c'est de la blague, fait Albert.

— Tu sous-estimes l'accélération du progrès, dis-je.

— La soi-disant loi de Moore ? dit Max. L'idée que l'intelligence des machines suit une courbe exponentielle, comme la puissance de calcul ?

— C'est logique, non ? demande Albert.

— De la propagande d'informaticien, dit Max. C'était une mode culturelle, au XX^e siècle, de prophétiser le dépassement et le remplacement de l'humanité par les machines. Un mythe.

— Écoute ça, dit Albert : « Je suis né humain, mais c'était un accident du destin, juste une question de temps et de lieu. Je crois que c'est une chose que nous avons le pouvoir de

changer... Avec toute mon équipe, nous nous sommes lancés dans l'inconnu pour associer l'humain et la technologie d'une manière qui n'a jamais été tentée auparavant. L'excitation de regarder au-delà de l'horizon dans un monde nouveau – le monde des cyborgs – compense largement les risques... »

— Spectre ! fait Max. J'ai croisé ce jobard en 2000 ! Un certain Warwick, si ma mémoire est bonne...

— Exact, dit Albert, agitant un vieux magazine en lambeaux. Kevin Warwick, professeur au Département de cybernétique de l'université de Reading, Grande-Bretagne, interviewé en février 2000 dans *Wired*.

— Un cinglé, dit Max. Il s'était fait implanter des puces électroniques sous la peau, et il était tout excité à l'idée de transmettre ses signaux cérébraux à distance. Il pensait pouvoir faire l'amour avec sa femme par-dessus l'Atlantique...

— Ça, par exemple ! Superbe ! interrompt Albert.

Il montre une vitrine de vieux robots, au fond de la librairie.

— Admirez le « flûteur automate » ! Fabriqué au XVIII^e siècle par le mécanicien Jacques de Vaucanson. Il joue douze airs de musique à la flûte traversière, en imitant les gestes humains. Vaucanson rêvait de construire un « homme artificiel »...

— Cet oiseau, là, n'est-ce pas le fameux canard ? coupe Max.

— La création la plus célèbre de Vaucanson, en effet. Il reproduit les mouvements d'un palmipède, avale des graines, les digère puis défèque...

— Non ? Il fiente ?

— Des graines prédigérées sont placées dans le postérieur du canard et expulsées au moment adéquat par un mécanisme... Nom d'un spectre ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Au caca du canard ?

Il sort en coup de vent.

Nouveau-Mexique, 1956

Un événement précis expliquait le déclenchement des hostilités contre Werner et Richard : en novembre 1955, les Soviétiques avaient fait exploser leur première bombe H. D'après les services de renseignements, elle était conçue exactement sur le modèle Teller-Ulam. Ce nouveau succès des communistes la foutait carrément mal. Et on ne pouvait plus coller une éventuelle fuite sur le dos des Rosenberg : ils avaient grillé sur la chaise électrique de Sing-Sing le 19 juin 1953. En fait, l'intense chasse aux sorcières à laquelle se livraient depuis 1947 le FBI, la Commission des activités antiaméricaines et la bande à McCarthy avait quelque peu épuisé le gibier rouge. Il était difficile de trouver un nouveau bouc émissaire pour la bombe H de Khrouchtchev. C'est sûrement une des raisons qui a amené Tell-Mann au centre des manœuvres de Hoover.

Ça faisait un moment que le Boss avait envie de se faire le *wunderkind* de la physique. D'abord parce qu'il détestait tout ce que représentait Richard : la jeunesse, l'anticonformisme, la liberté sexuelle, le brio, la culture universelle à l'opposé du provincialisme au front bas du directeur du FBI. Ensuite parce que les fonctions de Richard avaient des implications stratégiques qui empiétaient sur des domaines qu'Edgar considérait plus ou moins comme ses chasses gardées. Bref, Tell-Mann s'était rendu coupable du pire des crimes : il faisait de l'ombre à Hoover.

Mais il était difficile à attaquer. Ses responsabilités les plus importantes étaient secrètes. Même si Tell-Mann était connu comme un jeune prodige, avait le titre de professeur et était considéré comme nobélisable, son poids politique – en termes officiels – était nul. Officiellement, Richard n'était qu'un consultant free lance pour le centre de Roswell, lequel n'était, toujours officiellement, qu'une annexe de Los Alamos. Richard

n'était même pas censé détenir des informations confidentielles. Hoover ne pouvait pas dévoiler le véritable rôle de Tell-Mann. Et cela n'aurait pas eu beaucoup d'effet de s'en prendre à un homme dont la position publiquement connue était très subalterne dans la hiérarchie du complexe militaro-industriel. La plus lourde charge dont disposait Hoover était cette photo sexy avec un travesti. Bien sûr, le FBI avait enquêté sur le travelo, mais il s'était avéré que c'était un garçon coiffeur de New York, sans histoire en dehors de sa sexualité hétérodoxe. Avec beaucoup de mauvaise volonté, – Hoover n'en manquait pas –, on aurait pu essayer de le faire passer pour un espion communiste, mais quels secrets aurait pu lui confier un simple consultant free lance ? De plus, l'ambigu jeune homme était mort subitement en 1954, d'un excès d'ail – ce qui constitue probablement la première cause de décès prématuré parmi les coiffeurs new-yorkais. L'affaire était virtuellement close.

Si JEH avait fait circuler la satanée photo, il aurait eu quelques difficultés à expliquer la présence d'un agent du FBI dans la chambre d'hôtel de deux jeunes hommes dont la surveillance n'était justifiée ni par leur appartenance au Parti communiste, ni par une infraction quelconque, ni par le fait que l'un d'eux eût des responsabilités nationales – il n'était pas censé les avoir. La sécurité de l'État n'était pas mise en danger parce qu'un coiffeur déguisé en Marie-Madeleine avait essuyé les pieds de Richard avec ses cheveux. Hoover serait sans doute arrivé à faire licencier Tell-Mann, mais cela n'avait pas grande importance car son contrat n'était qu'une couverture. En l'absence d'une accusation de haute trahison ou d'espionnage, Richard n'aurait sans doute pas été incarcéré, et il aurait aussi bien pu continuer à diriger le projet *Arjuna*, déguisé en agent du nettoyage. C'est pour cela que Hoover n'avait pas cherché à se servir de la photo coquine.

Mais le Boss avait maintenant une nouvelle série de photos beaucoup plus compromettante que ses frasques avec le coiffeur, accompagnée d'un rapport confidentiel. L'info, c'était que Tell-Mann avait rencontré à plusieurs reprises, dans le désert du Nouveau-Mexique, un mystérieux personnage identifié par le FBI comme Pavel Anatolievitch Soudoplatov,

haut responsable des services soviétiques, qui avait, entre autres, supervisé l'assassinat de Trotski. Était-il vraisemblable qu'un personnage aussi haut placé aille traîner ses guêtres du côté de Roswell ? Et dans cette hypothèse, qu'il entre en contact avec Tell-Mann, alors que le spécialiste attitré de la bombe H était Edward Teller ?

Le Boss s'était creusé le ciboulot pour trouver les réponses. La présence de Soudoplatov ? Les photos étaient certes un peu floues, mais JEH connaissait au moins deux agents de la CIA qui confirmeraient qu'il s'agissait bien de l'agent russe. Et ce n'était pas le KGB ni le Kremlin qui démentiraient. La vraie beauté, cependant, c'était la manière dont Hoover avait reconstitué le circuit reliant Soudoplatov à Richard. À force de fouiner, les rats du FBI avaient découvert l'antre du *Pueblo Unido Cafe*. Ils avaient repéré les joueurs d'échecs. Parmi eux, il y avait deux ou trois émigrés russes, dont un certain Anatoly Krakov qui avait été grand maître international et membre de l'équipe nationale soviétique. Il était bien connu que les champions soviétiques avaient des relations privilégiées avec les dirigeants du Parti. Krakov, avant de craquer et de quitter l'enfer communiste pour se réfugier aux États-Unis, avait forcément eu des contacts conduisant à Soudoplatov. Et Krakov connaissait Tell-Mann. Hoover avait un cliché de Krakov entrant dans le bâtiment du *Pueblo*. La transcription d'une écoute téléphonique du Russe, justifiée par son statut d'immigré en provenance d'Union soviétique, contenait une brève conversation entre Krakov et Tell-Mann qui se donnaient rendez-vous pour « une partie au *Pueblo*, après 23 h 30 ». L'agent qui avait écouté avait mal compris la date, et il n'avait pu surprendre la rencontre. Mais les deux hommes se saluaient au début de la conversation, de sorte qu'il n'y avait pas de doute sur leur identité. Krakov et Tell-Mann avaient joué au printemps 1953, et certainement avant. D'après la transcription, ce n'était pas leur première partie ensemble. Et deux photos montraient Tell-Mann et Soudoplatov se retrouvant dans le désert, une début 1954 et une autre en juin. Si le physicien américain avait donné à l'agent russe les renseignements

pertinents, ça laissait plus d'un an aux atomistes soviétiques pour réaliser la bombe H de novembre 1955.

Cette salade russe pimentée d'une idylle avec un coiffeur, c'était le genre de mélange que le Boss appréciait. Quelques zones floues, certes, mais l'énormité que constituait le contact avec Soudoplatov emportait le morceau. Là, cela devenait du devoir de Hoover de dévoiler le rôle secret de Tell-Mann. Pas de doute, c'était une bonne histoire. Du genre à faire plonger un jeune branleur de physicien pédé hippie au fond de la piscine du *Pueblo*. Hoover tapota le volumineux dossier posé sur sa table de travail. Satisfait de lui-même, il se prépara à recevoir Richard Tell-Mann dans son vaste bureau de Washington.

Camden, Londres, 2222

Je peine à rattraper Albert. Il arpente frénétiquement l'avenue L, s'engage dans l'avenue G puis rejoint à grande vitesse le patio des restaurants.

— Nom d'un bruit blanc ! Qu'est-ce que tu cherches ? crié-je toute essoufflée.

— Les *Toilets* de Camdens' Market !

— Quoi ?

— Les toilettes, les W-C, les latrines, les chiottes, les gogues, merde, tu sais de quoi je parle ?

— Cherche pas, j'ai vérifié, intervient Max. Pas de pipi-room.

— *So what* ? j'interroge.

— Comment ça, *so what* ? Dans cette gigantesque ziggourat à la gloire du marché mondial, des centaines de restaurants servent chaque jour à des milliers de clients tous les mets et les boissons de la Terre, et il est *impossible* de soulager ses intestins !

— Très franchement, Albert, je ne vois pas ce que ce détail trivial...

— Ignores-tu que le *caca* est la grande affaire du bipède humain ? Pour un représentant de l'espèce, se débarrasser des déchets produits par son appareil digestif constitue un besoin fondamental. Au même titre que manger et que boire. Bien avant la préoccupation de s'accoupler et de se reproduire. La société humaine est fondée sur les impératifs merdiques !

— Tu crois pas que tu pousses un peu ? coupe Max.

— L'économie d'une société n'est rien d'autre que son rapport à la fécalité ! Octavio Paz a écrit des pages brillantes sur l'analogie entre le soleil et l'excrément, « si évidente qu'il est pour ainsi dire inutile de la démontrer ». Le mythe de l'âge d'or ? Le correspondant social de la phase infantile de l'érotisme anal. Garder l'or, c'est thésauriser la vie, retenir l'excrément...

— Ce Paz est constipé, coupe Max.

— Max Weber a montré la relation entre l'éthique protestante et le capitalisme, poursuit Albert. Le protestantisme, qui condamne l'excrément comme incarnation du démon, met en mouvement la sublimation capitaliste : l'or – l'excrément – converti en billets de banque et en actions. Luther reçoit la révélation aux latrines. L'or disparaît comme *chose*, se transforme en *signe*, alors que se généralisent les lieux d'aisance à l'anglaise. La banque et le W-C. sont des expressions typiques du capitalisme...

— Du cacapitalisme !

— La sublimation commence avec Benjamin Franklin : *le temps, c'est de l'argent*. Puis Wiener soutient que tout est information. L'individu est un *modèle informationnel*. Syllogisme terminal : *l'homme est bits d'information, les bits, c'est de l'argent, l'homme est argent*. Un caca virtuel, une chiasse abstraite, voilà où débouche le devenir de l'humanité...

— Eschatologie scatologique, articule Carl.

— Et le plus grand marché d'Angleterre n'a même pas de latrines !

— Albert, dis-je, qu'est-ce que ces brillantes considérations sur le capitalisme ont à voir avec notre problème ?

— M'enfin, Angela ! Jamais un architecte humain n'aurait construit un machin comme Camden's Market sans prévoir les toilettes !

— Attends, dit Max. Si cette « ziggourat » est l'œuvre d'une machine, pourquoi ces restaurants ? Les robots ne mangent pas. Pourquoi pas des prises électriques ?

— Le show ! dit Albert. Les restaurants sont là pour le spectacle. Comme les graines du canard de Vaucanson. Depuis notre arrivée, nous sommes au spectacle. Ces Galapagos intactes, laboratoire de l'évolution grandeur nature, sans présence humaine. Guayaquil et ses putes électriques. Londres, musée des androïdes. La Terre est devenue un grand Luna-Park !

— OK, dit Max. Qui est le metteur en scène ? Le gardien du musée ?

— That is the question.

— « Car ces mamelles qui, au travers des barreaux des fenêtres, percent les sens des hommes », récite Carl, changeant de registre.

— Shakespeare, *Timon d'Athènes*, dis-je.

— « ô mauvaise herbe, qui est si belle et dont le parfum est si doux que le sens en souffre ! Ce livre si charmant était-il donc fait pour qu'on y inscrivît « catin » ? »

— Othello, IV, 2.

— Mais qu'est-ce qu'il a, avec Shakespeare ? fait Max.

— « La fouine ni le cheval souillé ne s'y jettent avec un appétit plus déréglé. Au-dessous de la taille, elles sont des Centaures, bien qu'au-dessus elles soient femmes. Les dieux n'héritent que jusqu'à la ceinture. Au-dessous, tout est aux démons. Il y a l'enfer, il y a les ténèbres, il y a l'abîme de soufre, qui brûle, qui ébouillante, la puanteur, la destruction ; fi, fi, fi, pouah, pouah ! Donnez-moi une once de civette, bon apothicaire, pour m'adoucir l'imagination. »

— Le Roi Lear, IV, 6.

— Carl, peut-on espérer un discours plus rationnel ? demande Albert.

— Mais non ! je m'exclame. Par les quatre têtes de Brahma, il faut abandonner la logique ! Une espèce disparaît : c'est une tragédie, pas un problème mathématique.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on cherche ?

— La copie de *Deep Throat*. On n'a pas fini de fouiller la librairie.

Washington DC, 1956

Tell-Mann a rencontré Hoover dans son bureau du FBI, le 6 février 1956. L'entretien a débuté par un de ces monologues interminables qu'affectionnait le Boss, dont le thème central et obsédant était la lutte contre la peste communiste. La rhétorique reflétait exactement l'image inversée d'un discours de secrétaire du Politburo soviétique. Juste avant de s'endormir, Richard a réussi à interrompre la logorrhée hooverienne de sa voix douce :

— Hoover, nous sommes deux hommes pressés. Pourrions-nous en venir au fait ?

— J'y arrivais, monsieur le professeur. Voyez-vous, votre grand talent scientifique vous a légitimement permis de prétendre à des fonctions importantes pour la sécurité du pays. Or, ces fonctions, justifiées par votre mérite, imposent aussi des devoirs...

— Ce qui veut dire ?

— Professeur Tell-Mann, je souhaiterais que vous compreniez mieux les impératifs de la sûreté nationale qui sont les miens.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je ne les comprends pas ?

— Vos fréquentations.

— Que je sache, les États-Unis sont une démocratie. Mes fréquentations me regardent.

— Pas si elles mettent en danger la sécurité de l'État !

— Hoover, j'ignore où vous voulez en venir. Rien, absolument rien d'objectif ne justifie une telle insinuation, que je trouverais insultante si elle ne sortait de votre bouche...

— Je ne m'attendais pas à ce que vous reconnaissiez vos torts spontanément, a ricané Edgar. Voyez-vous, professeur Tell-

Mann, dans un monde idéal, des gens comme vous ne devraient pas exister...

— Malheureusement, il vous faut bien composer avec la réalité, a répliqué ironiquement Richard.

— En effet. À défaut de vous voir disparaître de la surface du globe, je me contenterais de ne plus vous avoir dans mon environnement...

— Je crains bien que pas mal de gens n'en aient autant à votre service, mon cher Edgar. Votre manie de l'espionnage, votre obsession du complot communiste, votre propension à renifler le trou de balle des gens comme un clébard... C'est d'un ennui !

— À propos d'ennuis, vous vous en épargneriez beaucoup en suivant un bon conseil... d'ami.

— Je n'en demandais pas tant. Que me conseillez-vous ?

— Quittez Roswell. Laissez tomber le nucléaire. Confiez-moi le soin de vous trouver un remplaçant pour diriger les programmes confidentiels dont vous vous occupez actuellement. Abandonnez toute fonction officielle ou officieuse dans le secteur militaire et en général dans les institutions gouvernementales. N'importe lequel de vos petits brevets non militaires peut vous rendre riche. Offrez-vous une retraite dorée.

— Vous savez, Hoover, vous me faites beaucoup de peine. J'ai mené à Roswell un travail exceptionnel, sans l'aide de personne. J'ai dû me battre contre les tracasseries administratives – à commencer par celles qu'entraîne votre souci maniaque de l'espionnage. J'ai dû composer avec les ambitions des uns et les susceptibilités des autres. Et malgré toutes ces difficultés, j'ai permis à mon pays de disposer d'atouts uniques. Je ne pense pas que vous ayez la moindre idée de ce que j'ai accompli...

— Nul n'est irremplaçable.

— Je n'en doute pas. Malgré tout, je doute que vous ayez la compétence adéquate pour me trouver un successeur. Pour vous, le seul élément important de la personnalité d'un Oppenheimer, c'est que son ancienne petite amie a eu des accointances gauchistes... Vous mettriez volontiers un macaque

à la tête du programme nucléaire, si vous étiez sûr qu'il est anti-Rouges...

— Encore une fois, je ne pense pas que nous ayons la même idée de la sûreté de l'État.

— Sans doute ! Je pense que vous la compromettez plus que vous ne la protégez ! Quoi qu'il en soit, je suis un peu jeune pour prendre ma retraite. Supposons que je ne m'y sente pas tout à fait prêt...

— J'ai ici de quoi accélérer votre préparation, a répondu Hoover, tapotant le dossier posé sur son bureau, avec dans les yeux l'éclair lubrique d'un vieux cochon mettant la main au cul d'une jouvencelle.

— Devrai-je vous croire sur parole ?

La réponse est partie comme une rafale de mitrailleuse. Abandonnant son vernis de civilité, Hoover a lâché sa hargne :

— Sur parole ? Qu'imaginez-vous ? J'ai trois mille pages de documents sur vous ! Sur vos relations avec cette branche pourrie de Robert Oppenheimer ! Sur la manière honteuse dont vous avez boycotté Edward Teller, un grand patriote, soit dit en passant, malgré ses origines étrangères... J'ai toutes les preuves de vos rencontres régulières avec l'agent soviétique Anatoly Krakov et avec son supérieur hiérarchique Pavel Anatolievitch Soudoplatov ! Ainsi que de votre présence assidue dans un bar appartenant à la Mafia, de votre goût prononcé pour la cocaïne et de vos mœurs sexuelles dégénérées. Et, la cerise sur le sundae, j'ai des photographies et des enregistrements explicites de votre répugnante « idylle » avec un coiffeur travesti, dont, au demeurant, le décès demeure inexpliqué...

— J'espère que vous avez pris votre pied en matant ma photo, Hoover ! Ce serait dommage de s'être donné tant de mal...

— Gaussez-vous, mon jeune ami... Voulez-vous que je vous dise ? Oppenheimer, ce n'était qu'un apéritif ! Avec vous, on pourrait s'offrir un plat de résistance. Et débarrasser une fois pour toutes le pays des vermines dans votre genre qui menacent son intégrité et sa conscience morale. Croyez-moi, lorsque je vous suggère de disparaître, c'est le conseil d'un ami qui vous veut du bien.

— Si je refuse ?

— Les autorités compétentes vous chargeront d'une accusation d'espionnage au service de l'URSS qui vous enverra rejoindre vos complices les Rosenberg, plus vite que *Little Boy* n'a grillé Hiroshima. Suis-je assez clair ?

— Vous êtes bien sûr de vous, a dit doucement Tell-Mann. Qui dit que l'administration vous suivra ?

— Je ne me fais aucun souci. On me doit quelques services... Et votre cas est indéfendable. Vous avez fait votre bombe en 1949, sans rien dire à personne. Même moi, je ne suis pas au courant, vous vous en doutez bien... Il n'existe aucune trace de nos échanges passés, puisque vous avez agi officieusement. Ce que montrent les pièces rassemblées dans mon dossier, c'est que vous avez soustrait une découverte capitale à la connaissance d'Edward Teller, le responsable en titre de la bombe H. Et accessoirement, au gouvernement et au président des États-Unis. Comment allez-vous expliquer cela aux autorités ? En soi, c'est déjà une faute lourde. Mais ce qui est un million de fois plus grave encore, c'est qu'au lieu de transmettre vos informations à votre pays, vous vous êtes rendu coupable de haute trahison en livrant ces secrets d'État au camp adverse ! Un comportement de dépravé moral qui ne surprend pas lorsqu'on connaît vos goûts sexuels... Quand je pense qu'on vous laissera quand même prendre un avocat, j'en ai la nausée...

Richard était bien placé pour savoir que Krakov n'avait rien à voir avec le KGB. Et que toute l'histoire de Soudoplatov était un montage de Hoover. Mais ça ne changeait pas grand-chose au problème. La souricière était bien faite. Il s'y était lui-même enfermé en n'ouvrant pas plus tôt la discussion avec Edward Teller. Il n'avait jamais pu encadrer Teller et la façon dont Edward avait attaqué Oppie l'avait écoeuré. Richard était viscéralement incapable de jouer la comédie quand il détestait quelqu'un. Ce n'était pas la première fois que son caractère entier lui jouait des tours. Mais ce coup-là, il s'était fourré dans un beau pétrin.

Il se mit à réfléchir intensément. Il avait l'impression de jouer un de ces milieux de partie tendus, où la moindre erreur tactique pouvait faire basculer l'avantage d'un côté ou de l'autre.

Voyons, où était la faille ? Qui les hommes du FBI avaient-ils photographié, puisque ce n'était pas Soudoplatov ? Qui, parmi les fréquentations de Richard, pouvait passer pour un agent russe ? Ce mystérieux personnage était-il entre les mains de Hoover ? Que savait au juste Edgar ? Croyait-il réellement que Tell-Mann avait rencontré l'organisateur de l'assassinat de Trotski ? Richard a lancé une question du genre bouteille à la mer, ce qu'on aurait appelé, aux échecs, un *coup d'attente* :

— Dites-moi, Hoover. Votre Soudoplatov, on ne risque pas de s'inquiéter de son sort, du côté soviétique ?

— Je reconnais là votre sollicitude pour l'ennemi ! Chacun sa hiérarchie des valeurs. Mais ne vous en faites pas pour lui. C'est un agent chevronné, de très haut niveau. Je vois mal le KGB demander le bulletin de santé d'un personnage qu'il n'est pas censé connaître. Sa véritable fonction, son existence même, dirais-je, sont officieuses... C'est un peu comme vous, a ajouté Hoover avec un petit rire.

Touché ! Edgar était tombé dans le panneau : sa réponse impliquait que ses hommes détenaient le soi-disant Soudoplatov. Tell-Mann a décidé de jouer le tout pour le tout.

— Écoute-moi bien, vieille salope nazie ! Tu sais aussi bien que moi que Soudoplatov n'a jamais foutu les pieds au Nouveau-Mexique. Ce n'est pas lui que tes saloperies de MIB ont chopé. Ces dernières années, il m'est arrivé de croiser un personnage qui se déguisait parfois en agent russe. Il est *spécial*. Le genre de spécialité que les *Men in Black* sont supposés signaler dare-dare au gouvernement. J'ose espérer que tu as fini par comprendre que l'armée n'a cessé de mentir à propos des soucoupes et de l'incident de Roswell ! Méfie-toi, Hoover ! Tes sbires détiennent abusivement un type qui est venu d'un autre système solaire ! Tu crois que tu vas le traiter comme un émigré soviétique ? Tu t'imagines qu'il a débarqué tout seul ? Qu'il a traversé l'espace interstellaire en Mercury ? Est-ce que tu as fini par comprendre que le choc des civilisations planétaires, c'est autre chose que ta minable croisade anticomuniste, mon petit Edgar ! ? Est-ce que ton esprit provincial de bureaucrate borné de Washington, DC, est

capable de concevoir ce que tout ça implique, nom de Dieu de bordel de merde ?

— L'individu en question n'a subi aucun mauvais traitement, a répliqué Hoover, désarçonné par l'aplomb de Richard. On l'a seulement interrogé pour contrôle d'identité. Il n'avait pas de passeport. Quelle que soit son origine, il est supposé respecter la loi de ce pays. Personne ne peut me reprocher d'assurer le maintien de l'ordre.

— Foutaise ! Et si les copains de ton prisonnier se fâchent ? S'ils décident de raser Washington. Ou la Terre entière. Juste pour te faire comprendre de quel bois ils se chauffent ! Tu t'imagines peut-être que des lascars qui ont tracé cinquante années-lumière pour venir ici n'ont pas les moyens de nous effacer, juste par mauvaise humeur !

— On n'en est pas là... Il n'y a aucune indication qu'ils soient hostiles...

— Ah oui ! La voix douce de Tell-Mann s'est muée en un sifflement de Cocotte-Minute. Qu'en sais-tu, misérable crétin ? Qui te dit qu'un danger mortel ne menace pas la Terre entière, à cause de tes manigances ? Une superpuissance spatiale débarque sur notre planète, et tout ce que tu trouves pour l'accueillir, c'est de monter un canular tendant à faire passer un citoyen de la galaxie pour un agent soviétique ! T'as du jus de navet dans la cervelle, pauvre nœud ?

— Surveillez votre langage, jeune homme !

— Ta gueule, connard ! S'il te reste un demi-neurone, tu vas libérer monsieur E.T. dans la minute, avec tes plus plates excuses ! Et avertir le Président ! Évidemment, tu devras lui expliquer qu'à cause de ton incompétence, les Petits Hommes Verts se baladent depuis des années sur une base ultrasecrète... Je n'échangerais pas ma place contre la tienne, mon vieux Hoover...

— Et réciproquement.

— Fuck you !

The Black Gull, 2222

À peine avons-nous franchi le seuil de la librairie que la voix snob de l'ours blanc retentit :

— Ladies and gentlemen et cætera, the store is closed.

— Just a minute, dit Albert.

Pour toute réponse, l'ours actionne un bouton. Un rideau de fer descend, bloquant l'issue de la librairie.

— Nom d'un saut quantique ! Ce plantigrade nous enferme !

— On le découpe en rondelles et on fait sauter le rideau ? demande Max.

— Non, dis-je. Ça suffit comme ça. On attend la réouverture.

Un peu de repos nous fera le plus grand bien...

— Je sais où elle est ! hurle Max.

— Qui ça ? L'Arlésienne ?

— La femme sans nombril !

— Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

— Je viens d'établir la liaison.

Il montre un signal clignotant sur l'écran du gadget qu'il a acheté à Camden.

— C'est un récepteur. Je ne me suis pas fait à moitié assommer pour rien. Je lui ai posé un micro mouchard. Elle n'a aucune chance de le trouver, alors que nous, nous pouvons la repérer, s'il n'y a pas trop d'obstacles à la réception. Je l'ai captée à l'instant.

— Où est-elle ? demande Albert.

— Pas loin... Dans la banlieue de Londres. Angela ? ajoute-t-il, désignant l'ours blanc avec une expression significative.

— Non, ai-je dit. On fiche la paix à cet animal et on attend.

— J'ai faim ! gémit Albert.

— Tu n'as qu'à manger les rayons, ils sont en métal.

La librairie ne comporte ni alarme ni détecteurs de fumée. Je me bourre une bonne pipe et je m'installe en position de repos.

Albert dévore la moitié du magasin. Ayant calmé son obsession de la nourriture, il se remet à pérorer :

— Idée ! annonce-t-il. Puisque nous sommes coincés pour une durée indéterminée, si nous occupions ce temps à une tâche utile ?

— Comme ?

— Euh... Chercher le mot de passe...

Il a l'air embarrassé, ce qui n'est guère son genre.

— Découlotte ta pensée !

— Max, tu as communiqué le code à Kali, sans le mémoriser, comme le spécifie la procédure... Néanmoins...

— Pas de nez en moins, intervient Carl.

— Est-il absolument impossible que tu aies mémorisé le code à ton insu ?

— Impossible, dit Max.

— De manière subliminaire ? Dans les franges de ton inconscient ?

— Négatif.

— Mais pour indiquer les images à Kali, tu as bien dû les regarder...

— Non, ai-je dit deux fois. Faudra-t-il que je trisse ? Je n'avais pas à regarder les images ! J'ai fait défiler la bande à l'aveugle. Je l'ai arrêtée au hasard. J'ai allumé le projecteur, sans regarder. J'ai ordonné à Kali de fixer les trois premières images au 24^e de seconde qui défileraient devant son œil. Je me suis adressé à Kali en ces termes : « Par trois fois, je te le dis ! Ces images seront ton mot de passe ! »

— Tu lui parles joliment, à Kali !

— « Par trois fois, je te le dis ! » est l'injonction absolue, l'ordre auquel Kali continuera d'obéir même si 99 % de son système est détruit. Seule la déesse connaissait les trois images fatidiques. Le but de cette procédure à la con est de s'arranger pour qu'en dehors de la machine, personne ne puisse accéder au mot de passe. Est-ce clair ?

— Pas la peine de t'énerver...

— J'explique, mille téramètres ! Lorsque nous avons été réveillés en sursaut dans le nuage d'Oort, j'ai projeté la bande, en guettant les réactions de Kali. C'est alors seulement que je

me suis rendu compte qu'il manquait la séquence de la fusée. J'en ai déduit que le mot de passe était dans cette séquence. Vous avez suivi, ou je recommence ?

— Calmos !

— Dans ces conditions, comment veux-tu que ces putains d'images se trouvent dans les franges de mon inconscient ?

— Mais tu n'avais pas visionné le film avant ?

— Pas en attention continue. Pas image par image. En fait, c'est par le contexte que je me suis rendu compte qu'il manquait quelque chose...

— Max, intervient Carl, avec de grands gestes.

Albert décode les mimiques de Carl.

— Bon, si j'ai bien compris, Carl dit que tu as vu le film complet, fût-ce en attention flottante. Tu connais le code, sans en avoir conscience...

— Quand bien même ces foutues images seraient dans ma mémoire, je suis totalement incapable de les retrouver.

Albert a du mal à contenir son excitation.

— Disque, dit-il, tu ne peux pas te remémorer le code *volontairement*, mais serait-il insensé de tenter une petite séance de fusion mentale ?

— Si j'ai l'info, elle n'est pas en surface, répond Max sur le ton de qui s'adresse à un demeuré. Elle est enfouie dans mes couches mentales profondes. En tant que pilote breveté, je suis entraîné au secret. J'ai résisté aux dix meilleurs sondeurs de la Guilde des télépathes. Je les ai écœurés. Ils ont déclaré que s'ils m'avaient scruté sans me connaître, ils auraient conclu que je ne savais pas où était Zébra Fish ! Ils n'arrivaient même pas à me faire indiquer l'heure !

— Écoute, dit Albert, on ne va pas lire à livre ouvert dans ta pensée ! Mais s'il y a une picoprobabilité que ça marche, pouvons-nous nous payer le luxe de ne pas tenter cette chance infime ?

— Cinq minutes, pas une de plus, fait Max, sans enthousiasme.

— Trêve de mauvaise humeur ! s'exclame Albert. Le pire que tu risques, c'est de profiter d'une séance de relaxation. Je vais vous demander à tous les trois de passer en mode sans dialogue.

Nous laissons nos pensées retrouver leur flux naturel. Nous déconnectons nos systèmes perceptifs. Plus de vision. Tout est noir... Et le noir disparaît... Plus d'ouïe. Le silence... Plus de toucher... d'odorat... de goût... Nous flottons dans l'indéterminé...

— *Toréador, en ga-a-a-a-ar-de !* tonne Carl d'une superbe voix de baryton.

— J'avais oublié ça, fait Max. Comment veux-tu qu'on y arrive, Albert ?

L'interpellé ne se laisse pas démonter. Il accompagne Carl en exagérant les modulations de sa voix, jusqu'à la faire décrocher, telle une voiture qui dérape dans un virage.

— Qu'un œil noir te regaaaaaaaarrrr... réador...

— Maintenant, Carl, écoute-moi !

Et il récite d'une voix monocorde :

— Comme je descendais des fleuves impassibles...

— Je ne me sentis plus guidé par les haleurs, enchaîne Carl.

— Superbe ! dit Albert. Les paroles du *Bateau ivre* s'écoulent à travers nos champs de conscience, elles ruissellent... Le vide nous envahit...

Carl poursuit :

— Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais...

Albert est doué. Je me sens à des années-lumière de la Terre et de ses soucis. J'ai oublié ma fatigue. Je ne me suis jamais sentie aussi détendue depuis le début du voyage. Les vers du *Bateau ivre* me portent comme les vagues d'un Pacifique plus vaste que l'Univers. Ma conscience est un îlot perdu dans l'océan cosmique. Albert reprend la parole, d'une voix mourante. Il me dit d'essayer de sentir Max. De percevoir son entité. J'orienté mon esprit vers Disque. Choc ! Un bruit blanc, dense comme une épaisse muraille.

— Pas trop vite, Angela, murmure Albert...

Albert module l'émission de Carl, la transforme en un mantra dont les mots se dépouillent de leur sens. Carl ne récite plus. Le poème le traverse. C'est un autre qui déclame par son intermédiaire. Je reconnaiss Kali.

— Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,

L'eau verte pénétra ma coque de sapin...

La voix de Disque Dur succède à celle de Kali.

— Et des taches de vin bleu et des vomissures

Me lava, dispersant gouvernail et grappin...

Mon champ de conscience s'ouvre comme un rideau déchiré.

Je me laisse entraîner par un raz-de-marée d'émotion. Mes fréquences enlacent celles de Max, en une étreinte qui m'emporte dans un orgasme quantique. La vague me prend, me rejette... Puis l'onde revient, me happe comme une lame de fond, et je suis aussi proche de Max qu'on peut l'être, je suis Max. C'est lui qui murmure ma pensée. Nous sommes une seule chair-esprit, dans une intimité plus forte que celle des corps.

— Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !

Max se tient devant moi, plus nu que nu. Dépouillé des vêtements matériels et spirituels. Sans le masque de la *persona*. Il n'est plus qu'un *être-sans-nom*, un *être-là*, une entité que je ne distingue pas de moi-même. Je pense dans le mental de Max. J'avance dans un long, très long corridor bordé de rayonnages.

Et je le vois. Le mot de passe, bien rangé comme un livre sur une étagère. Les trois images de *Gorge profonde*, là, sous les yeux de ma pensée, dans la mémoire de Disque Dur. Je tourne mon regard mental vers elles...

Un éclair volatilise mon champ de conscience. Comme si une bombe à effet EMP avait explosé mes circuits. Pendant un instant, je ne capte plus rien qu'un énorme bruit blanc. Puis la voix de Max se fait entendre. Narquoise :

— Chacun sa route, chacun son chemin

Chacun son rêve, chacun son destin...

— Max, lâche cette scie, dit Albert.

— Chacun sa route, chacun son chemin

Passe le message à ton voisin.

C'est maintenant la voix de Carl qui chante cette comptine stupide. Je décroche. Je suis dans le taxi avec les trois. Nous roulons dans un épais brouillard. Je reconnaiss les faubourgs du sud londonien. La route bordée de baraqués en brique. Le brouillard cède la place à un soleil éclatant. Il y a des rideaux, des pots de fleurs aux fenêtres. Je demande :

— Est-ce qu'il va falloir payer ce taxi ?

— Payer, payer, payer, dit Albert. Visa. Amex. Gold. Platinum. Galaxy. Euros. Dollars. Livres. Dinars. Rials. Argent. Sous. Pognon. Cash. *Money, money money, money makes the world go round. Money money money...*

Je reconnaissais la chanson de *Cabaret*, le film de Bob Fosse (1972) avec Liza Minelli. Nous l'avions regardé en préparant l'expédition. Max et Carl font le chœur et les instruments. Je les entends, mais sans mes canaux sensoriels zébriens. Comme si mon esprit était logé dans un corps humain. Le son devient assourdissant. J'essaie de leur parler. Ils ne m'entendent pas. La silhouette d'Albert se distord, s'anamorphose jusqu'à prendre une apparence humaine. Puis c'est au tour de Carl et Max. Ils dansent. Leurs corps sont des images en deux dimensions qui se superposent à celles de *Cabaret*. Ils sortent de l'écran, forment une ronde autour de moi. La ronde accélère, devient si rapide que je ne les distingue plus les uns des autres. Je suis happée dans un tourbillon. Je n'entends plus de musique, juste le vrombissement d'une hélice tournant à pleine vitesse. Puis un murmure : « Sors du taxi, Angela ! » C'est Albert. Je descends de la voiture. Je suis sur le bord de la route. Les autres sont là aussi. Ils ont l'air irréel, constitués de points scintillants. Max compose le numéro du *Beagle* sur un téléphone portable. Je trouve étrange qu'il n'utilise pas un écran de fumée. Je guette le sifflement familier du vaisseau. Rien.

— Bizarre, fait Max. Il m'affiche *wrong code...*

Je veux dire que le vrai code est dans les images de *Cabaret*, mais je ne réussis pas à émettre le moindre son. Max jette à terre le portable, l'air dépité.

— C'est un code haute sécurité. Seul un truc inhumain peut faire ça...

Il répète en boucle : « Seul un truc inhumain... » Les points scintillants volent comme des confettis, recomposent un Max irréel, un puzzle dont on aurait mélangé les pièces. En une picoseconde, tous les points sont aspirés vers l'horizon, au bout de la route. Je m'élançais à leur poursuite. Je file sur la route à toute vitesse, comme un train à lévitation magnétique. J'avance entre deux parois grises et lisses. Soudain, la route s'arrête net, comme coupée par des ciseaux géants. Je suis suspendue au

bord du vide. Au-delà de la coupure, il n'y a rien. Je capte Albert : « Au *Brown's*, Angela. Il faut aller au *Brown's*. »

Je rebrousse chemin. Je me dirige vers l'usine désaffectée. Tout à coup, je suis dans le hall du *Brown's*. Je demande le bar. Un majordome m'accompagne. Stylé comme le décor. Boiseries, parquets, fauteuils Chesterfield. Albert et Carl sont près d'une cheminée, autour d'une table basse. Max est invisible. Carl boit une chope de Guinness. Albert a un verre devant lui.

— Angela ! Je t'ai commandé une infusion au soufre. Je crois que tu n'aimes pas le scotch. Celui-ci est une merveille. Un *single malt* des Islays, tourbé, admirablement vieilli. Ce goût de vieux cuir...

Il se saisit du verre, déguste une ou deux gorgées, le repose.

— Albert. Ton verre... Tu viens de boire, et le niveau n'a pas baissé...

— Nom d'un saut quantique !

Et je retrouve le sol de la librairie. Albert se tient près de moi. Carl récite le *Bateau ivre*. Max a disparu. L'ours blanc dort sur son comptoir.

— Bienvenue sur Terre ! fait Albert. Comment ça va ?

— Ça pourrait être pire, dis-je. Bilan ?

— Max joue *Ces chers disparus*. Carl est HS. Le rideau de fer est baissé.

— Où est passé Max ?

— Je pige pas... Il n'y a pas d'issue cachée.

Carl s'agitait.

— Compris, dis-je. Il s'est échappé par effet tunnel, en mettant ses molécules en phase. Dans ce genre de cas, ça arrive...

Albert a l'air si déconfit que je ne me sens pas d'humeur à le charrier. Je ne me sens d'humeur à rien, sauf à désactiver mes circuits un par un jusqu'à faire taire tous les signaux. Pas même envie de fumer...

— Résumons-nous. On n'a plus de Kali, plus de vaisseau, plus de pilote, un navigateur en vrille, un naturaliste piteux, et je n'ai rien de vraiment chic à me mettre ce soir...

Le petit récepteur de Max gît sur le sol. Muet. Je le ramasse. Le rideau de fer se relève. L'ours-libraire se redresse. Albert se

dirige vers le comptoir. Geste large pour désigner les altérations variées subies par la boutique.

— Could you charge this on my account ?

— Certainly, sir. What is your name ?

— Huxley. Aldous Huxley. H-u-x-l-e-y.

Nouveau-Mexique, 1956

Tell-Mann avait gagné le *Blitzkrieg*, mais c'était une victoire à la Pyrrhus. Elle a eu pour première conséquence la libération de Werner. J'étais avec Richard, il avait fixé avec les agents de Hoover un rendez-vous à la station d'essence d'Albuquerque. Deux *MIB* ont amené Werner en jeep. Ils croyaient que j'étais juste un clébard. Hoover n'avait pas tout dit. Les *MIB* ont raconté à Richard que le Visiteur avait craqué au sérum de vérité et qu'il avait donné le mot de passe du *Beagle*. Et qu'il s'était ensuite effondré. Le militaire se demandait si le Visiteur allait mourir, c'était difficile à savoir, avec ces saloperies d'extraterrestres.

Werner était prostré. Carl l'a aidé à monter dans la *Mercury*. Richard m'a regardée avec un air profondément triste qui signifiait que rien ne serait jamais comme avant. Il m'a dit de ne pas trop m'en faire pour le mot de passe, j'avais largement le temps de le changer et de mettre le vaisseau en sécurité. Hoover n'oserait pas toucher au *Beagle* à moins d'en avoir reçu l'ordre du Président en personne. Le vieux bouledogue n'avait pas pris pour argent comptant les mises en garde de Tell-Mann, mais il se méfiait quand même. Au bout du compte, l'« aveu » de Werner était sans conséquences. Du moins, du point de vue de notre sécurité.

Mais non pour le moral de Werner. Il ne supportait pas l'idée que par sa faute, le vaisseau s'était trouvé à la merci des *Men in Black*. Ce n'était pas sa faute : le métabolisme des Zébriens est tel qu'une piqûre de Pentotal nous rend transparents. C'est notre talon d'Achille. Max lui-même, avec tout son entraînement, serait devenu un livre ouvert s'il avait subi l'épreuve du sérum de vérité. La seule chose que Werner eût à se reprocher, c'était de s'être fait prendre. Sur le plan physique, il ne lui était rien arrivé d'épouvantable. Il n'avait été ni torturé ni

molesté. Mais il était brisé psychiquement. Il avait soudain réalisé la folle vanité de sa croisade solitaire pour la paix sur Terre. Toutes ses certitudes avaient volé en éclats. Il lui restait une terrible humiliation. Et le remords d'avoir détruit notre amour pour un mirage. D'autres, avec le temps, se seraient remis d'une telle blessure. Pas lui.

Moi, j'ai tenté de sauver ce qui pouvait l'être – l'équipe, même sans Werner. Le jour où nous avons regagné le *Beagle*, Max a changé les codes. J'ai instauré un nouveau règlement, applicable à tous les équipages interstellaires de Zébra Fish. Il interdisait, sous peine de sévère sanction, à tout pilote ou membre d'équipage de mémoriser un mot de passe. L'ancienne procédure avait permis à Werner de connaître le code. Parce que cette connaissance lui avait été soustraite malgré lui, il s'était senti dans la peau d'un lâche et d'un traître, et ce sentiment l'avait détruit. Je ne voulais pas que ça puisse arriver à un autre Zébrien. Jamais.

Regent's Park, 2222

1^{er} mars, 14 h 23 TU. Nous quittons Camden's Market sans anicroche. Après une brève promenade à pied – c'est une image –, nous retrouvons notre taxi. Plus précisément, c'est lui qui nous retrouve – ce qui ne m'étonne guère, dans cette ville truffée de mouchards et d'espions électroniques. Depuis ce matin, j'ai remarqué plusieurs passages rapprochés de *bugs*, selon une technique bien précise : un moustique vient presque au contact, s'en va, revient avec deux ou trois congénères, ils repartent, et le manège se répète jusqu'à ce que la nuée comporte une centaine de *bugs*. Ils effectuent quelques tours autour de nous, partent dans toutes les directions, puis se rassemblent à nouveau au-dessus de nous, cinq ou six fois. Finalement, la nuée se rassemble et se retire rapidement. Je suis convaincu que ce processus sert à nous repérer. Les *bugs* patrouillent chaque millimètre carré de la planète. À quelle entité, humaine ou non humaine, transmettent-ils leurs infos ? J'aimerais en parler avec Carl et Max, mais le premier est hors circuit et le second porté disparu.

Le robot-taxi à l'accent cockney menace de nous dénoncer aux forces de l'ordre et réclame un dédommagement astronomique pour la course du matin et le temps perdu, prétend-il, à nous attendre. Albert parlemente. Une coquette provision débitée sur le compte de la Visa Galaxy calme le jeu. À ce rythme, la note de frais de la mission « Paix sur Terre » va faire exploser le budget des voyages interstellaires. Mais étant donné nos faibles chances de regagner Zébra sous forme vivante, mes collègues ne risquent guère de me *chercher des poux dans la tête* – encore une image, et même une métaphore de métaphore...

L'après-midi est doux et plaisant. À ma demande, le taxi nous fait faire une promenade en ville. Regent's Park resplendit

sous les ors du soleil. Nous arrêtons la voiture, nous franchissons une grille et nous nous offrons une balade le long des allées bordées de haies bien taillées et de pelouses qui, pour une fois, n'ont pas l'air synthétiques. L'étang brille d'un intense éclat bleu, saphir d'eau sauvage serti dans la pelouse ambrée. Un grand saule incline sa ramure aux reflets blonds, semblable à la chevelure d'une naïade géante. Une riche faune aviaire – à l'évidence naturelle – s'agitent autour du lac : pigeons, cygnes, poules d'eau, hérons cendrés, mouettes rieuses, goélands argentés.

Je me laisse imprégner par la sérénité du lieu. Par quel miracle cet îlot de paix et de nature a-t-il été préservé au milieu de la mégalopole de verre, de fer et de briques ? Comment la vie sauvage a-t-elle pu se maintenir dans ce Londres transformé en zoo cybernétique et en hypermarché mondial ?

Je ne m'attarde pas sur cette énigme. Je me répands au pied du grand saule et je laisse filer mes pensées. Une vague de tristesse me submerge. Je crains d'avoir perdu Max. Albert nous a entraînés dans un délire fusionnel. Une folie. On ne manipule pas les interactions fortes à la légère. Il ne fallait pas s'amuser à la machine ktistèque. Pas jouer au Jeu de la Vérité. Pas s'approcher de l'intimité de Max. Je le savais. Je connais sa fragilité, sa violence. Cette fusion, cette proximité qu'il ne souhaitait pas, c'était une intrusion. Un viol. Il a réagi selon son caractère ; Max est du côté d'Indra, de la tempête et du tonnerre. Sa réaction a été fulgurante et destructrice. Je crains qu'il ne se soit détruit lui-même dans son éclat de fureur. Albert est fou, mais la vraie coupable n'est autre que moi-même. Moi qui suis censée veiller sur eux. Moi, le commandant, le seul maître à bord après Kali. Kali est absente, c'était à moi de mettre les barrières. De stopper Albert. J'ai manqué de vigilance. J'ai voulu aller trop vite. J'ai cédé à l'impatience...

Pourquoi Disque Dur nous a-t-il plantés ? Car il est évident que Max nous plombe depuis le début de la mission. Devant les autres, j'ai assumé, j'ai joué la façade, j'ai juré ma confiance absolue dans la loyauté de Max. Mais, dans mon for intérieur, je sais bien que trop de détails clochent. Depuis huit mille ans que nous travaillons ensemble, j'ai appris à le connaître. Ces lapsus,

ces erreurs grossières, ces choix bizarres, ça ne colle pas. Pas sa manière. Il m'a donné des explications rationnelles, mais je me moque de ses explications. Au *feeling*, je perçois quelque chose d'anormal. Le Max que je connais peut bien passer une semaine dans un peep-show, il ne confierait pas la sécurité du vaisseau à une pellicule de film porno.

Ai-je été trop dure avec lui ? M'en a-t-il voulu de lui avoir imposé une procédure de sécurité draconienne. D'avoir empiété sur ses plates-bandes ? Max n'est pas puéril. Il sait bien qu'il y avait des raisons sérieuses de renforcer la sécurité. Et d'ailleurs, il se métacontrefout des contraintes techniques. Elles l'amusent. La seule chose qui l'intéresse est l'exercice ludique de sa logique. Lui compliquer la tâche, c'est la lui rendre plus intéressante. Son cirque verbal, son discours moqueur sur la « procédure à la con » n'est qu'un jeu. Sa manière de me remercier du cadeau que je lui ai fait en lui soumettant un problème à sa mesure. Il a dû se délecter à chercher le bon support pour le code Kali. Et il avait sûrement envie de nous faire admirer son astuce. *Idem* pour le martinet artificiel : le Max que je connais aurait mis toute sa fierté à nous montrer l'efficacité de son joujou. Quant à la « neutralisation » de Carl, Max n'avait sûrement pas anticipé des effets aussi néfastes. Il devait juste trouver comique de faire chanter *Carmen* par le type le plus sinistre de Zebra Fish ! D'ailleurs, ce serait vraiment comique, si nous n'étions pas dans la merde jusqu'au cou – pour ne pas parler de gorge.

Max ne peut pas avoir souhaité l'échec. Pourtant, les faits sont là. Le mot de passe est perdu, le martinet détruit, Carl réduit à l'état de handicapé... Mauvaise série ? Je ne crois pas à la loi de Murphy. Quand la règle de l'emmerdement maximum devient systématique, cela ne peut s'expliquer par le seul hasard. Depuis notre réveil en catastrophe, nous subissons des attaques à répétition. Kali a été piratée, le *Beagle* détourné, nous avons été chassés de San Cristobal, empêchés d'approcher les hommes vêtus de noir d'Oman. Une telle adversité ne peut être fortuite. Pourquoi n'avons-nous pu nous poser où nous voulions ? Qui a lâché sur nous un nuage de moustiques géants ? Qui a abattu le martinet ? À quelle entité appartenait la

Voix au-dessus d'Oman ? Quelle force occulte a suscité l'hallucination du *Brown's Hotel*, avant de brouiller Max, puis de nous l'enlever ?

Depuis le début, une volonté hostile nous empêche d'accomplir notre mission. Se sert-elle de Max à son corps défendant ? Ou Disque Dur fait-il partie du complot ? Je dois bien admettre que l'essentiel de nos ennuis s'expliquerait si Max jouait contre nous. C'est lui qui pilote. Lui qui a égaré le code Kali. Lui qui est introuvable. Nous aurait-il trahis ? Mais comment se serait-il métamorphosé en traître sans que je m'en rende compte, moi qui partage avec lui le meilleur et le pire depuis huit mille ans ?

Si je dois me méfier de Max, alors je ne peux plus croire en rien. Et pourquoi ne soupçonnerais-je pas aussi Albert ? N'est-il pas responsable du fiasco de la librairie ? A-t-il lui aussi pénétré dans l'esprit de Max ? Aurait-il déchiffré le mot de passe, et fait disparaître Max pour saboter la mission ? Et pourquoi Carl serait-il innocent ? Sa situation de victime semble le mettre hors de cause, mais si ce n'était qu'une comédie ? Après tout, Carl joue le rôle de transmetteur. Sans doute a-t-il capté les pensées de Max. Et celles de Kali, dont il reçoit les émissions en direct depuis vingt-quatre heures. Pourquoi ne se servirait-il pas de cette position pour agir contre nous ? S'il avait infiltré Max et Albert ? À moins qu'Albert n'ait infiltré Carl...

Je suis prise de vertige à imaginer ces trahisons virtuelles qui se reflètent les unes dans les autres en une régression infinie. J'erre dans une galerie de miroirs, tel un personnage de *La Dame de Shanghai*. Une vieille plaisanterie hindouiste me revient à l'esprit « Le monde n'est qu'illusion », dit le maître, avant de s'enfuir en courant, chargé par un rhinocéros. L'élève le rattrape à grand-peine. Lorsque après une course échevelée, hors d'haleine, ils finissent par trouver un refuge, l'élève demande : « Maître, si tout est illusion, pourquoi avons-nous fui ? » Le maître : « C'était une illusion de fuite, et nous étions poursuivis par une illusion de rhinocéros ! »

La pelouse est entourée d'une balustrade basse en métal. Un petit écureuil au pelage beige est perché dessus. Il me guette, avide de quelque gâterie. Un andro en imperméable gris

s'approche et tend au rongeur un quignon de pain. L'écureuil s'accroche à la balustrade par ses pattes avant, stabilise sa posture avec les pattes arrière, déroule sa queue touffue pour s'équilibrer. Son corps dessine une élégante figure géométrique, une ellipse incomplète. Il se saisit du pain, descend de la balustrade, s'en va sur le gazon, posé sur ses pattes de derrière, grignotant le quignon tenu entre ses pattes avant.

Je contemple cette petite vie sûre d'elle-même. Cette vie qui ne doute pas, qui n'imagine pas que le monde soit illusion. Qui ignore le soupçon. Ce produit de la sélection darwinienne qui sait enfouir des noisettes en prévision de l'hiver. J'observe l'écureuil comme une simple présence, sans chercher à voir à travers lui, sans analyser ses molécules ou scruter ses organes internes. Je le regarde sans mots, comme une créature du cosmos regarde une autre créature du cosmos. Cet être beaucoup moins évolué qu'un Zébrien dégage une grâce infinie. Une beauté qui n'appartient qu'à lui. Un simple regard porté sur lui me fait éprouver la réalité de sa présence. Je perçois une conscience, une volonté propre. Que ressent-il ? Apprécie-t-il la douceur de l'après-midi ? L'harmonie du paysage ? Quels sentiments lui inspiré-je ? Mon aspect lui évoque-t-il un souvenir ? Suis-je sans importance à ses yeux ? Qu'est-ce qui importe, de son point de vue ? Qu'est-ce que ça fait, d'être un écureuil dans Regent's Park ?

— Angela ! T'as vu cette bestiole ? Un vrai !

La voix d'Albert me tire de ma rêverie. Carl brandit l'appareil de visée de Max.

— Je sais. Par un miracle inexplicable, cet endroit a été préservé de la grande bistouille numérique...

Ma paranoïa s'évanouit. Ils sont là, bien réels. Carl est branché Joan Baez. Il chante une chanson de 1970 qui évoque la rencontre de la chanteuse avec Bob Dylan.

— They sat together in the park
As the evening sky grew dark...

Albert vocifère :

— Le récepteur ! Il clignote !

Sur le petit écran à cristaux liquides, nous avons récupéré le signal de la femme sans nombril.

Nouveau-Mexique, 1956

Après la libération de Werner, nous avons fait tout notre possible, Carl, Max et moi, pour l'aider à remonter la pente. Carl et Max ont renoncé à leurs perpétuelles vadrouilles et se sont donné un mal de chien pour mettre de l'ambiance. Un jour, Max a rapporté d'une librairie branchée l'ouvrage de Gray Barker, *They knew too much about flying saucers*. Nous avons passé une soirée à le lire en parodiant les scènes désopilantes où le monstre puant terrorise les enfants. Pour distraire Werner, Max a proposé d'aller semer la panique près d'une école. Nous avons repéré un lieu adéquat et nous avons fait quelques virées « spécial panique ». Je crois qu'on a dû provoquer un ou deux infarctus. Mais ça n'a pas fait sortir Werner de sa déprime.

Le mieux aurait été de partir sans délai, mais la planète bleue n'est pas équipée, comme Zebra, de relanceurs. Pour rejoindre notre trajectoire, nous devions attendre une fenêtre de tir. La prochaine s'ouvrait en 2000-2001. Nous aurions pu décoller et orbiter autour de la Terre pendant quarante ans, mais ça n'avait pas grand intérêt. Nous sommes restés en nous efforçant de tromper le chagrin et l'ennui.

La nuit de Noël 1956 a été la dernière que j'ai passée avec Werner von Kleist. Nous avons organisé un petit dégagement, rien d'extraordinaire, juste une soirée sympa. Nous avions décidé de jouer au réveillon. On avait coulé une dinde en plomb. Carl s'était procuré un baril d'acide sulfurique. Richard est passé, on a trinqué, acide pour nous, limonade pour lui. Après son départ, prétextant la fatigue, Werner est allé se coucher sans attendre la fin de la fiesta. Nous ne partagions plus d'intimité réelle, mais il avait accepté, à ma demande, de rejoindre notre ancienne couche. Juste pour que je puisse veiller sur lui. Quand je me suis mise au lit, vers 2 heures du matin, il dormait d'un sommeil agité.

À mon réveil, il avait disparu. Je me suis levée, étreinte d'une angoisse indescriptible. Je me suis précipitée vers le chemin que nous prenions le plus souvent. J'ai rejoint la terrasse rocallieuse, perdue dans la sierra, où nous avions l'habitude de nous retrouver en cachette – du temps de nos amours. J'ai trouvé un caillou. Un galet gris fileté de blanc, de la taille d'un œuf, fait de minéraux peu communs dans la région. Une concentration de molécules qui avaient formé un être vivant, un ensemble unique de souvenirs et d'émotions, de rêves et de passions, de désirs et de projets, et qui n'étaient plus qu'une roche d'aspect banal, à la composition inexplicable pour un géologue terrien.

Euston Station, 2222

Malgré sa « maladie », Carl n'a rien perdu de sa technicité. En quelques gestes précis, il met au point l'image du récepteur. Une carte de la région londonienne apparaît sur l'écran. Carl désigne un point bleu clignotant, juste au-dessus de Londres, dans la direction nord-ouest.

— Miss 200 000 volts est de retour ! s'exclame Albert. Au jugé, elle est entre Londres et Birmingham...

Carl recadre l'image autour du point bleu.

— Haha ! fait Albert. On dirait qu'elle se déplace...

Le point clignotant progresse régulièrement dans le cadre, selon un mouvement rectiligne. Gestes explicatifs de Carl.

— L'image est en 3-D, dit Albert. Comme nous avons une figure plane, cela signifie que le mouvement réel s'inscrit dans un plan. Et l'altitude correspond au niveau du sol. En résumé, elle évolue sur un terrain à peu près plat. Sa vitesse est de 70 km/h. Elle n'est pas en train de marcher ni de courir...

— En voiture ? questionné-je.

— Un peu lent. Et la vitesse ne serait pas aussi stable, il y aurait des accélérations, des freinages...

— À cheval ?

— Trop rapide. Et le tracé est trop régulier.

— En résumé, un engin à propulsion artificielle, circulant à vitesse constante en ligne droite...

— Nom d'un spectre ! hurle Albert. Elle est dans le train Virgin !

— Plaît-il ?

— Au début des années 2000, une ligne de chemin de fer suivait un parcours voisin de celui de notre créature. Cette ligne reliait Londres à Édimbourg en passant par Lancaster et Carlisle. Elle était exploitée par Virgin. Les entreprises publiques avaient été privatisées, les trains vendus à des

sociétés commerciales. Je suppose qu'il y a peu de chances que ce train existe encore...

Carl, surexcité, montre la trajectoire du point bleu, reconstituée par interpolation depuis le départ de Londres.

— Mais oui ! je m'exclame. Tu es un génie, Albert ! Bien sûr, c'est un train ! Regarde la trajectoire : ces arrêts correspondent aux gares !

— OK. Action ?

— *Of course !* De quelle gare partait ton train ?

— Euston.

— Go !

La gare de Euston n'est pas loin de Regent's Park, juste avant King's Cross. Non sans peine, nous congédions le taxi qui veut absolument savoir où nous allons. Nous le désintéressons grâce à une contribution de Sœur Visa. Nous attendons qu'il soit hors de vue pour nous mettre en chemin. Je me méfie des robots curieux.

Des holopubs nous bombardent de messages sécuritaires : « Ne laissez aucun bagage sans surveillance ! Signalez tout paquet suspect ! Soyez attentifs ! » Les abords de la gare sont truffés de bobbies, militaires, agents de la milice urbaine, forces de sécurité, pompiers, casques bleus, ambulanciers. Je dénombre une dizaine d'uniformes différents, tous portés par des robots et des androïdes. Des sirènes retentissent. Une douzaine de véhicules munis de gyrophares stationnent devant l'entrée. La rumeur d'une alerte à la bombe circule parmi les passants.

Nous entrons dans la gare. Une foule dense encombre le périmètre du hall principal. Les forces de l'ordre ont fait dégager la partie centrale. Nous nous fauflons entre les rangs serrés d'andros et de répliquants. Devant nous, une escouade de SAS en combinaison noire avec des badges « *Who dares Wins* », les yeux masqués par des verres miroirs, poussent vers le milieu du hall un jeune cyber-punk au visage mauve et à la chevelure vert fluo. Il est entièrement nu, une épingle à nourrice plantée dans la joue droite et une série de pointes métalliques vissées le long de la colonne vertébrale. Son corps est agité de tremblements nerveux.

Les SAS contraignent leur prisonnier à s'agenouiller au milieu du hall. L'officier qui commande lui décoche un coup de pied dans le plexus. D'un geste théâtral, il brandit un petit objet cylindrique : le mégot d'une cigarette à moitié fumée. Un frémissement parcourt la foule. Le commandant SAS pointe un doigt vengeur sur le jeune cyber et proclame :

- *Smoke terrorist !*
- *Smoke terrorist !* répète la foule.
- *Immediate sentence !*
- *Immediate sentence !* échotent les spectateurs.
- 1 000 000 pounds fine ! dit le SAS.

Murmure d'émotion.

- Cash or credit card ? demande le SAS.

Le terroriste écarte les bras en signe d'impuissance.

- Pity !

- *No money ?* demande l'officier.

- Grace ! Pity !

- *Not a pence ?* répète l'officier.

- *Not a pence !* gronde le public.

— *Demolition !* La voix du SAS claque comme un coup de fusil.

- Demolition ! Demolition !

Les andros sont surexcités. Impatients d'assister à l'exécution. Le SAS brandit une perceuse Black et Decker. Le cyber implore une dernière cigarette. Le SAS rallume le mégot, le tend vers le visage mauve et, au dernier moment, l'écrase sur l'œil du condamné.

- Albert, donne ta Visa ! je crie.

- Angela, nous ne sommes pas censés...

Avant qu'il ait pu réagir, Carl se dirige avec aplomb vers l'officier et, d'un geste élégant, lui présente sa carte Iridium. Le SAS la saisit et l'écrabouille entre ses doigts. Deux sbires repoussent Carl sur la foule hostile. Albert nous balance une impérieuse bourrade télépathique :

- On ne bouge plus ! Notre suicide ne le sauvera pas !

D'un geste implacable, l'officier SAS enfonce sa perceuse dans la tête du cyber, la traversant de part en part. Puis il perce le dos, à plusieurs reprises. Quand le cadavre est immobile, un

autre SAS place de petites cartouches de dynamite dans les trous de la perceuse. Les agents s'écartent. L'officier actionne un bouton sur un boîtier de télécommande. Les cartouches explosent avec un bruit mat, pulvérisant le corps du cyber-punk. Les agents du nettoyage enlèvent les débris. Les forces spéciales dispersent la foule. En deux minutes, il n'y a plus trace de l'exécution.

— Tonnerre d'Indra ! murmure Albert. Ce n'est qu'un cyber, mais tout de même !

— Tout de même *quoi* ? je demande.

— M'enfin, c'est censé être une démocratie libérale, et tout le bazar.

Ma rage éclate d'un coup. Je hurle :

— Des droits démocratiques ? Pour ces sous-créatures ? Ces merdes virtuelles, ces pets de matière, ces hoquets électriques sortis du cerveau des assassins ! Vomis par la pensée von Neuman-Turing-Wiener et les *panzerdivisionen* du Cercle de Vienne et du néo-positivisme logique, appuyées par le maréchal Wittgenstein ! Un million d'Hiroshimas valent mieux que cette cyber-abjection ! Fi, fi, fi, pouah, pouah ! *Donnez-moi une once de civette, bon apothicaire, pour m'adoucir l'imagination !*

— Darwin, du calme, par Vishnou !

— Que je suis zen ? Quand la Terre brûle ?

— Angela, c'est toi qui crame...

Dans ma colère, j'ai craché un violent jet d'acide, ruinant une rangée de sièges. Un garde menaçant marche sur nous. Nous tentons de filer à l'anglaise, ce qui serait de circonstance, mais voilà qu'arrive notre vieil ami Moustache-Rousse. Impérial, Carl se dirige vers le bobby, chantant un tonitruant « *Toréador, ton cœur n'est pas en or* ». Moustache-Rousse tente de l'appréhender, mais Carl l'évite d'une gracieuse vérone. Un haut-parleur diffuse une annonce, d'une voix synthétique au rocailleux accent écossais. Albert traduit :

— La compagnie Virgin Trains nous souhaite la bienvenue. Le train pour Lancaster, Carlisle, Glasgow et Édimbourg partira voie C à 15 h 15. Ce service de transport est gracieusement offert. Il n'est pas nécessaire de se procurer un billet. Les boissons et la nourriture servis dans le train sont payantes.

Vous pouvez également acheter les wagons et la locomotive.
Renseignements dans le train. La compagnie nous prie
d'excuser un retard prévisible à partir de Lancaster, dû à
l'entretien des voies...

Nom d'un spectre ! C'est la ligne de la femme sans nombril !
Le train part dans trois minutes.

Reykjavik 1972

Après la mort de Werner, nous avons quitté le Nouveau-Mexique. Carl et Max sont partis dans la Silicon Valley. Moi, j'ai trimbalé ma douleur dans les clubs de jazz de New York. J'avais demandé les adresses à Max. Je zonais à Harlem, j'allais au *Minton's*, au *Monroe's*, au *Five Spots*. J'étais une fan de Monk. Thelonius Sphere Monk. Max nous l'avait fait découvrir le soir de Noël 1947. Il s'était pointé dans la cache de Roswell, loqué en Père Noël, chargé de tout un tas de paquets rectangulaires. Il avait déballé un tourne-disque Teppaz et une galette en vinyle, *Genius of Modern Jazz*, Blue Note. Il avait annoncé « une musique d'extraterrestre ». Toujours son sens pachydermique de l'humour. Sauf qu'il avait raison. Monk a tourné en boucle pendant deux jours.

Entre 1956 et 1971, j'ai dû assister à 99 % des sessions de Monk. C'était jazz de sept heures du soir au lendemain matin. La journée, je suivais les progrès d'un jeune prodige d'échecs nommé Bobby Fischer. Je rejouais mentalement ses parties. Échecs la journée, jazz la nuit. *Blue chess*. Ma vie était pleine. J'ai dû dormir une heure en quinze ans. De toute cette période, je n'ai pas revu Max ni Carl. Ni Richard Tell-Mann.

Bobby Fischer avait treize ans en 1956. Cette année-là, il a fait un bond colossal dans son jeu. Il est devenu le plus jeune champion junior des États-Unis, en humiliant ses adversaires. Il a battu un vieux routier du circuit, David Byrne, lors d'une partie sublime qui a obtenu un prix de beauté. Même les Russes, qui trustaient le championnat du monde depuis des décennies, ont hoché la tête. Mikhail Botvinnik, le champion en titre, a dit d'un ton grave : « Ce gamin, il va falloir l'avoir à l'œil. »

En 1971, ça a commencé à se gâter pour Monk. Plus à la mode. Plus assez pêchu. Il s'est mis à jouer avec les Jazz Giants, une formation cousue de fil blanc, avec Art Blakey, Gillespie.

J'ai passé la fin de l'année à voyager dans ses bagages. Je me suis tapé la tournée. Australie, Nouvelle-Zélande, Japon, Israël, Europe, vingt-neuf concerts de septembre à novembre. Grimée en guépard femelle. Thelonious m'avait prise en affection. Il trouvait marrant de balader un guépard dans les aéroports. Il s'amusait à me faire surgir au moment le plus inattendu. À la surprise suscitée par mes apparitions, il réagissait par une attitude imperturbable : « Guépard ? Quel guépard ? »

Il s'occupait de moi avec soin, veillait à ce que j'aie ma ration de protéines animales – toxiques pour un estomac zébrien, mais il ne pouvait pas le savoir... Je m'empoisonnais à la viande et je me saoulais de notes bleues. C'était déprimant de voir les Géants réduits au statut d'attraction touristique. Mais il y a eu un grand moment à Londres. Le trio magique de 1951 – Monk, Blakey, McKibbon – a ressuscité le temps d'un après-midi aux studios Chappel. *The London Collection*. Un sommet.

Quand je suis rentrée à New York, Monk ne pulsait plus très fort, même s'il sortait encore des trucs incroyables. J'ai laissé tomber le trip guépard-viande-blues, j'ai fait une cure d'acide. Je me suis entraînée à me déguiser en veau, chien, moto, chaise, pneu, cochon, couvée, n'importe quoi. Je me suis mise à espionner Bobby Fischer. Pas de la tarte, de filer un paranoïaque de cet acabit. Pourtant, il ne m'a jamais vue. Il ne s'est jamais rendu compte non plus qu'il était surveillé par le FBI. Allez savoir. Il était obnubilé par les communistes, le complot juif mondial. Il lisait *Mein Kampf* et les *Protocoles des Sages de Sion*. Mais il ne réalisait pas que quand il allait pisser, un rat de J. Edgar Hoover le matait du fond de la cuvette.

En 1972, Bobby avait vingt-neuf ans. Il jouait quatorze heures par jour. Il était au sommet de son art. Il venait d'écrabouiller les meilleurs joueurs du monde, une phénoménale série de vingt victoires d'affilée. Il allait affronter le maître de l'école soviétique, le Russe Boris Spassky, pour le titre mondial. Nixon avait amorcé la détente – rencontre avec Mao, accord Sait avec Brejnev – mais il y avait encore une ambiance de guerre froide. L'événement prenait une dimension géopolitique. Le « match du siècle » devait se jouer à Reykjavik. Pour Bobby, un rêve d'enfance était en train de s'accomplir.

Mais il faisait le maximum pour tout gâcher. Il refusait de prendre l'avion, prétendant qu'il allait se faire mitrailler par les agents soviétiques. Il trouvait le montant du prix insuffisant – 250 000 dollars, une paille. Il se plaignait de ce que son émission favorite ne passe pas à la télévision islandaise. Henry Kissinger en personne dut se fendre d'un coup de fil pour lui dire de « bouger son cul jusqu'en Islande ».

Finalement, je suis partie à Reykjavik avec Bobby. J'ai bien rigolé. Le match a plutôt mal commencé pour l'Américain. Le 12 juillet, date de la première partie, il a joué comme une buse. Spassky a gagné facile. À partir du 13, Fischer s'est mis à transformer la vie de Spassky en enfer. Il a refusé de jouer devant les caméras, perdant la deuxième partie par forfait. Beau joueur, Boris a accepté de changer de salle, la partie étant retransmise à l'extérieur par un circuit de télévision. Bobby l'a emporté haut la main. Il a alors daigné revenir dans la première salle, tout en continuant de se plaindre de la présence des caméras, de la surface de l'échiquier – trop brillante –, de la proximité du public (il insista pour faire retirer les sept premières rangées de sièges), et du bruit ambiant. Pour faire bonne mesure, les assistants de Spassky ont commencé à accuser Fischer d'utiliser un dispositif secret interférant avec les ondes cérébrales du champion russe. Le match a été suspendu pour permettre à la police de passer la salle au peigne fin à la recherche d'un signal électronique suspect. On a démonté entièrement le fauteuil de Fischer ainsi que les montures des lampes. On a trouvé une mite morte.

Nullement affecté, Fischer est devenu de plus en plus fort. Il a atomisé Spassky. Le 1^{er} septembre 1972, on couronna le premier Américain champion du monde d'échecs. Je n'ai pas assisté à son retour triomphal à New York. Je me plaisais en Islande. J'aimais traîner dans les champs de fumerolles, humer les flatulences telluriques. Je suis restée à Reykjavik, où les Islandais appellent odeur du glacier, et qui vient tout droit du ventre de la Terre.

Virgin Train, 2222

Carl continue de toréer avec le bobby qui, malgré l'aide d'une dizaine de policemen, ne parvient pas à maîtriser l'habile matador.

— Go ! je crie.

— Et Carl ?

— Il s'en sortira !

J'entraîne Albert jusqu'à la voie C. Pas âme qui vive sur le quai. À 15 h 14, un train rouge marqué du logo Virgin entre en gare au ralenti. Son allure générale rappelle les trains qui circulaient au XX^e siècle. La locomotive, à propulsion électrique, ne comporte pas la moindre ouverture. Le train s'arrête. Les portes des wagons s'ouvrent automatiquement. Nous montons dans l'avant-dernière voiture. Le train démarre deux minutes plus tard. Il est aussi désert que le quai. Pas de compartiments. Une large allée centrale, une rangée de sièges de chaque côté. Au milieu du wagon, les rangées s'interrompent pour laisser un large espace dégagé.

— Sang de dragon, c'est calculé pour des éléphants ! fait Albert.

— Une compagnie privée qui offre un train gratuit que personne ne prend, tu ne trouves pas ça curieux ? dis-je.

— Les voies du libéralisme sont impénétrables...

Albert a eu le réflexe de prendre à Carl le petit récepteur. Le point bleu clignote toujours.

— Regarde, elle doit être dans le train précédent.

Nous calculons que la femme sans nombril doit avoir une heure d'avance sur nous. Le train sort de Londres. À mesure que nous nous éloignons, les cercles concentriques de la périphérie révèlent les strates de l'histoire économique, comme une coupe géologique montre l'histoire tellurique. Le premier cercle correspond aux banlieues : longues barres de maisons en brique

toutes identiques, minuscules jardins remplis de détritus, décharges où s'entassent des carcasses de voitures. Au-delà, ce sont des usines, des entrepôts, d'énormes centres commerciaux bon marché abrités dans des hangars en tôle. Nous traversons, au ralenti, une gare de marchandises ; de chaque côté de la voie s'alignent des locomotives et des wagons désaffectés ou hors d'usage. Puis des bidonvilles, favelas à la britannique, immense agglomérat de baraqués en planches et en tôle, des allées jonchées d'ordure où de petits andros nus jouent au football avec un ballon fait de chiffons.

Au-delà de Preston, nous quittons les strates urbaines. Quasiment sans transition, nous nous trouvons dans une Angleterre bucolique, une campagne de carte postale. Des vallons, des rivières, des collines émeraude sur lesquelles paissent des moutons aussi nombreux que les brins d'herbe.

— Bizarres, ces ovins... dit Albert.

— Au point où nous en sommes, pourquoi ces merdes de cybers n'élèveraient pas des moutons ? je grince.

— On ne voit pas de fermes. Et il ne devrait pas y en avoir autant. Les Britanniques avaient détruit la quasi-totalité de leur cheptel ovin au début des années 2000...

— Un génocide de moutons ?

— Quasiment. Ils l'ont justifié par une épidémie de fièvre aphteuse. En fait, ils soupçonnaient leurs moutons de transmettre l'ESB.

— L'ESB ? La maladie de la vache folle ?

— C'était parti des bovins, mais ça pouvait toucher tous les mammifères. Et ça s'était répandu chez les moutons anglais. Mais l'admettre posait des problèmes économiques et politiques.

— C'était plus simple de faire un carnage ?

— Du point de vue du système libéral, certainement.

— Alors, les Anglais ont détruit leurs moutons à cause d'une *maladie économique* ?

— En un sens. C'est pourquoi je m'étonne de voir ces troupeaux pâturer comme au temps du roi Arthur.

— Et ils ne sont pas surveillés. Il n'y a même pas de clôture !

— Jadis, il existait un mode d'élevage traditionnel sans clôtures ni bergers. Les *hefted sheep* étaient des moutons « accoutumés », attachés à une portion de colline dont ils connaissaient chaque touffe d'herbe. Ils se dirigeaient seuls. Ils savaient où traverser les rivières, où s'abriter par mauvais temps. Ce savoir était transmis de la brebis à son agneau, au fil des générations, depuis des siècles. Mais la fièvre aphteuse a dû mettre un terme à cette vieille histoire...

— Ça n'aurait pas pu être restauré ?

— Il aurait fallu recommencer un processus séculaire. Le *hefting* était un comportement appris. Cet « instinct » ancestral avait été transmis aux moutons par l'homme, à une époque lointaine où de nombreux bergers vivaient en permanence avec leurs troupeaux. La mémoire s'était conservée parce que les troupeaux des collines étaient maintenus sur leur territoire avec une remarquable continuité. Si ce savoir s'est perdu au début du XXI^e siècle, on ne pouvait plus le reconstituer. Il n'y avait plus de bergers. L'élevage ne représentait plus un intérêt économique...

— Sans compter que si les humains ont disparu, les bergers aussi !

— Et pourtant, ces moutons ressemblent à des Herdwicks, une des races que l'on élevait dans les collines. Étrange.

À travers la vitre, Albert s'absorbe dans une observation minutieuse. Je somnole. La voix à l'accent écossais me tire de ma rêverie :

— Mesdames, messieurs les voyageurs, compte tenu du retrait d'un groupe d'actionnaires, nous sommes contraints de supprimer le train de 13 h 13 à destination d'Édimbourg. Nous invitons les passagers à monter dans les trois dernières voitures du train de 15 h 15, où ils seront replacés dans la limite des places disponibles. Veuillez nous excuser pour ce dérangement. Penrith, deux minutes d'arrêt. Vous pouvez acheter la gare. Si cette offre vous intéresse, renseignez-vous auprès du chef de train. Merci de votre attention.

16 h 16 TU. Elle entre dans le wagon ! Je la reconnaiss tout de suite : grande, fine, formes dessinées, non opulentes, visage ovale nimbé d'une chevelure blond vénitien, yeux vert intense

en amandes, pommettes un peu saillantes, bouche à peine pulpeuse, peau légèrement halée. Pieds nus dans des sandales, elle porte un short à peine plus couvrant qu'un string et une chemisette nouée entre les seins, découvrant le ventre lisse comme un miroir. Un sac se balance sur sa hanche. Elle nous adresse un sourire neutre, s'en va au fond du wagon, retire ses sandales et s'assied, jambes repliées, dos calé sur son sac. Elle s'endort immédiatement, le visage serein, le corps abandonné dans une pose gracieuse.

Une luciole clignote dans ma mémoire. La femme sans nombril me rappelle quelqu'un. L'aurais-je déjà vue ? Quelqu'un qui lui ressemble ?

— Quel morceau ! murmure Albert, fréquences émoustillées. La carnation ! La finesse de traits ! La posture ! Sa tenue n'est pas des plus recherchées, mais sur elle ça ne fait pas vulgaire... Il se dégage d'elle, comment dire ? Une quintessence de féminité – au sens humain, s'entend !

— J'entends bien, je ne suis pas sourde...

— Angela ! Tu ne serais tout de même pas jalouse ! Je ne faisais que décrire d'un point de vue extérieur...

— Ouais... En tout cas, elle n'est pas frileuse...

— C'est le moins qu'on puisse dire. Encore qu'il fasse doux pour la saison. On dirait un été anglais, plus qu'une fin d'hiver.

— La Terre traverse une phase de réchauffement climatique, non ?

— Si, depuis la fin du XX^e siècle, en partie du fait des industries humaines.

— OK, on regarde la miss dormir jusqu'à Édimbourg, ou bien ?

Comme si elle nous avait entendus, la femme sans nombril ouvre les yeux. Elle s'étire, glisse ses pieds dans ses sandales, rajuste sa chemisette, balance son sac sur son épaule et s'en va vers la porte automatique. Le train s'arrête en pleine campagne. La femme sans nombril descend, s'éloigne d'un pas rapide. Albert est pétrifié.

— Tu comptes te transformer en statue de sel ? On la suit, nom d'un spectre !

Je me précipite sur les pas de la créature. Elle ne nous porte pas la moindre attention. Elle s'engage sur un sentier oblique, vers les collines. Nous sommes cernés de prairies vallonnées, couvertes d'une herbe drue, sans haies ni clôtures. Pas de chiens ni de bergers non plus. Les moutons pâturent, par petits groupes de trois ou quatre.

— Étrange, dit Albert.

— Quoi ?

— Ils sont tous pareils...

— Les moutons ne sont-ils pas tous pareils, de toute façon ?

— Il y a toujours de petites différences. Ceux-là ressemblent aux anciens Herdwicks, des bêtes qu'un bon berger distinguait individuellement au premier coup d'œil !

Avec une agilité insoupçonnée, Albert s'élance vers le groupe de moutons. Il immobilise un mouton d'un geste très professionnel.

— Viens m'aider ! Bloque-lui les pattes.

Il inspecte l'animal, une jeune brebis.

— Tonnerre d'Indra !

— Plaît-il ?

— Un clone ! Un clone industriel !

Sur la face interne de la cuisse, un tatouage avec un numéro et un logo en hélice d'ADN : « EternaBionics, Roslin ».

Le capteur de Max lance des signaux d'alerte. Loin devant nous, sur la crête d'une colline, comme posée sur l'horizon, la fine silhouette de la femme sans nombril se détache dans l'orange du couchant.

On dirait qu'elle danse...

Planète Terre, 1972

L'année 1972, particulièrement riche en coïncidences et synchronicités, aura été l'armée *Deep Throat*. Elle débute avec la sortie sur les écrans du film de Damiano, l'œuvre pornographique la plus célèbre de l'histoire du cinéma. À noter que c'est aussi l'année du *Dernier Tango à Paris*, le film à scandale de Bertolucci et, dans un registre plus didactique, d'un best-seller d'Alex Comfort intitulé *La Joie du sexe*, premier manuel de sexualité destiné au grand public.

Gorge profonde esquisse, avec son clitoris déplacé, le thème d'une anatomie féminine remodelée par les fantasmes masculins. Ce thème est poussé à l'extrême dans un manuscrit qu'un jeune étudiant, K.W. Jeter, présente à l'écrivain Philip K. Dick, peu de temps après la sortie du film de Damiano. Dans ce roman intitulé *Dr Adder*, Jeter va beaucoup plus loin que Damiano, décrivant, dans une langue diaboliquement suggestive, une « chair fongueuse », mutilée, torturée, sculptée perversement en moignons abominables et vagins dentés. Aucun éditeur n'osera publier avant 1984 ce texte sulfureux. L'audace érotique de 1972 reste de bon aloi, à l'image du chanteur Michel Polnareff, qui affiche ses fesses nues dans les rues de Paris.

Il n'en va pas de même de la géopolitique. En 1972, le terrorisme flambe. Le 3 janvier, un camion piégé par l'IRA explose à Belfast et fait soixante-douze blessés. Quelques semaines plus tard, le *Bloody Sunday* endeuille l'Irlande du Nord : treize manifestants catholiques sont abattus par les paras britanniques alors qu'ils défilent, sans armes, pour les droits civils. Le 22 février, l'IRA fait exploser une bombe à Aldershot, et tue neuf soldats. L'Allemagne est aux prises simultanément avec la Fraction armée rouge et Septembre noir. En février, l'organisation palestinienne abat cinq Jordaniens près de

Cologne, fait sauter l'usine Streuber et dynamite un pipe-line de la compagnie Esso. En mai, deux bombes posées par la Fraction armée rouge explosent dans l'immeuble du journal *Springer*, à Hambourg, et font dix-sept blessés. À Heidelberg, la Fraction armée rouge fait exploser deux voitures piégées sur le QG de l'armée américaine, tuant trois militaires. Le 1^{er} juin, Andréas Baader, chef de la FAR et deux de ses compagnons, Holger Meins et Jan Karl Raspe, sont arrêtés après une fusillade sanglante à Francfort. Les principaux membres du groupe sont capturés dans les semaines qui suivent. Le 5 septembre à Munich, pendant les JO d'été, un commando de Septembre noir pénètre à 4 heures du matin dans le village olympique et enlève quatorze athlètes israéliens. Onze d'entre eux seront abattus, ainsi que cinq terroristes et un policier. La veille, le nageur américain Mark Spitz a remporté sa septième victoire, devenant le premier athlète à gagner sept médailles d'or olympiques.

Les attentats n'empêchent pas l'effervescence technologique. Février 1972 voit le triomphe de la Coccinelle de Volkswagen, dont les ventes globales battent le record de la Ford T (15 millions d'exemplaires vendus). Le même mois, Hewlett-Packard commercialise la première calculatrice de poche, la HP-35, au prix de 395 dollars. Cette même année, Steve Jobs, futur cocréateur du premier ordinateur personnel, l'Apple II, commence des études à Portland, avant de laisser tomber au bout d'un semestre. Le premier superordinateur Cray entre en fonction.

C'est dans ce contexte mouvementé que Richard Nixon, controversé président des États-Unis, s'agitait devant de la scène. Il rencontre Mao Tsé-Toung lors d'un voyage sans précédent en Chine, conclut à Moscou l'accord Salt 1 avec Leonid Brejnev, s'efforce de régler le conflit asiatique. Après l'invasion du Cambodge en 1970, la guerre du Viêt Nam n'en finit pas de finir. Dans les universités, les manifestations contestataires se multiplient.

Le 17 juillet, alors que j'étais à Reykjavik avec Bobby, Max m'a téléphoné pour me raconter le premier épisode de ce qui allait devenir le scandale du Watergate. La police de Washington avait arrêté cinq cambrioleurs dans le luxueux

immeuble du QG du Parti démocrate. On découvrit rapidement que le cambriolage avait été organisé par deux proches du Président, Gordon Liddy, membre officiel du comité de réélection, et Howard Hunt, agent de la CIA. Dès lors, toute la question était de savoir quel rôle exact avait joué Nixon dans l'affaire. Il en a résulté un bras de fer opposant Nixon à la justice et à la presse. En première ligne, le *Washington Post* et ses enquêteurs, Carl Bernstein et Bob Woodward. Le Watergate a pris l'allure d'un long feuilleton dont la star obscure était Gorge profonde, l'informateur secret de Woodward. Ce dernier aurait ainsi surnommé sa source après avoir vu le film de Damiano.

Pour quiconque connaissait Richard Nixon, sa formation de politicien de droite véreux, ses débuts à la Commission des activités antiaméricaines et ses liens avec Hoover, l'affaire du Watergate était tout sauf une surprise. Le cambriolage du QG démocrate était une peccadille comparé à ce que le FBI pratiquait à longueur d'année. Mais, dans un de ces processus de pseudo-révélation à suspense qu'affectionnent les Américains, Bernstein et Woodward ont distillé les scoops de plus en plus accablants, tandis que « Tricky Dick » usait de toutes les ficelles possibles pour étouffer l'affaire.

Il n'a pas réussi. Triomphalement réélu en 1972, Nixon a pourtant fini par jeter l'éponge le 8 août 1974. Sans doute lui a-t-il manqué l'appoint de son maître à penser occulte, le patron du FBI. De l'aveu même d'un proche de Nixon, le Boss aurait su maintenir le scandale dans des limites acceptables, car « il avait des dossiers sur tout le monde » – en fait seulement sur vingt-cinq millions de personnes. Avec son aide, Tricky Dick aurait pu s'en tirer.

Mais J. Edgar Hoover avait été emporté par une crise cardiaque pendant son sommeil le 2 mai 1972, deux mois et demi avant l'arrestation des plombiers du Watergate. En apprenant sa mort, Richard Nixon aurait murmuré : « Ce vieil enculé... »

Roslin, Écosse, 2222

Albert lâche la brebis si brutallement que j'esquive de justesse un coup de sabot. Il file comme un zèbre vers la masse sombre de la colline qui se découpe dans le crépuscule. La femme sans nombril est encore plus rapide. Elle a disparu. En nous guidant sur le signal du mouchard, nous nous lançons à sa poursuite. Nous escaladons, dévalons, bondissons, nous jouons des accidents du terrain, systèmes nerveux en alerte maximum.

Nous nous arrêtons à la lisière d'un plateau coupé par une falaise abrupte. Un bâtiment de verre et de métal, éclairé *a giorno*, illumine la vallée en contrebas. Sur le toit, le logo EternaBionics brille de tous ses feux holographiques. L'usine est construite à l'orée d'une forêt de conifères. Parvenus à une centaine de mètres, nous nous dissimulons dans l'ombre d'un bosquet. On entend des bruits de moteur. Des robots tétrapodes dotés de bras articulés déchargent des camionnettes. Ils disposent des caisses sur des plates-formes roulantes qui pénètrent dans l'usine, guidées par des rails. Une clôture métallique haute de six ou sept mètres encercle le bâtiment.

— C'est électrifié, dit Albert. On saute par-dessus ?

— OK.

Un instant de concentration, et nous nous élançons à découvert. Un bond à pleine vitesse nous fait atterrir près des rails. Notre arrivée ne passe pas inaperçue. Cinq robots belliqueux s'interposent entre nous et la clôture. Nous fonçons sur la plate-forme la plus proche de l'entrée de l'usine et nous hissons dessus. Les robots ne réagissent pas. Apparemment, ils ne sont programmés que pour s'opposer à une tentative de sortie.

L'usine est constituée d'un hangar tout en longueur, partagé en une série de chaînes de fabrication parallèles, toutes automatiques, abritées par des parois vitrées. La plate-forme

s'arrête quelques mètres avant le début des chaînes. Nous longeons la première. Le spectacle est irréel. Sur une distance de trois cents mètres sont alignés des bacs de verre en forme de cubes d'environ cinquante centimètres d'arête, remplis d'un sérum translucide. Dans chacun des bacs flotte un organe que nous identifions comme un utérus. Les bacs sont raccordés à des faisceaux de tuyaux et de câbles et à une batterie de capteurs. Devant chaque cube, un écran permet de visualiser le fœtus. Ce sont des agneaux, à divers stades de la gestation.

— L'utérus de brebis farci ! s'exclame Albert. Nouveauté de la gastronomie écossaise...

Au bout de la chaîne, les agneaux sont à terme. Nous nous postons devant le dernier cube. Soudain, il se vide de son sérum. Deux bras munis de pinces saisissent l'utérus, un bistouri monté sur une tige articulée incise la poche avec la sûreté d'un obstétricien pratiquant une césarienne. Les pinces s'écartent, libérant un superbe agneau Herdwick qui se dresse sur ses pattes en titubant. Le cordon ombilical est sectionné. Une éponge télécommandée nettoie le corps de l'animal. Une pointe tatoue le logo EternaBionics sur la face interne de la cuisse. Une mamelle artificielle vient se placer juste au contact de sa bouche. L'agneau se met à téter.

— Par les mille yeux du Bouddha ! s'exclame Albert.

Sur la chaîne parallèle, les agneaux doivent être nés depuis quelques jours. Une nacelle montée sur une rampe circule le long de la chaîne. Elle vient se placer au-dessus d'un cube. Puis elle descend, charge l'agneau, remonte et glisse au bout de la chaîne. Un petit chariot capitonné réceptionne l'animal et l'emporte vers la sortie du bâtiment.

— Il va sans doute rejoindre une bergerie où il se préparera à affronter le pâturage, dit Albert. Regarde la troisième chaîne : elle produit des Scottish Blackfaces. Ils ont tout reconstitué...

— Stupéfiant ! Et la chaîne du bout : des veaux !

— Ce sont des laitières Holstein, plus ou moins modifiées...

— Spectre ! Je le vois, mais je ne le crois pas. Comment vit ce bétail ?

— Le fait est que ça dépasse ce que nous avions imaginé. Je m'étais convaincu que le père Huxley fantasmait. Je n'avais pas

songé qu'on pouvait faire un utérus artificiel à partir de l'organe d'origine. L'idée est d'une simplicité diabolique... Ils doivent produire ces utérus en série, par clonage.

— On peut cloner un organe isolé ?

— Bien sûr ! Les humains appelaient ça le clonage thérapeutique. Tu as un cancer du foie, on te greffe une copie toute neuve de ton propre foie, sans risque de rejet ! Un rêve de biologiste !

— Un fantasme d'immortalité, tu veux dire.

— Ou une réalité technique, réplique Albert. Regarde la dernière chaîne.

Il en sort, produits en série, des yeux de moutons complets, équipés de leur nerf optique.

— Berk ! je m'exclame. Qu'est-ce qu'ils font avec ces yeux ?

— Surveillance ! J'aimerais bien savoir qui dirige cette usine. En tout cas, si on fait ces moutons, on peut cloner des humains.

— Alors pourquoi n'avons-nous croisé que des *trucs* ?

— Mystère !

— Revenons à nos moutons. Et à la femme sans nombril.

Nous avons des questions à lui poser...

— Peste ! Le point bleu ne clignote plus !

— Ce n'est pas éteint. Peut-être qu'elle est tout près.

Nos investigations nous apprennent que l'usine produit aussi des porcs. Derrière le bâtiment principal, un quai borde une voie ferrée sur laquelle stationne un train à grande vitesse aux wagons sans fenêtres. Mais la somptueuse créature est introuvable. Après deux heures de recherches, Albert se laisse tomber sur une palette de déchargement, découragé.

— On ne la trouvera pas, dit-il.

— Pourquoi ? Le biper fonctionne.

— Angela, elle nous balade depuis le train. Elle est montée dans notre wagon, en est descendue juste devant nous, nous a incités à la suivre. Elle nous a entraînés dans les collines, nous a amenés à cette usine. C'est comme si elle avait voulu que nous connaissions cet endroit. Si elle voulait nous parler, elle serait là.

— Qu'est-ce qu'elle veut, alors ?

— Va savoir. Les femmes... À mon avis, elle cherche à nous entraîner dans un nouvel endroit.

— Où ?

— Dans ce train, par exemple.

— C'est fermé. Penses-tu que ton bon vieux sésame...

Les wagons présentent des parois basculantes permettant de charger des containers. Albert se met à tutoyer une serrure avec son passe.

— Nom d'un bruit blanc ! Rien à faire. Voyons le poste de commande.

Celui-ci est installé au bout du bâtiment principal. Albert l'étudie un moment. Il manipule les boutons sans obtenir le moindre effet sensible. En désespoir de cause, il adopte sa stratégie préférée : il arrache un gros morceau de console et le dévore voluptueusement. Cet acte déclenche une cascade de phénomènes d'une ampleur inattendue. Une sirène hurle. Des lampes clignotent dans toute l'usine. Une coupole transparente vient recouvrir le poste de commande, enfermant Albert comme sous une grosse cloche à fromage. Les parois des wagons basculent, livrant accès au train. Les moteurs de la locomotive se mettent en route. Deux tapis roulants apportent des containers face aux ouvertures. Des robots élévateurs les chargent dans le train.

Tout cela se produit en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le narrer. Je me précipite sur la coupole pour tenter de libérer Albert. Une décharge électrique me fait voir trente-six fonctions d'onde. Albert gesticule. Ni la voix ni les signaux télépathiques ne traversent la paroi transparente. Il me fait signe de monter dans le train. Les robots commencent à rabattre les portes basculantes. Au dernier moment, je me faufile dans un wagon. Le panneau se referme. Le train démarre.

À l'intérieur, le silence n'est rompu que par le bruit régulier du convoi qui file à grande vitesse. Obscurité totale. Le wagon est aux trois quarts vide. Il transporte trois containers dont rien ne révèle le contenu, mais je suppose qu'il s'agit de matières inertes plutôt que d'animaux. Ma boussole interne ne fonctionne pas, du fait des parois blindées. Pas âme qui vive. Le

train roule dans la nuit, sans chauffeur ni passager. Je suis dans le noir, avec des idées plus sombres encore. Je porte la poisse. J'ai envoyé Max dans les limbes. J'ai largué Carl entre les mains des bobbies. Et Albert sous une coupole électrifiée. Tu parles d'un chef d'équipe ! Les heures passent, monotones, interminables. Le train roule à une allure constante. De temps à autre, il s'arrête, mais le wagon ne s'ouvre plus. Je n'ai pas sommeil. Trop angoissée pour me laisser glisser dans les bras de Kali.

Au bout d'un temps que j'estime entre six et huit heures, je perçois un nouvel arrêt. Cette fois, la paroi du wagon bascule. Je me retrouve sur un quai désert. Il fait nuit. Un horodateur à diodes bleues indique mercredi 2 mars 2222, 4 h 44 locales. Je suis à Paris, gare du Nord.

Floride, 1974

Le soir du 1^{er} avril 1974, Carl m'a téléphoné à mon hôtel de Reykjavik. Il était tout excité. Il m'a dit que Hoover était vivant ! Carl n'avait jamais cru à la mort du Boss. Dès l'annonce de celle-ci, il avait foncé à Washington. On avait retrouvé le corps d'Edgar étendu à côté de son lit à colonnes. À l'arrivée de Carl, la dépouille n'était plus visible. Il avait surveillé de près le transfert des archives personnelles du directeur et leur destruction par sa secrétaire, Helen Gandy. Au cours du déménagement, il avait vu emporter un gros paquet cylindrique d'environ deux mètres de long. Il avait trouvé ça louche. Mais il y avait trop d'agents autour pour permettre une investigation.

Le lendemain du décès, le corps du Boss fut transporté en grande pompe au Capitole et placé dans le catafalque noir qui avait servi dans le passé pour Abraham Lincoln et huit autres présidents. Des milliers de citoyens défilèrent pour présenter leurs derniers hommage à celui qu'ils considéraient comme l'incarnation de la Loi et de l'Ordre, le héros qui avait mis fin aux crimes de Dillinger et de *Machine Gun* Kelly. Dehors, des centaines de manifestants récitaient les noms des quarante-huit mille Américains tués au Viêt Nam. Il y avait trop de monde pour que Max puisse s'approcher du corps de Hoover. Dans la foule, il entendit un type, qu'il avait repéré comme un homme du Président, raconter que la maison de Hoover avait été la cible d'un récent cambriolage à l'instigation de la Maison-Blanche.

Ensuite, Nixon a traité Hoover comme un héros des États-Unis. Les honneurs lui ont été rendus au Capitole, ce qui n'avait jamais été accordé à un fonctionnaire civil. Nixon a organisé des funérailles grandioses. Il a fait l'éloge de ce « géant », symbole de courage et de patriotisme, dont l'admirable honnêteté et l'intégrité sans faille représentaient un exemple à suivre par

chaque citoyen américain. Question honnêteté, Nixon en connaissait un rayon.

Carl a enquêté pendant près de deux ans. Ce soir du 1^{er} avril 1974, il m'appelait de Floride. Il avait retrouvé Edgar dans un camp naturiste pour riches retraités, fréquenté notamment par d'anciens dignitaires nazis. Il avait entrevu Adolf Hitler, complètement gâteux et persuadé qu'il avait gagné la bataille de Stalingrad. Hoover semblait en bonne santé, même si sa tronche refaite par chirurgie esthétique n'était pas des plus réussies. Il se faisait appeler Robert Damiano. Il était censé être un descendant d'immigrés italiens ayant fait fortune dans le pétrole au Texas. Max avait relevé les empreintes digitales du prétendu Damiano et lui avait fait un prélèvement de sang discret. Les empreintes, le groupe sanguin, le groupe HLA et le typage génétique concordaient avec ceux du Boss. Carl avait poussé le professionnalisme jusqu'à contrôler la tombe officielle de Hoover : elle contenait un squelette de raton laveur.

Paris, gare du Nord, 2222

À peine sortie du train, je suis saisie par une âcre odeur d'urine assez forte pour asphyxier Gorge profonde. Je découvre un hall spacieux, dans le style Arts déco des gares françaises. Des piliers en bronze soutiennent une verrière. La partie centrale est effondrée, formant un amoncellement de gravats, de débris de charpente, d'éclats de verre et d'ordures. Une carrosserie de 2 CV Citroën, la capote arrachée, est enchâssée dans le tas d'immondices.

Au bout du quai s'activent des andros nettoyeurs. Des roboflics arpencent le hall, armés de mitraillettes. Le sol est percé de cratères larges de un à plusieurs mètres, creusés par des charges d'explosifs. Je progresse sur un béton jonché de déjections, de papiers gras, de canettes de bière, de composants électroniques, de pièces mécaniques et d'éléments indéfinissables. Une bombe publicitaire m'éclate dans le champ perceptif, signalant que la gare est un espace non fumeur. Sur un écran à cristaux liquides de vingt mètres sur dix, la « passion du foot » est illustrée d'images de la finale de la Coupe du monde 1998. De grands placards publicitaires vantent une marque de sous-vêtements féminins en affirmant : « La séduction n'est qu'un jeu. »

Un jeu sans joueur ! Aucun être à figure humaine n'est visible. La pollution radioactive, sensible, est cependant au-dessous de la limite toxique pour un mammifère. Des corbeaux criards, les ailes atrophiées, volettent à la recherche de pitance. Un auvent court le long de la façade de la gare, hébergeant une faune d'hybrides mi-chair mi-métal, innommables croisements de gastéropodes, de sauriens et d'androïdes. Ça rampe, ça grince, ça cliquette, ça craque, ça éructe, ça flatule, ça excrète, ça crache, ça suinte, ça dégouline, ça gicle. À cette heure matinale, la plupart de ces formes d'existence dorment, vautrées sur des

ferrailles ou des sacs-poubelle. Des escargots et des limaces gros comme des cochons d'Inde traînent en laissant un sillage baveux. Un chien électrique vient me flairer, lève une patte raide, s'éloigne d'un air indifférent.

Je cherche un refuge pour attendre le lever du jour. Presque tous les bars sont fermés. Des créatures noctambules, imprégnées d'alcool et de substances diverses, se bousculent sur le trottoir. Sur un côté de la gare, une quarantaine de cyberputes jacassent en racolant d'improbables clients. Il y en a pour tous les goûts : des culs-de-jatte, des Vénus sans bras, une femme sans tête, une paire de longues jambes aux cuisses fuselées, surmontée d'un buste atrophié avec deux gros yeux à la place des seins... Juchée sur un baril, une créature voilée de la tête au pubis, jambes écartées, offre une *Origine du monde* à la toison vert fluo.

Je déniche un estaminet crasseux, *Le Belge assoiffé*. Il consiste en une salle carrelée au milieu de laquelle est aménagé un bassin rempli de bière mousseuse et très fermentée. Trois touristes à l'aspect d'éléphants de mer, le corps couvert de taches rouges et bleues, barbotent en rotant. Un serveur au buste de pingouin monté sur des jambes mécaniques me présente un menu avec des holovignettes figurant des boissons. Je choisis une soupe de métal à l'acide. Le pingouin m'apporte un baquet d'eau de vaisselle vinaigrée dans laquelle trempent des clous rouillés.

J'allume ma pipe. L'écran de fumée dessine les questions qui m'obsèdent. Qu'est devenu Max ? Pourquoi n'a-t-il pas cherché à nous contacter ? A-t-il été enlevé par la force mystérieuse qui contrôle la Terre ? De quoi est faite cette force ? Commande-t-elle toute la planète bleue ? La femme sans nombril est-elle humaine ou répliquante ? Quel jeu joue-t-elle ? A-t-elle voulu nous dire quelque chose ? À qui me fait-elle penser ?

Le tableau n'a pas de sens. Les pièces du puzzle ne se combinent pas. Ce ne sont qu'incohérences et contradictions. Tout indique que l'humanité et l'essentiel de la faune naturelle ont été détruits, mais il n'y a aucun signe de catastrophe écologique planétaire. La Terre semble devenue un musée d'automates, mais des formes d'animalité s'insinuent dans ce

désert cybernétique. Un univers artificiel, hyperindustrialisé et ultrapollué, abrite des enclaves sauvages comme les Galapagos ou Regent's Park. On n'identifie aucune vie sociale digne de ce nom, mais l'interdit de fumer est respecté sous peine de mort.

Pourquoi la mégapolis londonienne est-elle équipée en biens et services pour des millions d'habitants, alors qu'elle semble peuplée, au maximum, de quelques dizaines de milliers de cybers ? Pourquoi tout est-il à vendre sur le marché de Camden, alors qu'il n'y a guère de clients ? Pourquoi la capitale britannique a-t-elle l'allure d'un gigantesque centre touristique, alors qu'on ne voit pas de touristes ? Qui se cache dans les mystérieux cars Nikon ? Que sont devenues les masses humaines ? Les extrapolations démographiques prévoyaient, au XXI^e siècle, une population se chiffrant en dizaines de milliards d'âmes. Où sont-elles ? Pourquoi la domination de l'hyperpuissance chinoise n'apparaît-elle pas davantage ? Certes, beaucoup d'objets sont fabriqués en Chine, mais cela n'est pas nouveau.

Depuis notre arrivée sur Terre, le seul pouvoir qui semble s'exercer constamment est celui des objets. Ils nous entourent, nous envahissent, nous dirigent, nous espionnent, nous contrôlent, s'offrent à nous comme marchandises. On dirait que la loi du marché est la dernière qui régule cette société d'objets. Elle fonctionne de manière constante et généralisée. À Guayaquil, à Londres ou à Paris, j'ai pu utiliser avec une facilité étonnante les anciennes monnaies terriennes comme les cartes de crédit zébriennes. Dans ce monde, l'universalisme de l'argent précède celui de la communication. Les créatures terriennes ignorent jusqu'à l'existence de la culture zébrière, mais acceptent nos moyens de paiement !

Et si la catastrophe résidait dans cette croissance économique à l'échelle galactique ? Si l'hypermarché cosmique avait fini par abolir toute culture ? Si l'humanité avait créé un totalitarisme plus puissant que le nazisme, le fascisme, le communisme, l'intégrisme religieux et les autres sinistres dictatures du XX^e siècle ? Si les hommes, en croyant se libérer, avaient installé un pouvoir plus subtil, plus dominateur, plus ubiquitaire que la domination d'une élite sur les masses ? Un

pouvoir dont l'efficacité ne reposerait pas sur une classe dirigeante, mais sur des milliards d'acteurs économiques individuels ? Si l'atomisation de l'individu avait été poussée au point de supprimer toute vie sociale ? Si les génocides passés avaient cédé le pas à l'autodestruction programmée de l'espèce ? Si le bipède avait fait de la planète un mausolée à la gloire du capitalisme totalitaire ?

La réponse est là, dans cette course folle du système ultralibéral qui s'est emballé jusqu'à éliminer tout ce qui n'était pas lui-même. Un tsunami de tristesse me submerge. Je me sens seule, d'une solitude minérale, cosmique, qu'aucun humain n'a connue ni ne connaîtra.

J'ai froid. Je prends la rue d'Alsace. Je descends l'escalier qui conduit à la gare de l'Est, encore plus dévastée que la gare du Nord. Peinte de motifs psychédéliques, l'église Saint-Laurent est squattée par des cyber-hippies. Un henneton me propose une variété de drogues, à des tarifs défiant toute concurrence. Je passe devant la charcuterie Schmid, à la vitrine inchangée depuis le XIX^e siècle. Après, des boutiques de bijoux, d'optique, de souvenirs, de télécommunications, des coiffeurs africains, des magasins de jouets, de farces et attrapes, de vêtements, de fourrures, des horlogeries, une imprimerie, des hôtels borgnes, des cafés...

Le peuple parisien commence à affluer. Plus dense que celui de Londres, plus grouillant, plus visqueux. L'essentiel est constitué de grosses limaces boursouflées de moignons, équipées de bras mécaniques et de prothèses. Ces créatures rotent, pètent, fientent, se morvent, abandonnent leur déjections au sol, s'accouplent en pleine rue. Je constate une importante circulation de véhicules motorisés, au comportement routier agressif. À plusieurs reprises, j'évite de justesse de me faire percuter par un engin.

Le *Brady* est situé au 39, boulevard de Strasbourg. Le guichet automatique indique que le cinéma est fermé le mercredi. *Gorge profonde* passe à 21 h 30, heure locale (20 h 30 TU), les lundis, mardis et jeudis. Trente-six heures à tuer. J'erre dans des quartiers en ruine. Les seuls immeubles bien entretenus abritent des commerces de luxe. Je visite des

magasins d'antiquités, des boutiques de haute couture et de parfums. On s'attend à voir surgir d'élégantes Parisiennes. Mais la clientèle brille par son absence. Les foules de gastéropodes se pressent dans des grandes surfaces qui vendent à bon marché des produits indiscernables des ordures entassées à la gare du Nord.

L'obélisque de la Concorde est cassé en deux, la partie supérieure gisant au sol, couverte d'escargots gros comme des hérissons. Des touristes japonais manchots, le buste surmonté d'une caméra à la place de la tête, prennent des photos et s'offrent des tours de grande roue. Non loin de là, le palais de l'Élysée, rebaptisé *Élysée-Château*, a été transformé en un confortable hôtel de la chaîne Accor. Un réceptionniste électronique enregistre ma commande : une chambre double, fumeur. La machine m'attribue la 707 et me souhaite un agréable séjour.

Bus Nikon, 2222

Carl décide d'accélérer le mouvement. Notre charte de bonne conduite interdit en principe d'utiliser les arts martiaux zébriens ailleurs que sur la piste sportive, mais à la guerre comme à la guerre. Une série de prises foudroyantes laissent les bobbies sonnés pour le compte. Puis, suivant une impulsion à la fois psychique et physique, Carl bondit sur le toit d'un car Nikon qui passe devant la gare. L'engin accélère. Carl fait ventouse pour ne pas être éjecté. Au bout de quelques minutes, le car sort de Londres et s'arrête, trente kilomètres plus loin, dans une station ultramoderne.

Une partie du toit du car coulisse, dégageant un sas. Un cyber entreprend de charger des malles apportées par un chariot mécanique. Elles semblent contenir des vivres. L'une d'entre elles est mal fermée. Carl s'y glisse à l'insu du cyber. Il se retrouve dans le bus. Celui-ci comporte une allée centrale assez spacieuse pour permettre à trois hommes de se tenir côté à côté, avec de chaque côté une rangée de sièges larges et inclinables, de la dimension d'une couchette de train de première classe.

Carl se dissimule sous un siège à l'arrière. De sa cachette, il observe tout le car. Ça vaut le coup d'œil. Des dizaines de Chinois tout ridés, en costard-cravate sombre et chemise blanche, ne cessent de parler et de griller des cigarettes blondes américaines dont la fumée est instantanément happée par un puissant système d'aération. Carl ne comprend pas leur conversation, mais leur langue, proche du chinois du XX^e siècle, est beaucoup plus sophistiquée que ce que nous avons entendu à Guayaquil, Londres ou Paris.

Le bus démarre pour une excursion dans la campagne anglaise. Les Chinois ont une curieuse façon de voyager : enfermés dans leur bulle étanche, ils n'ont aucun contact direct avec les lieux qu'ils visitent. Le car s'arrête dans la cour d'une

reconstitution de ferme traditionnelle. Sans bouger de leurs sièges, les touristes assistent au spectacle de la traite des vaches laitières par une cyber-fermière. De leur place, ils voient, entendent et perçoivent les odeurs, grâce à des écrans et des transmetteurs. Apparemment, ils apprécient ces sensations indirectes.

Plus tard, un cuisinier en blouse blanche, coiffé d'une toque, leur sert un dîner chinois. Ils mangent avec appétit, puis recommencent leur interminable conversation. Le car a pris une vitesse de croisière nettement plus rapide. D'après une annonce en partie traduite en anglais, Carl comprend que le tour est terminé et que le groupe s'en retourne en Chine. Dans la soirée, un écran holographique montre un film policier de 1992, *Basic Instinct*, dans lequel Sharon Stone prouve fugitivement qu'elle est une vraie blonde. Ainsi émoustillés, les vieillards accueillent avec entrain la rubrique *adult movies*. Dans la séquence la plus intéressante, une créature ressemblant de manière troublante à Hillary Clinton subit un *gang-bang* exécuté par une cinquantaine de gaillards de toutes les races et de toutes les couleurs. Les Chinois applaudissent la performance en commentant les longueurs des organes mâles – ce que Carl comprend à leurs gestes évocateurs.

Il est plus de 5 heures du matin et ils n'ont pas dormi une minute. Une carte lumineuse animée illustre le parcours du bus : traversée de la Manche puis Paris, Berlin, Moscou, et ensuite à peu près le trajet de l'ancien transsibérien, mais arrivée à Pékin au lieu de Vladivostok.

D'après la progression du point figurant le bus sur la carte, Carl évalue la vitesse de croisière à près de 400 km/h.

Le 2 mars vers 12 heures TU, le car, qui roule sans interruption depuis plus de seize heures, passe Krasnoiarsk. Les Chinois n'ont pas cessé un instant de parler. Carl, épuisé, s'assoupit. Il se réveille le 3 mars à 17 heures TU. D'après la carte animée, le bus a changé d'itinéraire. Il est reparti pour un tour en Europe du Sud. Carl comprend ensuite que les touristes n'avaient pas envie de rentrer trop vite. Au bout du compte, le voyage dure des semaines. Carl se nourrit de déchets qu'il dérobe furtivement, de couverts, de menues pièces métalliques.

Il commence à s'habituer à ses compagnons de route. Ils sont vraiment très vieux. De temps en temps, l'un d'entre eux passe de vie à trépas – pas surprenant, presque tous ont fêté leur centenaire depuis belle lurette. Les Chinois embaument leurs morts avec une technique très efficace qui donne au cadavre l'aspect d'une statue de cire. Ensuite, ils les réinstallent à leur place dans le car. Étrange, de voyager avec ces morts ! Lorsque le car arrive enfin à Pékin, le 14 avril 2222, un bon tiers du groupe a passé l'arme à gauche.

Élysée-Château, 2222

Je m'affale dans le confortable canapé du hall d'entrée de l'hôtel. Une andro-céphalopode du genre poulpeuse s'adresse à moi dans le pidgin franglo-arabo-slave que j'ai entendu dans les rues de Paris. Elle me demande si j'ai besoin d'aide. Je lui montre la clé de ma chambre. Elle m'emmène gentiment, en m'aidant de ses tentacules. Elle m'installe sur le lit, fait couler un bain, règle la TV holographique sur une chaîne musicale. Une vache en jogging mauve meugle un rap, accompagnée par des bruits d'armes à feu et de mines antipersonnel. La femme de chambre poulpeuse m'explique avec enthousiasme que c'est le son qui déchire en ce moment, un groupe qui s'appelle Tectonic Bouse.

Je m'immerge dans la baignoire pleine de bain moussant écœurant de douceur parfumée synthétiquement. Je demande un peu d'acide à la femme de chambre poulpeuse. Elle va chercher deux bouteilles de vinaigre et un flacon de tabasco qui rendent l'eau supportable. Je m'endors, bercée par le rythme martial de Tectonic Bouse.

Le son d'une explosion de TNT me tire de ma léthargie. J'ai dormi plus de vingt-quatre heures. Je sors du bain, je trafique le clavier de la TV. Il y a des milliers de chaînes multimodales, avec images en 3-D et sensations tactiles. Presque toutes montrent en continu des jeux dont la plupart consistent en concours de pets et autres émissions gastro-intestinales. Les jeux les plus sophistiqués consistent en questions sur la vie privée des présentateurs de télévision. Les candidats doivent choisir, parmi trois holovignettes, celle qui figure la bonne réponse. J'apprends que Jean-Caillou Coco est l'animateur de *La Vérité toute nue à poil*, et qu'il est en train de quitter Amnésie de Mocano après un coup de foudre pour Miss Limace

Île-de-France. Ces révélations sont hachées de publicités diverses.

Je dégote une chaîne d'actualités. Le problème, c'est que l'actualité s'étale sur deux siècles, sans souci d'ordre chronologique ni de distinction entre les faits et la fiction. On passe de la libération de Paris par un groupe de Siriens le 25 août 1945 à la destruction de New Delhi par une bombe atomique pakistanaise, le 21 janvier 2071. Je visionne l'interview d'un Martien retrouvé près de Roswell en 1966, le mariage du pape Jean-Paul IV en 2044, l'arrestation spectaculaire du gangster *Machine Gun* Kelly, le 26 septembre 1933, par J. Edgar Hoover et ses *G-Men*. Je vois la naissance du premier clone humain au Roslin Institute, le 18 avril 2009, une fille nommée Dolly 2. Je vois l'assassinat de John Kennedy. Je vois la course du premier athlète sous les neuf secondes au 100 mètres plat, lors des JO de Pyongyang en 2064. Un document saisissant montre le « Super Big One », une série de tremblements de terre qui se sont produits le 11 septembre 2099 et les jours suivants, d'abord sur la faille de San Andreas près de San Francisco, puis sur un autre réseau de failles autour de Los Angeles. D'après le film, la Californie a été effacée de la carte.

Je sursaute en apercevant une vue panoramique de la falaise à pillows lavas de Geotimes ! C'est un flash spécial. Une incrustation précise : « Images non censurées, déconseillées aux personnalités sensibles. Modalité tactile désactivée, en raison de son caractère insoutenable. » Un commentaire annonce que les *Men in Black* ont neutralisé la dernière cache importante du Jihad butlérien. Les images montrent une file de silhouettes voilées semblables à celles qu'avait révélées le martinet espion de Max. Sauf que ce sont des prisonniers de guerre. Des *MIB* en combinaison noire, bottés et masqués, les bousculent sans ménagement.

Ils les traînent sur une large terrasse calcaire. La scène devient d'une violence implacable. Les *MIB* contraignent les prisonniers à se dénuder. Ils sont une trentaine, hommes et femmes. Un prisonnier refuse de se dévêter. Quatre *MIB* le saisissent, lui arrachent ses vêtements, le tabassent,

l'émasculent en lui piétinant les testicules, le rouent de coups jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une masse sanglante recroquevillée, l'achèvent avec un lance-flamme. Puis les Hommes en noir violent les prisonniers en leur introduisant des matraques dans tous les orifices corporels. Ils contraignent un couple à s'unir devant eux. Un officier lance un ordre. Les prisonniers sont forcés à s'agenouiller de manière à former un alignement rectiligne. Ceux qui résistent sont passés au lance-flamme.

Les survivants se tiennent à genoux, nus, devant leurs tortionnaires. Sous l'effet de la peur, certains libèrent le contenu de leurs intestins, détail sur lequel la caméra s'attarde complaisamment. Deux *MIB* brandissent des sabres courts et tranchants comme des lames de rasoir. En quelques dizaines de secondes, ils décapitent les prisonniers encore en vie. La dernière image montre un *MIB* urinant sur une tête séparée de son corps.

Totalement réveillée, j'éteins la TV et j'appelle la femme de chambre. Je lui demande un journal. Elle m'apporte *Le Monde* daté du vendredi 4 mars 2222 (alors que la date du jour est jeudi 3). À la une, ce titre : « Liquidation du Jihad butlérien ? »

Je lis le début de l'article :

« Hier, les *Men in Black* ou Hommes en noir, service spécial des Nations unies, ont porté un coup fatal au Jihad butlérien, cette nébuleuse terroriste formée d'une poignée de survivants de l'humanité sauvage. Les historiens considèrent le Jihad butlérien comme un tardif avatar des mouvements intégristes antitechnologie de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècle. Si l'origine exacte du mouvement n'a jamais été connue, son idéologie comme son organisation ont été définies au début des années 2000 par Mahmoud Al-Oussama, appelé par ses partisans le « prophète Butler » – on ignore pour quelle raison ce surnom lui a été donné. Le Jihad butlérien est une croisade antitechnologique contre les ordinateurs, les machines pensantes et les robots conscients, qui utilise tous les moyens du terrorisme et de la piraterie informatique. Les Jihadistes, qui se surnomment entre eux les « Enfants de Dune », ont une horreur sacrée des technologies de l'information. Leur principal

commandement est : « Tu ne feras point de machine à l'esprit de l'homme semblable. » La plupart des historiens considèrent que le premier acte d'importance du Jihad butlérien a été l'attentat du 11 septembre 2001 contre le World Trade Center de *Manhattan*, mais certains spécialistes contestent cette notion.

« Le mouvement a été particulièrement actif dans les années 2030-2050, grâce à un puissant réseau basé au Pakistan, qui fut détruit lors du quatrième conflit mondial. L'implosion démographique des populations humaines sauvages, au début du XXII^e siècle, avait réduit le Jihad butlérien au statut d'une survivance qui maintenait un faible niveau d'activité grâce à des groupuscules basés en Afghanistan et dans la péninsule arabique... »

Il est 20 h 20. J'ai juste le temps de me refaire une petite beauté et de filer au *Brady*.

Chine, 2222

Carl veut savoir si ce qu'il a observé dans le bus est la règle ou l'exception. À Pékin, il est frappé par une évidence : l'absence de grouillement humain. La ville est d'une modernité ahurissante. Il y a des gratte-ciel de 900 mètres de haut. Sur la place Tian'an-men, on a construit la réplique, à l'échelle double, des Twin Towers de *Manhattan* abattues le 11 septembre 2001. Il y a assez de bâtiments à Pékin pour loger une centaine de millions d'individus ! Mais la ville est dépeuplée. Il ne reste quasiment plus de Chinois ! Et plus du tout de Chinoises !

Carl pousse l'enquête. Pékin n'est pas la Chine. Il sillonne le pays pendant des jours. Il visite des rizières, des montagnes, des forêts, des déserts. Il voit des villes et des villages. Partout le même tableau : de vieux hommes qui discutent à n'en plus finir. Pas de femmes, pas d'enfants, pas de jeunes. Un jour, il échoue dans un trou perdu dans le Yunnan. Surprise, il y a encore quelques jeunes. Et une femme ! Elle est enceinte ! Carl arrive juste au moment de l'accouchement. La femme met au monde une petite fille. Sous les yeux effarés de Carl, si abasourdi qu'il ne réagit pas à temps, les vieux caciques du village, aidés des jeunes, creusent un trou et enterrant le bébé vivant ! La mère, sans protester, s'assied près du trou et se laisse mourir d'inanition. Tout le monde semble trouver ces actes normaux.

Carl a mis du temps à comprendre ce comportement abominable et pathologique. Les vieux n'avaient l'air ni fous ni mus par un quelconque fanatisme. La seule anomalie était qu'ils parlaient de manière ininterrompue, en fumant des cigarettes, mangeant très peu et ne dormant pas du tout. Un jour, Carl remarque une nuée de *bugs* un peu différents de ceux qui nous ont suivis depuis Guayaquil. Il réussit à en intercepter un et à l'analyser. La bestiole contient une séquence d'acides nucléiques

qui a l'allure d'un rétrovirus. Apparemment, le virus provoque une pathologie à l'opposé de la maladie du sommeil.

— Tu te souviens de *Cent ans de solitude*, le roman de Garcia Marquez ? m'a dit Carl après son retour. À un moment, les habitants du village sont atteints de la peste de l'insomnie. Ils ne dorment plus, ils parlent toute la nuit. Au début, c'est plutôt agréable mais, petit à petit, ils se mettent à tout oublier. Ils accrochent des pancartes sur les animaux et les objets, du genre « ceci est la vache, il faut la traire pour prendre son lait ». À la fin, ils ne savent même plus ce que signifient les pancartes. Je pense que les Chinois sont atteints d'une épidémie de peste de l'insomnie. Ils ne dorment jamais, parlent sans arrêt et ont oublié les nécessités de base de l'espèce. Ils se comportent comme s'ils n'avaient pas d'instinct de survie et pire, comme s'ils étaient programmés pour l'autodestruction. Ils ont instauré, ou réinstauré la coutume barbare du meurtre des filles, sans que personne sache pourquoi ni en soit choqué. La Chine a fini par s'éveiller, mais pour le malheur et l'extinction de son peuple !

Le Brady, 2222

C'est un petit cinéma à l'enseigne de néon rouge surmontant un porche de marbre rose encadré par une mosaïque aux tons bleus et dorés. La décoration intérieure, en bon état, donne une impression de confort avec ses tapisseries de velours rouge. Le guichet automatique est très occupé à regarder un match de foot, sa caméra braquée sur un minuscule écran. Sans se distraire une milliseconde, il me remet un billet pour la salle 1. Je descends un étage, m'installe sur un fauteuil défoncé au premier rang.

La clientèle du *Brady* est plus branchée et plus cool que les Parisiens que j'ai croisés jusqu'ici. Des couples de jeunes limaces aux formes vaguement androïdes se tiennent amoureusement par les pinces fixées à leurs moignons. Un gros céphalopode s'excuse parce qu'il m'a donné par mégarde un petit coup de tentacule. Il sourit, laissant échapper une bave verte qui se répand sur le sol et brûle la moquette.

Au bout de quelques minutes, la lumière s'éteint. Le film démarre à 21 h 03 locales (20 h 03 TU). J'active mon chrono digital et l'incruste en bas à gauche de mon champ visuel, afin de pouvoir situer précisément chaque image. La fusée apparaît à deux moments du film. Le premier passage important débute après 27 minutes 22 secondes de projection. Linda vient d'apprendre par le docteur Young, un praticien aux méthodes hétérodoxes mais au diagnostic précis, que son clitoris est au fond de sa gorge. Elle est en pleurs, mais le bon docteur lui suggère la solution et lui conseille de l'essayer immédiatement sur lui-même. Linda s'attelle à la tâche avec un enthousiasme émouvant, engloutissant le pénis du docteur Young jusqu'à la base. Le docteur exprime une émotion compréhensible, tandis que Linda s'attache à bien faire, accompagnée par la chanson

que Max jouait naguère : *No one gonna tell you the way it has to be.*

Le chrono indique 29 minutes 49 secondes de projection. Les efforts de Linda portent leurs fruits – si l'on peut risquer cette expression. À l'image, apparaît une cloche de bronze flanquée de deux automates à figure d'ouvriers, tenant chacun une masse ; ils frappent la cloche avec un bel ensemble, et font retentir le son tant espéré par Linda qui ressent enfin les prémices de l'extase. À 30 minutes 25 secondes on voit un ciel noir sur lequel éclate en gerbe un feu d'artifice. À 30 minutes 54 secondes apparaît une fusée en train de décoller de sa rampe de lancement. On voit la fusée pendant 6 secondes, en alternance avec des plans de Linda, selon un montage serré qui figure l'ascension de Linda au septième ciel.

Je ne détecte aucune anomalie dans cette partie du film, mais le mot de passe de Kali se trouve dans le second enchaînement du même genre, celui-là à la fin de l'histoire, lorsque Linda, guérie, a trouvé l'homme de sa vie. Linda démarre la pipe du siècle à 55 minutes 45 secondes au chrono. À 58 minutes 15 secondes, les cloches retentissent. À 58 minutes 30 secondes, le feu d'artifice illumine l'écran. À 59 minutes 59 secondes, Linda gît près de son amoureux, comblée, folle de bonheur. À 1 heures 0 minute 12 secondes, « The End ».

Par Vishnou ! *Je n'ai pas vu la fusée dans la séquence finale !* Exactement comme avec la copie que Max nous a projetée à bord du *Beagle* ! Ayant mémorisé la projection image par image, je recalcule très précisément la durée du film. Et j'ai un choc.

Il manque quatre secondes ! Je veux dire *qu'il me manque quatre secondes !* Mon chrono me donne une durée de projection d'une heure et douze secondes, mais les images que j'ai mémorisées n'occupent qu'une heure et huit secondes. En clair, un bref passage du film a été projeté sur l'écran sans que je le voie !

Surexcitée, je me précipite dans la cabine de projection. Bien sûr, il n'y a pas de projectionniste. Tout est automatique. Je démonte rapidement le dérouleur. Je me saisis du plateau inférieur sur lequel le film est rembobiné. À toute vitesse, je

scrute la pellicule image par image. Au point qui correspond à 58 minutes 25 secondes de mon chrono, je trouve les plans de la fusée : ils correspondent exactement aux quatre secondes qui manquent dans mon décompte. À la projection, *j'ai zappé la fusée !*

Cette découverte me stupéfie au point que je réagis un peu tardivement à l'entrée en scène des agents de sécurité : trois robocops de métal noir manifestent une intention très nette de m'appréhender. Dans un premier temps, je leur balance les pièces du projecteur à la tête – ou du moins ce qui en tient lieu. Je me mets en boule et je bondis, souple comme le léopard et puissante comme le kangourou. Je me rue sur le boulevard, poursuivie par des sirènes et une nuée de *bugs* surgie de nulle part. Je leur crache un souffle d'acide brûlant qui les neutralise. Je balance un gros bruit blanc pour brouiller ma piste.

Quelques instants plus tard, je me repose dans ma chambre, à l'*Élysée-Château*.

Massif des Calanques, Marseille, 1994

Il s'est éveillé à la tombée du jour. Il a dormi tout l'après-midi, blotti au creux d'un bosquet de pins d'Alep. Maintenant, il sort de sa cachette, étire son corps élancé et musculeux. À grandes enjambées, il gravit l'éboulis jusqu'au sentier de bord de mer. Il s'engage sur le sentier, longeant la paroi abrupte des falaises de Devenson. Indifférent au vertige, il va silencieux sur ses pieds nus, dansant presque sur les cailloux aux arêtes parfois acérées comme des éclats de verre.

Il s'écarte du chemin, s'assied sur un rocher plat surplombant l'à-pic. Une langue de mer d'un bleu profond s'insinue dans la falaise. L'or du couchant enflamme les calcaires blafards. La nuit descend doucement sur le littoral, jusqu'à ce que le bleu du ciel se noie dans la mer. Une pleine lune joufflue entame son périple.

Quand le disque blanc est bien haut sur la voûte céleste, il se met en route. Il court comme en plein jour dans le clair de lune blême. Il pourrait faire le trajet les yeux bandés. Ses pieds connaissent chaque caillou de ce massif des Calanques que ses pères et les pères de ses pères ont foulé depuis l'aube de l'humanité. Du moins, d'après la légende familiale. Lui, Arvina, sait bien que ni Père ni Mère n'étaient originaires des Calanques. Ils s'y sont installés alors que lui-même était enfant et que Mère était enceinte de Kerfalou. De la vie d'avant, des raisons qui les ont poussés à fuir le pays des montagnes pour se réfugier dans ce labyrinthe de pierre, ils n'ont jamais parlé. Maintenant, Père et Mère ne sont plus là et Arvina ne les questionnera plus. Il lui reste la mythologie qu'ils se sont inventée et qui est devenue la seconde peau de sa mémoire. Le massif des Calanques est le berceau de l'humanité, dit la légende. Leur famille descend des premiers hommes. Les deux

frères appartiennent désormais au pays des roches pâles que Père appelait « pierres de Lune ».

Du temps où il leur racontait des histoires, Père leur a dit que les pierres de lune étaient un cadeau divin. Le dieu de la Pluie était un grand fumeur. Les étoiles et les comètes étaient les cendres incandescentes de ses cigares, les nuages des volutes de fumée. La Terre, jadis couverte de neige et de glace, était devenue chaude grâce à la fumée soufflée par le dieu. Le tonnerre et les éclairs résultaient des étincelles qu'il produisait pour allumer ses cigares, en heurtant les astres en guise de briquet. Une fois, le dieu de la Pluie a frappé la Lune contre Vénus, détachant de l'astre des nuits un morceau de roche qui est tombé sur la Terre et s'est brisé en mille éclats : de là est né le pays des pierres de Lune.

Pressant l'allure, il laisse à sa gauche l'anse de l'Œil-de-verre. Il veut arriver à temps pour observer les Hommes aux habits sombres. Il file vers le col de la Candelle, rejoint le cap Sugiton, dévale au fond de la calanque de Morgiou. Habituellement, il évite les zones habitées, mais en cette nuit de début de printemps, le petit port est désert. Il souffle quelques instants avant de se remettre en route. Il a ralenti. Il sait que le danger peut surgir à chaque seconde. Il longe la rive ouest de la calanque, rejoint le sentier des crêtes. À une centaine de mètres, une fortification barre la colline. Il prend le passage qui s'ouvre sur le versant ouest, du côté de l'anse de la Triperie. Il progresse furtivement, s'abritant derrière les buissons ou dans les creux de rochers.

Il s'arrête près d'un cairn qui se dresse à hauteur d'homme, à une cinquantaine de mètres du rempart. Jadis, Père lui a révélé le secret de ce tas de pierres. Il a fait rouler un gros caillou, dégageant l'ouverture d'une cheminée creusée dans le calcaire par l'érosion. Père a fait entrer l'enfant dans le boyau, s'est faufilé à sa suite, une torche allumée à la main, les pieds en avant pour pouvoir refermer l'issue. Ils se sont enfouis dans les entrailles de la colline en suivant l'étroit conduit rocheux. Ils ont abouti à une minuscule salle où même l'enfant ne se tenait pas debout. Père a déplacé un caillou plat, révélant un puits à la paroi raide et glissante. Il a montré à l'enfant les prises pour

descendre sans se fracasser au fond. Le cœur battant, ils ont posé le pied sur le sol de la Grotte sacrée, la Tombe des Ancêtres.

Devant ses yeux émerveillés, Père a promené la lueur de la torche sur les splendides stalactites et les concrétions aux couleurs étincelantes. Puis il lui a fait découvrir les images peintes par les Ancêtres. Une main gauche au pochoir, empreinte blanche cernée de rouge. Des mains avec les doigts raccourcis. Père lui a expliqué que ces doigts n'étaient pas coupés, mais repliés pour former les signes d'un langage visuel que les Ancêtres utilisaient pour chasser. L'enfant s'est extasié devant les chevaux et les cervidés, les bouquetins et les chamois, ses préférés. Père lui a expliqué que chaque être humain possède l'esprit d'un animal. Lui, Premier-Né, est un homme-chamois.

Droit devant, l'île de Riou dresse sa silhouette massive aux contours déchiquetés. Arvina s'avance vers le cap Morgiou. Il se tapit sur un rocher plat, au bord de la muraille de pierre lisse et vertigineuse. De son observatoire, il embrasse du regard l'anse de la Triperie avec, en avant de la pointe de la Voile, le point que Père lui a appris à repérer, juste à l'aplomb de l'invisible entrée des Ancêtres.

Il scrute la surface de l'eau, immobile sous la pleine lune. Soudain, un remous : le monstre remonte. Une baleine de métal, tache claire dans l'eau sombre. Éclairé par un projecteur, un homme en combinaison se hisse sur le dos de la baleine. Sans bruit, un bateau s'approche, conduit par un autre Homme en noir. Le dos de la baleine s'ouvre, livrant passage à un troisième homme chargé d'un container de la taille d'un casier à homards.

Que viennent faire les Hommes en noir dans la Grotte des Ancêtres ? Ils ont l'air aussi redoutables que l'autre fois, lorsqu'ils ont emmené ses parents. Ils sont armés de bâtons de feu. Arvina les a repérés quelques jours plus tôt alors qu'il observait, de loin, la pointe de la Voile. Ses yeux exercés ont vu le bateau pneumatique gris stopper juste devant le point secret. Une grosse torche s'est allumée sur le nez de la baleine de métal qui a plongé droit vers l'entrée des Ancêtres. Le soir suivant, les

hommes sont revenus. La visite de cette nuit est la quatrième. Que veulent-ils ? Qu'ont-ils fait de Père et Mère ?

De son promontoire, il épie les trois hommes assis dans le bateau pneumatique. L'un d'eux retire du container un objet long et luisant, comme une jarre de verre. Arvina en a vu de semblables dans les maisons modernes, jamais dans la Grotte sacrée. Les quatre Hommes en noir l'examinent comme s'il s'agissait d'une découverte extraordinaire. Finalement, ils la replacent dans le container et se préparent à partir.

Un sifflement aigu déchire le silence. Un signal destiné aux hommes du Zodiac. Celui qui doit être leur chef se lève et regarde en haut de la falaise, dans sa direction. Premier-Né se retourne. Dans son dos, les silhouettes de trois Hommes en noir se découpent dans la nuit claire. Ils marchent sur lui. Ils ont le visage masqué et portent des bâtons de feu. Absorbé par ce qui se passait sur l'eau, il ne les a pas sentis venir. Maintenant, distants de cent cinquante ou deux cents mètres, ils se déploient en éventail pour lui barrer le passage.

Il évalue la situation en une milliseconde. Une seule chance. En courant sur la crête de la falaise, il peut franchir le barrage. Ses trois poursuivants ont laissé une brèche étroite, jugeant improbable qu'il s'approche très près du bord, au risque de se rompre les os. Ils ignorent qu'ils ont affaire à un homme-chamois. S'il parvient à gagner le grand cairn, il se glissera dans le boyau. Même s'ils le voient se faufiler, ils hésiteront à le suivre. Ils perdront du temps. Et une fois dans la cheminée, il sait comment se cacher. Oui, il a sa chance.

Très lentement, il replie les jambes et s'accroupit, muscles bandés, prêt à jaillir comme un fauve. Il respire profondément, fait le vide en lui-même. À mi-voix, il récite la litanie enseignée par Père : « Je ne connaîtrai pas la peur, car la peur tue l'esprit. La peur est la petite mort qui conduit à l'oblitération totale. J'affronterai ma peur. Je lui permettrai de passer sur moi, au travers de moi. Et lorsqu'elle sera passée, je tournerai mon œil intérieur sur son chemin. Et là où elle sera passée, il n'y aura plus rien. Rien que moi. »

Il s'élance. Un bond prodigieux. Sa détente rapide comme l'éclair surprend les trois chasseurs. L'homme-chamois court

comme de sa vie il n'a couru. Un instant, il se croit sauvé. Puis une douleur fulgurante lui transperce la cuisse. Il porte la main là où le bâton de feu l'a frappé : pas de blessure. Dans un effort surhumain, il poursuit sa course. Mais il a perdu l'avantage de la surprise. Un deuxième coup le frappe à l'omoplate. Il tombe à genoux, au bord de la falaise. Il tente de se redresser. Ses muscles sont engourdis.

Maintenant, il sait qu'il va mourir. Du moins a-t-il encore le choix de mourir comme un guerrier. Se mordant les lèvres au sang, il se dresse de toute la hauteur de son corps longiligne. Désarmé, nu à l'exception de ses tatouages et de ses peintures de combat, il fait face. L'homme qui a tiré épaule à nouveau. Arvina le fixe, droit dans les cercles noirs qui masquent les yeux. Puis, sans plus lui prêter attention, il se retourne et se jette à la mer.

Ses muscles ne répondent plus. Il tombe comme une feuille du haut de la falaise abrupte. Sa chute dure un temps infini. Il voit les chamois, il voit les bouquetins, il voit Père lui expliquer la langue des doigts. Puis il se fracasse à la surface de l'eau, dure comme un mur de béton.

Les Hommes en noir ont agi presque par réflexe. Une longue pratique de la violence et de la clandestinité leur a appris que le plus facile et le plus sûr est de tuer. Ils s'assurent que l'homme-chamois est sans vie. Ils renoncent à emporter le corps. Il faudra s'en débarrasser ensuite, complication inutile. Personne ne les a vus. Leurs armes ne laissent pas de traces. La mort passera pour naturelle. Des chutes fatales se produisent parfois dans les Calanques. Il y aura un entrefilet dans *La Provence*. Et on n'en parlera plus.

Le Zodiac démarre, propulsé par son moteur électrique, tractant le sous-marin de poche. Les Hommes en noir s'éloignent sans un mot pour leur victime, ignorant les deux yeux qui les suivent du haut de la falaise, deux yeux au regard épouvanté, muet hurlement de terreur qui les accompagne, bien au-delà de l'anse de la Triperie, jusqu'à ce qu'ils se soient perdus dans la nuit laiteuse.

Élysée-Château, 2222

La chambre 707 possède une agréable terrasse qui donne sur un jardin intérieur fleuri d'églantiers, de rosiers anciens, de cerisiers du Japon et de forsythias. Encore un îlot préservé dans ce monde sans vie. Le côté floral est un peu mièvre pour mes goûts de Zébrière. Mais c'est paisible. Je me mets à *cultiver mon jardin*, comme dirait le crétin de Voltaire. Je décide de prendre des vacances. Je m'aménage une vie tranquille, tourisme dans Paris l'après-midi et le soir – parfois jusqu'au bout de la nuit –, repos à l'hôtel le reste du temps. Le matin, je profite du printemps précoce pour m'installer au soleil et savourer le petit déjeuner concocté par Marina, la femme de chambre poulpeuse : une bassine de clous, des couverts rouillés, une éponge métallique ou un bocal de limaille. Les moineaux et les pigeons donnent leur concert un peu bruyant, mais familier. Tout est calme. J'oublie mes soucis, je me laisse vivre...

Le contraste est saisissant entre l'environnement protégé de l'hôtel et la saleté, la pollution de Paris. La « Ville lumière » n'est qu'une décharge, une énorme poubelle où s'entassent ordures et déchets nucléaires. Dans le grand bassin du jardin du Luxembourg, il y a des pièces provenant d'anciennes centrales d'Électricité de France, des briques de graphite, des cartouches d'uranium.

Parfois, je pars pour une virée de plusieurs jours. J'écume les bars, je traîne sur les quais, j'entre dans les centres commerciaux, je me glisse sous les porches. Je cherche je ne sais trop quoi. Je me demande si des humains se cachent dans ce monde en décomposition. Je me balade avec une lampe torche en plein jour, comme Diogène – *je cherche un homme, mais il n'y en a plus*. Puis je rentre me blottir dans le cocon de l'Élysée-Château. Deux images opposées, indissociables, d'une même réalité. La puissance humaine a fabriqué des machines

qui ont rendu le monde inhumain. Mais cet univers hostile à l'homme est un paradis pour les artefacts. La surabondance des objets crée la niche écologique parfaite pour la société des machines. Le progrès de l'humanité est ce qui la tue.

Mon train-train se poursuit sans heurts. Je n'ai aucune nouvelle des autres, mais je ne m'en soucie guère. Chaque chose en son temps.

Le matin du 21 avril 2222, je reçois une lettre de Max.

Elle arrive livrée par un pigeon voyageur qui vient se poser sur ma terrasse en roucoulant énergiquement. Manifestement, il sollicite mon attention. Sur sa patte droite, un insigne Fédéral Express. Fixée à la patte gauche, une attache avec un petit boîtier cylindrique en métal. Je prends le cylindre, je l'ouvre. Il contient un rouleau de papier fin couvert d'idéogrammes zébriens, dont je reconnaiss instantanément la calligraphie.

J'accroche la pancarte « Ne pas déranger » sur la porte de la chambre. Je tire les verrous. Je m'oblige à prendre le temps de m'installer confortablement dans le fauteuil Chesterfield. J'allume ma pipe. Enfin, je déroule le rouleau de papier. Je lis avec lenteur :

« Ma chère Angela,

« Cette lettre constitue une mise en pratique de l'article 22 de la procédure de sécurité de merde : « Si ta Ferrari tombe en panne, vas-y à dos d'âne ; si ton âne est malade, va à pied. « Depuis des jours, j'ai tenté de te joindre par tous les moyens de communication modernes imaginables : faisceaux hertziens, lasers, satellites météo, GPS, GSM, Bluetooth, ChickenGame, DAN, Earthlink, Connections T3, Minitel, SMPS, transpondeurs à neutrinos, Wifi, Zillas, etc. Bernique ta mère, dirait Carl. Impossible d'échapper à l'incessant *tap and bug* – comme on dit au FBI – des moustiques électroniques. Si les Zébriens pissaient, je recevrais une analyse d'urine détaillée une minute après chaque miction.

« Par une inexplicable lacune de cette surveillance vicieuse, les bons vieux pigeons voyageurs Fed Ex circulent en toute liberté, d'où cet envoi. Je crains que cette lettre ne soit interminable et décousue. J'ai l'esprit en état de décomposition

avancée et plusieurs choses essentielles à te communiquer. Je compte sur toi pour remplir les blancs et faire les liaisons. Avant tout, sache que je ne vous ai pas trahis. Ma disparition est involontaire. Connaissant ta nature encline à la culpabilité, j'insiste sur le fait qu'en aucun cas tu ne dois reprocher à Albert ou à toi-même quoi que ce soit à propos de l'incident chez *Black Gull*. Vous avez fait ce qu'il fallait, mais ça ne pouvait pas fonctionner.

« Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut que tu saches que la panne de Kali à notre réveil et les autres incidents sont dus à une intelligence artificielle qui gouverne la Terre. On l'appelle Deepest Blue ou simplement DB. Je n'ai que des informations fragmentaires, mais je sais qu'il s'agit du plus puissant système informatique jamais construit. Ce truc associe des billions de microprocesseurs, parmi lesquels la population ubiquitaire de ces *bugs* qui nous suivent à la trace depuis les Galapagos.

« Deepest Blue nous a pris en chasse dès le moment où le vaisseau est arrivé aux alentours du nuage d'Oort. J'ai commencé à flairer une histoire de ce genre aux Galapagos, car le coup des moustiques, après un piratage et un déroutage, suggérait un phénomène informatique. Quand tu t'es mise à parler des machines qui avaient pris le pouvoir, je me suis dit que tu avais raison. Mais nous étions piratés et je ne voulais pas que le pirate croie que nous avions tout pigé. Je me suis donc entêté à vous contredire, toi et Carl, alors qu'en réalité le scénario machinique me semblait une évidence.

« Maintenant, je sais que c'est une réalité. Je ne connais que les grandes lignes, je n'ai pas pu atteindre le cœur du système. Les moustiques en eux-mêmes ne suffisent pas pour comprendre l'organisation complète. Ce que je sais, c'est que la Terre est sous la domination d'une IA dont la puissance colossale ridiculise toutes les prédictions du XX^e siècle. Y a-t-il un rapport entre Deepest Blue et le Deeper Blue d'IBM ? Tout ce que je sais, c'est que DB sait faire infiniment plus de choses que jouer aux échecs. Il est ultrarapide, possède une mémoire virtuellement infinie et dispose de myriades de microcapteurs, effecteurs, terminaux, réseaux neuronaux bioniques. DB a

numérisé chaque millimètre carré de la surface de la Terre. Il voit tout, entend tout, contrôle tout. Il a la puissance ubiquitaire d'un avatar moderne d'Avalokitesvara, la divinité aux mille yeux et aux mille bras...

« Et avec ça, d'une ruse diabolique ! Considère l'astuce avec laquelle il a neutralisé Kali. À ce stade, je suppose que tu as compris que le mot de passe n'a jamais été effacé de la pellicule déposée dans le coffre du *Beagle*. Les images de la fusée n'ont pas été enlevées du film, *mais de notre esprit*. Leur élimination n'était pas un processus physique, mais *mental*. DB nous a tous obligés à zapper le mot de passe.

« Deepest Blue a inventé un procédé de piratage mental démoniaque, un zapping forcé : l'idée est de surveiller un esprit et de détecter le moment où cet esprit mobilise son attention. Là, tu balances un bruit blanc ou un brouillage qui provoque une microamnésie. Résultat : l'esprit piraté zappe le détail précis qu'il cherchait. Ça dépasse de loin les méthodes artisanales du Big Brother de *1984* !

« Pour en revenir au *Beagle*, nous étions espionnés par DB avant même notre réveil. Quand j'ai projeté le film devant vous, je savais quelles étaient les images fatidiques. Je t'ai menti. Je connais depuis le début les raisons intimes pour lesquelles tu as interdit la mémorisation des mots de passe. Je les respecte. Mais je dois aussi t'avouer que je n'ai jamais envisagé de respecter cette procédure compliquée et dangereuse.

« Donc, nous voilà tous quatre en train de mater *Gorge profonde*. DB nous surveille grâce à un programme espion. Il épie la moindre de nos réactions. Au moment où arrive la séquence de la fusée, je produis un infime signal d'attention. DB détecte l'onde et, hop ! il envoie un message de diversion qui nous fait zapper les images-clés. La saute de vigilance est imperceptible. Nous ne nous en rendons pas compte. DB a effacé le mot de passe sans même le connaître ! Beau comme l'antique !

« Et Kali ? Est-elle réceptive à ces manigances ? Eh bien, Kali ne se rend compte de rien. Pour la simple raison qu'il n'y a *jamais eu de mot de passe* sur la bande de *Deep Throat* ! C'est un canular que je vous ai monté. Je n'aurais quand même pas

choisi un support de code aussi farfelu – et peu fiable. Voilà ce qui s'est passé : peu après notre réveil en fanfare, je me suis rendu compte que Kali et Carl étaient tous deux infectés par des virus espions. En clair, nous étions surveillés en permanence et toute info détenue par l'un de nous pouvait être transmise au pirate. Le réflexe de sécurité était simple : tout verrouiller et ne rien vous dire, car j'ignorais l'ampleur du piratage. Réactiver Kali était dangereux. Et Carl transmettait des infos « à l'insu de son plein gré », comme disait je ne sais plus quel humoriste. Carl risquait à tout moment d'intercepter le mot de passe et de le refiler sans même s'en rendre compte. Je devais avant tout désactiver les virus espions. Et comme ils ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais, je ne pouvais pas les attaquer avant d'avoir identifié leur source.

« J'ai décidé de sauver les meubles. J'ai mis un programme-implant à Carl, non pour doubler le circuit d'alerte, mais pour surveiller le pirate – je ne savais pas encore que c'était un agent de DB. J'ignore où en est Carl, mais sache que ses manifestations musicales sont déclenchées par Deepest Blue. Chaque fois que tu le vois changer de registre, attends-toi à des soucis.

« Pour faire diversion, j'ai inventé cette histoire de *Deep Throat*. J'ai soigneusement mémorisé trois images du film, et je n'ai cessé de me les repasser mentalement. Au cas où un virus espion s'infilttrait dans mon esprit, il tomberait sur ces images qui feraient écran. Ça a marché au-delà de mes espérances ! Non seulement DB a trouvé le mot de passe, mais il nous a fait zapper la fusée. Et quand tu as tenté de lire dans mon esprit, il a balancé un bruit blanc hyper-violent pour t'empêcher de récupérer le code. Résultat : je me suis retrouvé en orbite à 150 000 km/h autour de la Terre !

« J'allais oublier un détail crucial. Tu connais le vrai mot de passe, ainsi que Carl et Albert. Je vous l'ai communiqué à tous les trois, dans des circonstances que tu retrouveras en fouillant ta mémoire. Je ne peux pas être plus explicite, on ne sait jamais, cette lettre pourrait être interceptée.

« Ma chère Angela, cette lettre est décidément trop longue. Ne m'en tiens pas rigueur : c'est la dernière fois que j'abuse de

ta patience. Je me rends compte que cette annonce mélodramatique n'est pas dans le ton de nos échanges habituels. Toutes les habitudes se perdent un jour. Je suppose que je préférerais formuler cela en style télégraphique, bref quand tu liras cette lettre, le modèle informationnel désigné par le nom de guerre de Max Well sera dissous dans l'entropie générale. Sans qu'un processus de sauvegarde wienerien ait permis de le télégraphier en lieu sûr...

« Je prends congé sans autre regret que celui de n'avoir pu étreindre tes fréquences avant de te quitter pour toujours. J'aurais bien aimé aussi reluquer encore une fois la chute de reins de la femme sans nombril. J'ai toujours eu une attirance zoophile pour les humaines... Crois-en mon instinct, ce n'est pas une androïde. Si tu la vois, salue-la de ma part !

« Je te baise tendrement,
Max.

« P.S. En guise d'adieu, je t'envoie ma transcription préférée de *Criss-Cross*. Donne-la à Carl, avec un peu de boulot il devrait en tirer quelque chose. *Ciao, Bambina...* »

Marseille, 1995

Je suis arrivée à Marseille au début des années 1990, je ne sais plus exactement quand ni comment. Ça faisait des années que j'errais dans toute l'Europe, au hasard des trains, des avions et d'autres moyens de locomotion plus aléatoires. Ce dont je me souviens, c'est du battage médiatique qu'il y a eu après la découverte par un scaphandrier, Henri Cosquer, d'un « Lascaux sous-marin » dans une grotte située au cap Morgiou, dans le massif des Calanques, et accessible uniquement par un boyau de 150 mètres de long s'ouvrant au-dessous du niveau de la mer.

Si cette découverte enthousiasmait les archéologues, elle ne faisait pas mon affaire. Je me plaisais à Marseille. Pour la première fois depuis des années, j'avais trouvé un endroit où il me semblait pouvoir me poser quelque temps, et tenter de retrouver ma paix intérieure. Or, la découverte de Cosquer impliquait que tôt ou tard, ces saloperies de *MIB* risquaient de venir fourrer leur nez dans le coin. C'est un lieu commun que les sites archéologiques – authentiques ou non – attirent toutes sortes d'êtres venus d'ailleurs et sont les relais de la communication avec les autres mondes. Les *MIB* le savaient aussi bien que moi et ça faisait partie de leur boulot de routine de contrôler un endroit comme la grotte Cosquer. Je n'étais pas chaude pour les croiser.

J'ai décidé de prévenir le mal en m'installant à proximité de la grotte. J'ai commencé à rôder dans les calanques, déguisée en panthère noire. Et c'est ainsi que j'ai connu les deux jeunes sauvages, Arvina et Kerfalou – noms que l'on peut traduire par Premier-Né et Petit-Petit.

Quand je les ai rencontrés, Arvina avait quatorze ans, son jeune frère la moitié. Nous n'avons pas eu trop de mal à entrer en contact, ils avaient l'air de trouver naturel de parler à un animal. Ils m'ont raconté que leurs parents venaient d'un pays

de montagnes, au nord-est, et avaient été enlevés par des hommes en noir. Ça semblait signifier que les *MIB* avaient déjà eu vent de la grotte, avant même que Cosquer n'ait publié sa découverte. Ce n'était pas impossible : Cosquer avait pénétré dans la grotte pour la première fois en 1985, mais ce n'est que six années plus tard qu'il avait remarqué les peintures. Quelqu'un d'autre était-il venu dans l'intervalle ?

Arvina et Kerfalou avaient toutes sortes de croyances religieuses s'apparentant à celles d'une secte. Ils étaient convaincus que la grotte Cosquer était le lieu sacré de leurs ancêtres. Je me suis efforcée d'essayer de les dissuader de fréquenter ce lieu où leurs parents avaient déjà été victimes des Hommes en noir. Mais je n'ai même pas réussi à éviter le meurtre d'Arvina, une nuit où j'avais dû m'absenter et où il a fait la rencontre fatale des *MIB*.

Je suis restée auprès de Kerfalou, dit Petit-Petit. J'ai été son ange gardien. J'ai veillé sur lui comme sur mon propre enfant – étrange sensation pour une Zébrière, car ma race ne procrée ni n'enfante. En 2001, Petit-Petit a eu dix-huit ans. J'ai pensé qu'il était capable de voler de ses propres ailes.

J'ai quitté les Calanques début 2001. J'ai retrouvé Carl et Max sur notre vieille base de Roswell. Le *Beagle* était en état de marche. Il était temps de s'arracher, la fenêtre de tir se refermerait bientôt pour un demi-siècle. Max ne voulait pas partir : d'après son enquête, des choses terribles étaient sur le point de se produire aux États-Unis. Nous avons décollé au dernier moment, à l'aube du 11 septembre, peu avant que retentisse cette énorme putain d'explosion.

Élysée-Château, 2222

Combien de temps ? Combien de temps suis-je restée prostrée dans mon fauteuil de cuir ? Des jours ? Des semaines ? Chez nous, la tristesse ou la joie ne s'expriment pas, comme chez les humains, par des réactions physiologiques. Mais, à l'inverse, par une absence de réaction. Nous ne pleurons ni ne rions. Nous ne sommes plus rien d'autre que notre émotion. Le 4 mars 2222 à 10 heures TU, j'ai tout oublié du bonheur. Je suis devenu un bloc de douleur. Ma conscience tout entière n'est qu'un pur cristal de souffrance. Je ne ressens ni faim, ni soif, ni fatigue. Je ne perçois autour de moi qu'un brouillard indifférencié. Je suis abîmée en moi-même, insensible à tout ce qui n'est pas ma peine.

Le personnel de l'hôtel a été très cool. Le directeur, un iguane distingué, est venu me voir. Je lui ai fait comprendre que je souhaitais qu'on me laisse tranquille. Je lui ai remis une confortable provision de dollars de l'époque Roswell. Il s'est retiré en m'assurant que tout serait fait pour protéger mon confort, et surtout que je n'hésite pas à demander, si j'avais besoin de quoi que ce soit. Marina est adorable. Elle m'apporte des bonbonnes d'acide, des éponges métalliques, me fait couler des bains de vinaigre. Chaque fois qu'elle entre dans la chambre, son premier geste est de régler la TV sur sa chaîne de rap favorite. De toute façon, j'ai renoncé aux actualités. Parfois, je regarde un jeu idiot, les questions sur le fabuleux destin de Jean-Caillou Coco avec Miss Limace, dans l'espoir de m'abrutir.

Ça ne marche pas. Je n'arrive pas à me fixer sur ces imbécillités. Rien qu'un bloc de douleur. Un cristal de souffrance. Trois êtres harcèlent ma mémoire. Ils ne cessent de hanter mon esprit. Werner, la passion de ma vie. Max, mon fidèle compagnon de route. Tell-Mann, mon étrange amitié

amoureuse inter-espèces. Je les ai perdus tous les trois. Je finirai ma vie solitaire et nue comme un diamant noir.

Un jour, je descends l'avenue Kléber jusqu'au musée Guimet – dont j'identifie les ruines à grand-peine. Le bâtiment rénové à la fin du XX^e siècle donne l'impression d'avoir été bombardé. Une grande partie du toit s'est écroulée, de sorte que la moitié des salles sont à ciel ouvert. Une dakini de bronze lève avec grâce une cuisse enserrée de lierre. Le Bouddha au mille yeux gît face contre terre, en partie recouvert de mousse. Un vase Ming ébréché est plein à ras bord d'escargots.

Une fatigue millénaire me submerge. Je m'écroule parmi les antiquités saccagées. J'implore Kali de m'accorder le sommeil des pierres. Je voudrais me minéraliser. Ô Kali, nuit suprême qui dévore tout ce qui existe, fais-moi roche, fais-moi galet comme Werner. Fais-moi disparaître dans le néant. Je m'assoupis, je rêve. Je vois l'image effrayante de Kali. Nue, vêtue d'espace, la déesse resplendit. Sa langue pend hors de sa bouche. Son rire découvre ses dents terribles. Elle a quatre bras. Elle porte un collier de têtes de mort. Elle est debout sur un cadavre. Ses mains tiennent une épée et une tête coupée. Elles font les gestes d'éloigner la crainte et de donner. Kali, secours des vivants, recours des morts. Énergie ultime dans laquelle se fondent toutes les distinctions.

Dans mon rêve, je suis à Roswell avec Werner. Tendres promenades dans les *mesas*. Courses folles au creux des canyons. Paysages sauvages qui évoquent le jour de la création. Puis je roule dans un coupé Chevrolet avec Tell-Mann. Nous descendons la grande avenue d'Albuquerque. Je regarde les humains qui courent vers leur destin ou leur lieu de travail. L'avenue d'Albuquerque devient les Champs-Élysées de 2222. Je passe la Concorde, je traverse les Tuilleries, le Carrousel.

J'entre dans le Louvre. Une voix murmure : « Le gardien du musée va vous recevoir. » Je parcours un interminable couloir orné de statues égyptiennes et de bas-reliefs couverts d'hiéroglyphes. J'entends un pas. Je sais que c'est le gardien du musée. J'entrevois sa silhouette, tache de clarté dans la pénombre. J'essaie de l'appeler, mais je ne peux émettre aucun son. Le gardien amorce un mouvement pour se retourner...

Et puis c'est la nuit noire, la nuit terrifiante de Kali, la force de destruction qui emporte tout. La puissance du temps. Je m'enfonce dans le puits sans fond où s'abîment rêves et cauchemars.

Marseille, 2222

Le 12 juin 2222, je suis sur la Canebière.

Ça faisait déjà quelques semaines que je commençais à sortir de ma léthargie dépressive. Et ça m'a pris d'un coup. J'ai eu envie de voir la mer. Je suis allée trouver l'iguane, je lui ai demandé ma note, et de me réserver une place en première dans le TSS – le train supersonique qui trace gare de Lyon-Saint-Charles en 36 minutes. J'ai demandé, à tout hasard, qu'on me garde ma chambre. Et hop !

Il est 12 h 12, heure française. Je descends la grande artère marseillaise propre comme un sou neuf. Trottoirs impeccables, immeubles rénovés, fraîchement ravalés. Tout est soigné, entretenu. Des platanes taillés au millimètre offrent une ombre propice. Des cyber-bobos circulent silencieusement dans des véhicules électriques décapotables. Aux terrasses, de belles androïdes dénudent leurs épaules irisées. On se croirait à Genève, avec la Méditerranée à la place du lac Léman.

J'arrive sur le Vieux-Port. J'avise un taxi blanc et lui demande de me déposer à la calanque de Morgiou. Étant donné la circulation raréfiée, la course prend moins d'une demi-heure. Le chauffeur, un sombre individu vêtu d'une djellaba blanche et d'un keffieh, les yeux masqués d'épaisse lunettes noires, me réclame une somme équivalente au PIB annuel de Zébra. Je lui tends deux billets de 1 dollar. Il s'en saisit en formulant des propos peu amènes se rapportant à des organes génitaux humains. Puis il émet un son que je reconnaîtrai entre des milliards : celui d'un Zébrien essayant d'imiter un éclat de rire (comme chacun sait, rire est le propre de l'homme). L'individu se débarrasse de ses lunettes et de son keffieh.

— Par Vishnou ! Albert !

— Angela !

Nous tombons dans les spectres l'un de l'autre. Après des effusions bien senties, je demande à Albert :

— *So what ?* Comment t'es-tu sorti du guêpier de Roslin ?

— Ça a été plus simple que je ne le craignais. Sur le tableau de commandes, il y avait un fusible qui mettait tout hors circuit. Je l'ai débranché, le truc s'est arrêté, et voilà... Ensuite, j'ai dû me taper le train Virgin pour retourner à Londres. Je ne te raconte pas, ils ont vendu la compagnie quatre fois pendant le voyage, j'ai failli arriver à Manchester. Bref... Je me suis trouvé un restaurant fabuleux, ils servent des soupapes de cylindres de Jaguar E dans leur huile d'origine... Un régal ! Et toi ?

Je lui raconte Paris et ses gluants, le *Brady*, la mort de Max... Quand j'ai fini, il se tait pendant au moins douze secondes, ce qui pour lui correspond à un très long silence. Finalement il dit :

— Max va manquer. C'était un pur... Les risques du métier...

— Ma faute, dis-je. Je l'ai trop exposé.

— Non, Angela. Personne n'est responsable d'un autre – sauf pour les enfants, mais Max n'était plus un gamin. Il a toujours été joueur. Nous allons tous mourir... Au moins, il a fini comme il aurait aimé, en jouant la partie de sa vie.

— Ça ne me console pas.

— *I know...*

Encore un silence d'au moins quatre secondes, puis :

— Tu n'as pas faim ? Il paraît que chez *Fonfon*, ils servent une bouillabaisse entièrement à base de pièces mécaniques...

— Je n'ai pas faim, mais allons nous poser quelque part.

Le serveur de *Fonfon* nous installe à une table confortable, près d'une fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fous à Marseille, demande Albert.

— Rien, une impulsion. Et toi ?

— Figure-toi que je cherche une tribu de naturistes sauvages ! J'ai découvert ça en fouinant dans une vieille librairie à Londres. Dans une revue d'ethnologie, où un certain Eric von Humboldt, un cyber-naturaliste du XXII^e siècle, prétend avoir observé des hommes sauvages qui vivent nus dans les Calanques et se nourrissent d'herbes et de racines... Regarde, il y a des photos !

Il me montre un jeune couple qui se tient près d'un cairn. Ils sont beaux, leurs corps élancés couverts de tatouages.

— Par Vishnou ! Je connais ce jeune homme !

— Sans blague ?

— Enfin, ça ne peut pas être lui, celui que j'ai rencontré doit être au moins son arrière-grand-père, il avait treize ans en 2000...

Je lui raconte l'histoire d'Arvina et Kerfalou. Il est tout excité :

— Tu crois que ces gens ont survécu ? D'après l'article, ils s'étaient lancés dans une espèce de croisade contre le monde moderne...

— Le Jihad butlérien... Nom d'un bruit blanc, ils avaient peu de chances. Ils n'étaient qu'une poignée, et les *MIB* avaient repéré leur cache, dans la grotte Cosquer... Mais on ne sait jamais...

— Et si on allait voir ?

— Où ? À la grotte ?

— C'est un point de départ.

— Banco !

Chez un garagiste de Cassis, nous louons un petit sous-marin de poche. Quarante minutes plus tard, nous contournons la longue silhouette en forme de tête de serpent du cap Morgiou. Nous pénétrons dans l'anse de la Triperie. Albert pilote. Je le guide devant une ouverture percée dans la falaise, à trente-sept mètres au-dessous du niveau de la mer.

— Pas très engageant ! fait Albert.

— Et encore ! Nous ne risquons pas de nous noyer, nous. Songe qu'Henri Cosquer, le scaphandrier qui a découvert cet endroit en 1985, y est allé avec une simple combinaison de plongée !

Nous ancrions le sous-marin. Nous nous glissons dans un boyau. Après 150 mètres de progression difficile, nous aboutissons à une grande salle émergée. Je suis une fois de plus éblouie par la beauté des stalactites et des concrétions calcaires. Je ne me souvenais pas que c'était aussi splendide. Albert aperçoit les peintures préhistoriques. Il en a le souffle coupé.

— Nom d'un saut quantique !

Un ensemble unique de gravures et peintures rupestres s'offre à nos regards : mains aux doigts repliés, animaux terrestres – chevaux, bouquetins, chamois, bisons, aurochs, cerfs –, et marins – pingouins, phoques, méduses, poissons. Sur une retombée de voûte, une gravure isolée représente un homme tué gisant au sol, le crâne fracassé par une sagaie.

— Tu vois cet homme mort ? dis-je. Il a été découvert par une équipe de plongeurs en 1992. Cette représentation a donné lieu à de multiples spéculations, chez les archéologues humains, quant à la psychologie, aux rites et aux pratiques paléolithiques. Eh bien je suis en mesure de te révéler, mon cher Albert, que l'auteur de cette œuvre mystérieuse est devant toi...

— Joli coup de silex ! fait Albert. Les scientifiques humains ne se sont jamais doutés de rien ?

— Pas que je sache. Les seuls à avoir flairé une présence extraterrestre dans la grotte Cosquer sont les *MIB*. Ils ont retrouvé une pièce à conviction que j'avais laissée là, exprès... Mais ils ne s'en sont pas vantés. Ils se sont contentés de murer la grotte...

— Qu'est-ce que c'était, ta pièce à conviction ?

— Attends ! Je l'avais mise en double. Voyons si la deuxième...

Je me mets à fouiner autour des piliers de concrétions. D'un repli rocheux, j'extirpe une bouteille de vieux bordeaux en parfait état.

— Spectre ! fait Albert. Lafitte-Rothschild 1947 ! Cote 100 sur le guide Parker ! Tu t'es fendue !

— Dans mon esprit, c'était un message adressé aux humains, une bouteille à la mer, au sens plein...

— *In vino veritas* ?

— En quelque sorte. Je pensais que ceux qui trouveraient cette bouteille se poseraient des questions... Qu'ils se demanderaient ce qu'ils étaient. Ce qu'ils avaient fait de leur monde. D'eux-mêmes. Ça a foiré, les seuls à s'être interrogés sont ces affreux Hommes en noir – qui n'ont plus rien d'humain depuis longtemps. On l'œuvre ?

— Après trois siècles ? Ça doit être imbuvable ! Remets-la en place. On ne sait jamais, peut-être qu'un survivant de l'humanité la dénichera...

Pension Les Micocouliers, Marseille, 2222

Nous prenons nos quartiers d'été à la pension de famille *Les Micocouliers*, dans le cinquième arrondissement, non loin de l'endroit appelé La Plaine. Il faut vraiment venir à Marseille pour trouver une telle dénomination, alors qu'il ne subsiste plus rien qui ressemble même de loin à une famille sur cette planète splendide où Kilroy, le Christ et Shakespeare se sont tous trois arrêtés. Mais l'endroit n'est pas cher et fort agréable. Une maison carrée de trois étages avec une façade sur rue, tandis que du côté intérieur les fenêtres donnent sur une cour dallée et couverte de bacs contenant des plantes OGM à fleurs multicolores.

Le patron de la pension est un olivier noueux, le tronc couvert d'yeux, qui pianote d'un rameau sec et nerveux sur un clavier dernier cri. Il nous propose l'appartement du premier étage, le plus beau avec sa terrasse plein sud. Nous voulons le réserver pour un mois, mais il nous explique que grâce à une promotion, nous pouvons l'avoir pour dix ans en payant seulement 10 % de plus. Nous acceptons la proposition et nous allons nous coucher, éreintés par nos pérégrinations archéologiques.

Éveillée à l'aube, je me poste sur la terrasse. Il a soufflé un peu de mistral hier soir, l'air est dégagé et le ciel pur. Un vers d'Octavio Paz me traverse l'esprit :

L'air n'a pas de poids, ici c'est toujours octobre...

Vers 6 heures, mon attention est captée par le manège bruyant d'une quinzaine de martinets qui tournent en larges cercles autour de la terrasse. Soudain, un membre de la bande part en flèche, fonce de toute sa vitesse sur l'un de ses voisins en poussant des cris stridents, et déclenche une folle sarabande. Tout le groupe se lance en hurlant dans une poursuite effrénée. La troupe d'oiseaux se jette comme une volée de missiles à

travers le passage étroit qui sépare la pension de la maison voisine. Les martinets enchaînent courbes aiguës et virages en épingle, passant au ras des cheminées et des gouttières. Ils font cinq ou six fois le tour du pâté de maisons, puis s'arrêtent aussi brusquement qu'ils avaient commencé.

— Ces oiseaux me font penser à Max, dis-je à Albert qui vient de faire son apparition.

— Oui, opine Albert. Sauf que ceux-là sont vrais...

— Comment le sais-tu ?

— J'en ai ramassé un dans la rue, il y a quelques jours. Une rafale de vent avait dû dévier sa trajectoire d'un ou deux centimètres. Il s'est cogné quelque part, s'est blessé et il est tombé au sol. Je l'ai soigné, et je peux te garantir que c'était un micropodiforme 100 % naturel. Mais je le savais avant de le toucher...

— Comment ?

— Regarde-les voler ! Le martinet est un oiseau exceptionnel. Il s'adapte aux situations extrêmes. Il monte à 3600 mètres d'altitude, il lance des raids devant les nuages d'orage, il fait des tonneaux dans le ciel et vole sur le dos ! Il tape les 200 km/h en piqué ! En l'air, il sait tout faire : chasser, manger, dormir, construire un nid... Même ces poursuites stridentes ont une fonction.

— Vraiment ?

— C'est ainsi que les archers signalent les limites de leur territoire. Incapables de se percher à cause de leurs courtes pattes, ils tournent inlassablement en poussant des cris hystériques. Peu discret, mais efficace...

— Comment ces petites merveilles ont-elles survécu dans l'environnement actuel de la Terre ?

— Oh ! Je pense qu'ils sont en sursis. Une survivance, comme les hérons de Regent's Park...

— Les hérons sont fatigués, dirait Carl.

— Lamentable !

— Mais Regent's Park est un lieu protégé, comme les Galapagos. Ici, le martinet ne bénéficie d'aucune mansuétude particulière.

— Juste. Mais c'est un oiseau peu banal. Songe qu'au sortir du nid – ou plutôt au « tomber du nid », lequel se trouve toujours perché à un minimum de cinq mètres du sol –, le jeune martinet, qui n'a encore jamais battu des ailes, accomplit en deux ans un périple de cinq cent mille kilomètres, douze fois le tour de la Terre, sans jamais se poser ! Songe que d'après la revue *La Hulotte*, à la fin du XX^e siècle, les martinets noirs régnaien sur un empire s'étendant de l'Atlantique à l'est de la Chine ! Sans compter leur terrain de migration estivale, un bon tiers de l'Afrique ! Tout ça, pour une micromécanique de quarante-deux grammes et quarante-cinq centimètres d'envergure !

— Pas mal ! Et à ton avis, ils en ont pour combien de temps encore ?

— Difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est que Sony et IBM ne sont pas près de les répliquer. Même le joujou de Max n'était qu'une pâle copie...

Pension Les Micocouliers, Marseille, 2222

Les jours suivants, Albert parcourt inlassablement les Calanques à la recherche des derniers survivants de l'humanité. Parfois, je l'accompagne dans ses longues randonnées, mais le plus souvent, je traîne sur la terrasse. Je ne cesse de penser à Deepest Blue et à ses insectes espions qui ont déjà quadrillé la pension à plusieurs reprises. Sommes-nous repérés ? Sûrement, mais de quelle manière l'Intelligence omniprésente nous a-t-elle identifiés et mémorisés ? Pourquoi ne nous attaque-t-elle plus ? Considère-t-elle que nous ne sommes plus dangereux ? Apparemment, DB réagit surtout aux menaces immédiates. Mais les recherches d'Albert devraient attirer son attention : tout indique que DB a pris le pouvoir sur la Terre au détriment de l'humanité, et que la machine est l'ennemi du bipède. L'intelligence artificielle sait-elle déjà que les derniers humains ont disparu et que les recherches d'Albert sont vaines ? Pourtant, je suis convaincue que Max a raison et que la femme sans nombril est une authentique humaine. Et son attitude ne semble pas la placer dans le camp de l'horreur cybernétique.

Je me torture la cervelle à essayer de comprendre les raisonnements de la machine. Depuis la scène infecte de la gare d'Euston, j'ai abandonné la traditionnelle neutralité bienveillante zébrière. Je me suis juré de *faire la peau* de Deepest Blue. Mais par où attaquer le problème ? Capturer un *bug* et le disséquer ? Albert s'est déjà livré à l'exercice. Les moustiques ne nous apprendront rien que nous ne sachions déjà. C'est la force du système : chaque *bug* a une fonction très limitée, mais il prend place au sein d'une multitude. Chaque cyber-insecte apporte sa minuscule contribution à un ensemble qui le dépasse de dix à quinze ordres de grandeur. Et ignore tout de l'organisation globale – tel un rouage infime d'une gigantesque mafia électronique. La puissance réside dans la

totalité. Pourtant, il doit bien y avoir un cœur, un noyau central qui commande tout le système. Comment y accéder ? Comment le frapper de manière létale ?

Je rumine la question à m'en carboniser les circuits, incapable de concevoir la moindre piste. Jusqu'au jour où Albert m'en suggère une par inadvertance, au terme d'un déjeuner copieux à base de vieilles carrosseries.

— Au fait, lance-t-il, quel est le rapport entre Deepest Blue et le Deeper Blue d'IBM ? Disque Dur n'a rien dégotté là-dessus ?

— Non, Max n'avait pas trouvé de connexion. Il a juste dit que DB savait faire un million de fois plus de choses qu'un programme champion d'échecs — mais c'est une évidence. J'admets que la coïncidence de noms est troublante...

— Ça ne peut pas être un pur hasard ! Du moins, pas si c'est un bipède qui a conçu le système. Les informaticiens humains ont toujours donné des noms significatifs à leurs créations. Peut-être que le concepteur de DB jouait aux échecs...

Une déflagration se produit dans mon esprit :

— Par Vishnou ! C'est Tell-Mann !

— Qu'est-ce que tu racontes, Angela ?

Je lui narre ma vie tumultueuse au Nouveau-Mexique, Albuquerque, les nuits du *Pueblo*...

— Je comprends enfin comment tu es devenue aussi forte aux échecs, dit Albert. Qu'est-ce qu'il est devenu, ton Tell-Mann ?

— Aucune idée. À mon avis, il a dû s'exiler, il avait trop de problèmes avec son gouvernement et surtout avec J. Edgar Hoover... De toute façon, il doit être mort depuis longtemps...

— Peut-être reste-t-il quelqu'un qui l'a connu, ou qui a entendu parler de lui. Où serait-il allé, s'il avait quitté les États-Unis ?

— Spectre ! Il m'a toujours dit qu'il voulait connaître Paris ! OK, je pars tout de suite. Je serai à l'*Élysée-Château*. Toi, tu restes ici et tu cherches les sauvages des Calanques.

Paris, 2222

À l'*Élysée-Château*, l'iguanealue mon retour avec enthousiasme :

— Madame Darwin ! Quel plaisir ! Quelle joie ! Quel bon vent vous amène chez nous ? Marina, veuillez porter les bagages de madame Darwin.

Marina me propose un bain de sulfures. Je réponds que je vais commencer par une promenade. J'ai besoin de me dégourdir. Et j'ai dans l'idée d'aller consulter le centre de documentation très complet de la bibliothèque François-Mitterrand. L'iguane, un peu trop curieux, me demande s'il me faut un taxi ou si j'ai besoin d'une indication.

— Eh bien, je pensais visiter le musée du Louvre, dis-je, histoire de brouiller ma piste.

— C'est que, madame Darwin, le Louvre n'est plus un musée public...

— Non ? Vous m'en direz tant...

— Il a été vendu à un riche industriel. Remarquez, il n'y avait plus grand-chose dedans – la majeure partie des collections a été soldée au siècle dernier, notamment pour combler le déficit de la Sécurité sociale...

— Incroyable ! Et qui est le nouveau propriétaire ?

— Nouveau, n'exagérons rien. L'affaire remonte tout de même à une dizaine d'années. Voyons... Son nom ressemble à celui d'un vieux compositeur allemand... Telemann ?

— Tell-Mann ? Richard Tell-Mann ?

— C'est cela ! Richard Tell-Mann. Vous le connaissez ?

Je quitte l'hôtel si brusquement que je pulvérise le tourniquet de l'entrée. Je traverse la Concorde à une vitesse voisine de celle de la lumière, sous les caméras ébahies des touristes nippons. La grande entrée du Louvre est fermée et gardée par deux robocops en complet noir. J'annonce que je

viens voir monsieur Tell-Mann. Ils m'adressent un regard inexpressif et me font signe de m'éloigner. Je balance à l'un d'eux une mandale qui le jette en bas de l'escalier. L'autre s'écarte calmement, sort un téléphone portable. Quelques instants plus tard, une escouade de *MIB* se pointe. Ils m'appréhendent et me font entrer sans ménagement dans une vaste salle rectangulaire, aux murs blancs et nus – sauf un sur lequel est accroché le tableau de Bosch, *Le Jardin des délices terrestres*. Le seul autre ornement de la pièce est une statue de Giacometti.

Deux ou trois minutes passent. Puis je reconnais la voix douce comme une caresse :

— Angela ! Quelle surprise ! Pardonnez cet accueil ! Vous auriez dû m'avertir...

Musée du Louvre, 2222

Il n'a pas vieilli d'une minute. On lui donnerait vingt-deux ans et demi. Il a toujours son visage de Christ, ses longs cheveux blonds noués en catogan. Très élégant dans un costume immaculé Kenzo coupé sur mesure, veste à col Mao boutonnée jusqu'en haut et lunettes assorties, avec des verres opaques blancs. Il est pieds nus. Il retire ses lunettes et vient vers moi, bras tendus, souriant, une lueur énigmatique dans ses yeux bleu pâle. Il me donne une accolade.

- Vous n'avez pas changé d'un iota, Richard Tell-Mann !
- Vous non plus, chère amie !
- Mais, dans mon cas, c'est moins surprenant... Et vous avez appris le français ?
- Que voulez-vous, *il faut bien vivre...* L'Amérique n'est plus habitable. New York a été vitrifiée par les Jihadistes. La Californie, effacée par le Super Big One. Les États-Unis ne sont plus qu'une base militaire pour *MIB* et robocops. *Le gendarme du monde...* Plus quelques télévangélistes qui hurlent à la mort dans le désert...
- Vous voilà gardien de musée ?
- *Propriétaire*, ma chère. Mes revenus me permettent de faire face. J'ai vendu la *Joconde* à un marchand anglais...
- Je l'ai vue à Camden. Dommage, non ?
- Vous trouvez ? J'ai toujours pensé que Vinci était surestimé – aussi bien comme peintre que comme inventeur. Vous aimez la peinture ? Parlez-moi de Cimabue, de Giotto, de Mantegna !
- Et Piero Della Francesca ! Avez-vous été en Toscane ?
- Vieux souvenirs...
- Et à part vous, quelqu'un sur cette planète s'intéresse encore à la peinture italienne ?

— Vous plaisantez ! La plupart de ces crétins posthumains ont du mal à suivre d'un bout à l'autre un match de football. La rançon du progrès...

— Curieux progrès !

— Vous vous souvenez de *Dune* ? « L'écologie est la science des conséquences. » Tous nos choix ont des conséquences, parfois à très long terme. L'humanité a connu un âge d'or au néolithique. Mais la science n'était pas une bonne voie. Pas cette science-là...

— Que voulez-vous dire ?

— Bacon. Descartes. Les Lumières. La connaissance comme moyen de contrôle sur les choses. L'idée que savoir, c'est pouvoir. L'obsession du pouvoir... Nous avons voulu dominer la nature. Nous n'avons réussi qu'à sodomiser l'intelligence !

— Vous voilà bien amer.

— Simplement lucide. Angela, regardez-moi : je semble jeune, mais ce n'est qu'une apparence. Grâce soit rendue au clonage thérapeutique... En vérité je suis vieux, bien plus vieux que vous si l'on tient compte de l'échelle humaine. J'ai été l'un des artisans de ce fameux progrès. Ni le seul, ni le pire, loin de là. Mais tout ce à quoi j'ai cru avec passion s'est retourné en un piège implacable. Comme une combinaison aux échecs : vous oubliez de tenir compte d'un élément qui semble mineur, et à terme tout s'écroule...

— Richard, que reste-t-il de l'humanité ?

Il éclate d'un rire franc et massif qui le fait paraître encore plus jeune.

— De quoi diable parlez-vous, chère amie ?

— Les Chinois. Les clones. Le Jihad butlérien.

— Je vois. Vous avez besoin d'un petit briefing... Je vais vous résumer les deux derniers siècles. Par où commencer ? Avez-vous entendu parler du projet Deepest Blue ?

— *Projet* ? Je pensais que c'était un système opérationnel.

— Je pensais que c'était un projet jusqu'à ce qu'il m'échappe et s'autoréalise... C'est moi qui l'ai créé et développé ! Oh ! Sûrement pas pour des raisons scientifiques. Je n'ai jamais partagé la fascination de von Neumann et Turing pour les

machines. Pour moi, ce n'étaient que des jouets d'enfants, au maximum des outils commodes.

— Alors, comment se fait-il que vous vous soyez lancé là-dedans ?

— Figurez-vous que je n'avais pas le choix. À cause de cette vieille salope de Hoover. Une fois « mort », il est devenu pire. Bien pire. Savez-vous que c'est lui qui a monté le Watergate ? Pour détourner l'attention de sa propre disparition ! Gorge profonde, c'était lui ! Un coup de génie : comment aurait-on pu le soupçonner d'avoir flingué Nixon, son propre fils spirituel ? J'ai toutes les preuves. Je n'ai jamais pu m'en servir.

— Il vous a coincé ?

— Il voulait me faire la peau, oui ! Les *MIB* étaient officiellement dissous, mais personne ne s'était donné la peine de contrôler. Hoover avait à sa disposition une milice surentraînée dont il pouvait faire ce qu'il voulait... Je n'en menais pas large.

— Comment vous en êtes-vous sorti ?

— Mal. Je suis allé le voir, dans sa planque. Les *MIB* m'ont amené en secret, les yeux bandés pour que je ne puisse pas repérer l'endroit. La discussion a été plus que tendue. Je lui ai dit : « OK, Hoover, vous me haïssez, vous vomissez tout ce que je représente, votre rêve serait que je n'aie jamais été seulement conçu par mon père. Pourtant, même haïssable, je peux vous être utile. J'ai des compétences qui pourraient vous intéresser. Lesquelles ? Votre travail nécessite de gérer d'énorme flux d'information : fichage, classement, analyse de données, etc. Aujourd'hui, vous avez besoin de passer à l'échelle industrielle. À l'informatique de puissance. C'est là que je peux vous servir. Vous pensez de moi ce que vous voulez, mais vous ne pouvez pas nier qu'en technologie, j'en connais un rayon. Et j'ai des relations. Je téléphone aux pontes de l'IA à n'importe quelle heure. Je les dérange dans leur bain. Je peux obtenir des crédits pour tout projet de recherche de mon choix. Sans qu'on me demande d'autre justification qu'un dossier qui est déjà prêt dans mon bureau. J'ajoute que j'ai encore une notoriété suffisante pour que ma disparition subite puisse faire jaser. Au lieu de me supprimer, pourquoi ne profiteriez-vous pas de mon

savoir-faire ? Que diriez-vous d'un superprojet de fichier informatique pour le FBI ? Une intelligence artificielle hyper-moderne, avec les derniers perfectionnements de la technique ? Qu'en dites-vous ? »

— Et alors ?

— J'ai eu du mal à le convaincre. Le vieux salopard se serait moins méfié d'un cobra que de moi. Au bout du compte, il s'est dit qu'il me ferait descendre au premier faux pas. Et puis, bizarrement, je crois que dans les recoins de son esprit tordu, il avait encore plus de curiosité que de haine à mon égard. Toujours est-il que nous nous sommes associés. Un vrai mariage ! Pour le mauvais et pour le pire...

— Ça ne s'appelait pas Deepest Blue, je suppose ? Le programme d'IBM n'existe pas encore...

— Et si, ça s'appelait bel et bien Deepest Blue ! Mais ce bleu-là n'avait rien à voir avec les programmes d'échecs. C'était une allusion au traditionnel bleu sombre des uniformes de policiers. Si les flics ordinaires étaient *dark blue*, le FBI se devait de porter le plus profond de tous les bleus, *deepest blue*. Une idée d'Edgar.

— Je suppose qu'il n'a pas vécu deux siècles, tout de même ?

— Non. Je n'ai pas mis toutes les technologies à sa disposition. Il n'a pas bénéficié comme moi des progrès de la biologie. Il a quand même duré assez longtemps pour voir la chute de l'Empire soviétique. Le triomphe de cette vieille pute de Ronald Reagan sur le communisme... Là, il est devenu encore plus méchant.

— Au moment où il avait gagné sa croisade ?

— Vous ne comprenez pas. Pour ce type de personnalité, gagner et passer à autre chose, ça n'existe pas. Quand Ronald Reagan a été élu, en 1981, l'Empire soviétique vacillait déjà. Pourtant, Reagan a ranimé le spectre de la guerre froide. Dès 1981, il a redonné au FBI toute licence d'espionner les activités politiques dissidentes, prérogative qui avait été sévèrement encadrée par l'attorney général Levi en 1976. Il n'a eu de cesse de rallumer les flammes de l'anticommunisme désuet. En mars 1983, sans susciter la moindre protestation, l'attorney général de Reagan, French Smith, a mis en place de nouvelles directives

donnant encore plus de pouvoir au FBI. Au nom de la lutte contre le terrorisme international ! À votre avis, qui était le véritable instigateur de cette politique ?

— Hoover ?

— Bien entendu ! Reagan n'a jamais eu une idée de sa vie ! Tout était téléguidé en secret par Hoover. Il manipulait les conseillers de Reagan, il avait des antennes à la Maison-Blanche. Bien sûr, personne n'était au courant officiellement qu'Edgar était toujours le vrai Boss. Et lui, il entretenait les mêmes obsessions, il poursuivait sa croisade manichéenne contre le communisme. Il n'y avait plus de véritable péril communiste ? Aucune importance ! Son système binaire pouvait se plaquer sur n'importe quoi : il suffisait d'avoir un Bon et un Méchant... Les défenseurs de la liberté contre l'Axe du Mal, ce que vous voulez...

— Comment est apparu Deepest Blue ?

— DB est la réincarnation électronique de la paranoïa de J. Edgar Hoover. De sa haine pathologique de tout ce qui a la fragilité et la fraîcheur humaine. Ce type était une métaphore individuelle de la société étasunienne. Un système fermé basé sur la peur, n'ayant d'autre langage que celui de la violence ni d'autre solution aux problèmes politiques que la recherche de boucs émissaires. Un système ayant en horreur la nature sauvage, la chair frémissante, indomptable. Tout ce qui n'est pas *comptable*, numérisable, contrôlable...

— L'essence du puritanisme ?

— En un sens. Encore que le mot ait fini par perdre toute signification précise. Disons ce mélange de paranoïa, d'obsession du contrôle, de refus du corps et de fascination pour l'artifice, allié à l'idolâtrie du marché, qui caractérise la phase finale de la société occidentale. Début 1993, quand Bill Clinton a été élu président, Hoover a fait une crise aiguë. Il m'a fait amener dans son bureau. Il m'a dit : « Tell-Mann, ces ordures de libéraux ont encore gagné, je suppose que ça vous fait jouir. De mon côté, je n'en ai plus pour des années, mais une chose me console, c'est que je vivrai assez pour vous voir crever à petit feu, dans d'atroces souffrances, vous et quelques-uns de vos

semblables. Je me le suis promis, ce sera mon cadeau d'anniversaire... »

— Il était presque centenaire.

— Il était né le 1^{er} janvier 1895. Il était décidé à la tenir, sa putain de promesse ! Alors j'ai marchandé.

— C'est-à-dire ?

— J'avais abandonné la physique depuis longtemps. Je faisais des affaires dans les biotechs, avec des Britanniques, du côté de Roslin... J'avais aussi bricolé en informatique. Il y avait une vogue extraordinaire des ordinateurs et des technologies associées. On voyait de plus en plus de robots partout. J'ai proposé à Hoover une « réincarnation électronique ». Je savais qu'il avait été initié à la cybernétique et autres sottises wieneriennes. Je voulais qu'il me fiche la paix une fois pour toutes. Je lui ai dit que je mettrai à sa disposition les meilleurs spécialistes d'intelligence artificielle de la planète, afin de recopier son cerveau dans une machine. Ainsi, il pourrait automatiser ses procédures de travail... Je n'ai pas évoqué sa mort, je savais qu'il en avait une peur panique. Bien sûr, je n'avais aucune intention d'informatiser la décharge publique qui lui tenait lieu de cerveau. J'ai rusé. Dans une première phase, je lui ai proposé de réaliser un « système expert JEH ».

— Il a accepté ?

— Qu'avait-il à perdre ? Il était aux portes de la mort. Il n'en a pas parlé explicitement, mais il était évident qu'il s'accrochait à l'idée de réincarnation électronique comme à une bouée. De plus, l'idée d'une machine à son image flattait sa vanité. Ça a réussi au-delà de mes espérances : l'équipe s'était surpassée, la machine parlait avec une superbe voix synthétique, elle avait les tics verbaux, les tournures de phrases, les idiotismes hooveriens. La vieille salope a été bluffée. Il avait l'impression de discuter avec lui-même !

— Ensuite ?

— J'ai été vicieux. Je l'ai convaincu que pour faire un système vraiment ultraperformant, il fallait recopier l'intégralité de sa mémoire. Cela supposait de l'endormir vingt-quatre petites heures, le temps de transcoder ses signaux cérébraux... Je ne lui ai pas dit ça d'un coup, j'ai glissé l'idée insidieusement

dans son esprit. Naturellement, il n'y avait pas un atome de vérité dans ce baratin, mais il avait si envie d'y croire ! Il a signé pour la phase 2... À toutes fins utiles, je lui avais fait signer une clause précisant que pendant son sommeil, j'étais le chef par intérim des *MIB*...

— Je suppose qu'il *dort* toujours.

— Comme un bébé. En plus calme.

— Richard ! Où avez-vous mis son corps ?

— Vous serez la seule à partager ce secret : aux Invalides. J'ai racheté le tombeau d'un certain Napoléon Bonaparte...

— Alors, vous avez gagné la partie !

— Foutaise ! Je croyais m'être débarrassé du vieux salopard.

Je suis tombé de Charybde en Scylla.

Un moustique à peine visible vient se poser sur son costume blanc. Il marque un temps d'arrêt puis :

— Excusez-moi, Angela. Un petit problème à régler. Je n'en aurai pas pour longtemps. Faites comme chez vous...

Tate Modern, Londres, 2222

Je reste seule, plantée devant le *Jardin des délices*. Machinalement, j'effleure le tableau de Bosch. Aussitôt, la salle se trouve plongée dans l'obscurité. Une image holographique apparaît. Un androïde vêtu d'un Burberry rose bonbon marche d'un pas rapide sur les quais, suivant la rive de la Tamise en direction du Millenium Bridge et de l'ancienne usine réaménagée en musée d'art : la Tate Modern. En marchant, il déclame des alexandrins en français.

— *Où sont donc ces maudits qui m'ont sans amitié
Seul à mon triste et pauvre sort abandonné
Ils se tiennent silencieux comme si de rien n'était
J'en suis choqué blessé offensé-z-et outré !*

Sang de dragon ! Cette voix. Carl ! Qu'a-t-il donc à versifier de la sorte ? Comme s'il m'avait entendue, il poursuit sa déclamation.

— *Oui c'est en pieds que j'exprimeuh mes sentiments
Car le mal dont je souffr' est encor' permanent
Et ne me laiss' répit qu'au prix de ce turbin
Dire les chos' les plus simples-z-en alexandrins !*

Je pense à la lettre de Max : quand Carl change de registre, il faut s'attendre à un nouveau tour de DB. Tous les sens en alerte, je regarde Carl pénétrer dans le bâtiment de brique et de verre de la Tate Modern. Que vient-il y faire ? La réponse me parvient immédiatement :

— *Je vais en ce lieu d'art voir une femme connue
Dont à cor et à cri nous cherchâmes la trace
Sur scène ce soir ell' dansera toute nue*

*Ce n'est pas la première fois que ça se pass'
Sans nombril et sans voile elle danse telle une Ève
Moderne, elle fait partie du ballet Docteur Adder !*

Médusée, je regarde Carl acheter son billet à un guichet sur lequel est affiché : « Le festin tantrique du Docteur Adder, solo, 19 h 30. »

Il est 20 h 20, heure française. Le spectacle commence dans une dizaine de minutes. Il a lieu dans une grande salle cubique, dépouillée, au centre de laquelle se dresse une scène légèrement surélevée. Le public est tendance électrogore, avec forte affirmation du caractère biologique : morceaux de chair fongueuse, écorchée, membres amputés, cicatrices sanguinolentes. Un cul-de-jatte dont la tête ferait passer *Elephant Man* pour Marion Brando jeune se traîne sur une planche à roulettes. Une andro rousse affiche un look lépreux saisissant, avec un creux à la place du nez et une partie des doigts transformés en moignons immondes.

Les lumières s'éteignent. Puis, très progressivement, une lueur laiteuse dissipe l'obscurité. Au centre de la scène apparaît un tableau vivant. La femme sans nombril est allongée, nue, sur un sofa. Elle présente son dos aux spectateurs et se regarde dans une glace, reproduisant la pose de la *Vénus au miroir* de Vélasquez. Une voix off récite un texte d'Octavio Paz :

— Au milieu du tableau, à la hauteur de l'horizon à l'aube, la sphère parfaite des hanches : croupe-astre. En haut, au zénith, le visage de la jeune femme. Son visage ? Plutôt son reflet dans l'eau d'un miroir. Vertige : le miroir reflète le visage d'une image, reflet d'un reflet.

Elle se lève très lentement, disloque le tableau. Elle s'étire comme une chatte, marche à pas félin sur le revêtement synthétique luisant de reflets métalliques. Elle va vers un coin de la scène, se revêt d'une robe blanche descendant jusqu'aux pieds, saisit une longue lanière de métal souple qui scintille dans la lumière pâle. Elle tourne sur elle-même et ondule, entraînant le ruban métallique dans son mouvement serpentin. Sa rotation devient de plus en plus rapide, le métal siffle dans l'air tandis que la danseuse étire sa longue silhouette, accélère,

se fait tourbillon de muscles, toupie de cheveux blonds. Alors elle ralentit, se ploie comme un arc et courbe le bras, de sorte que la lame ondulante se rapproche de son corps. La musique reproduit le sifflement amplifié du métal, tandis que la lame déchire le tissu, écorche les chairs. Elle tourne jusqu'à ce que la robe ne soit plus que lambeaux flottant autour de la peau nue, parcourue de stries écarlates. Elle se débarrasse de ses oripeaux sanglants, bondit en grand écart, court à un bout de la scène où a été placé un bac transparent rempli d'une poudre semblable à du talc. Elle s'y jette avec un cri sauvage, se roule dans la poudre, se relève, blanche comme neige.

Elle marche d'un pas incertain, comme ivre. Elle titube, prise de nausée. Elle vomit violemment dans une sorte de marmite posée au centre de la scène, danse autour, puis revient s'accroupir au-dessus et, sans plus de manière, urine et défèque. Ses besoins satisfaits, elle part dans une course frénétique aux quatre coins de la scène, ramassant à chaque trajet une ordure, un objet immonde qu'elle jette ensuite dans la marmite : un verre rempli d'un liquide douteux, des épluchures, un fœtus animal, une serviette périodique usagée, un cadavre de rat, etc. Elle prend une louche, touille l'ignoble mélange, saisit la marmite et se la renverse sur la tête, accompagnée d'un son hystérique au synthétiseur.

Elle retourne vers son bac, maintenant rempli d'un liquide huileux. Elle s'en enduit, ressort du bac la peau souillée et luisante. Elle entame une danse saccadée, glisse, tourne, tressaute, tour à tour souple et nerveuse, sensuelle et mécanique, femelle et cosmique. Elle est jambes, bras, fesses, vulve, puis se fait levier, bielle, vilebrequin, cylindre, piston. Elle se roule sur le dos, cuisses écartées, offrant alternativement la vision de son anus puis de sa figure, tandis que la voix *off* reprend le texte de Paz :

— *Transformations : le trou du cul : l'œil du cyclope : celui du ciel. Le soleil réduit la dualité visage-cul, âme-corps, à une image unique, éblouissante et totale. Unité cyclopéenne, mythique...*

Enfin, elle s'immobilise, rassemblée sur elle-même en position fœtale. Obscurité. Puis la lumière revient lentement,

tandis que la femme sans nombril se relève, déployant un corps intact, vierge de toute trace de plaie ou de souillure, la peau du ventre lisse comme un miroir de la poitrine au pubis. Elle s'incline pour saluer. Le public lui fait une longue ovation rythmée de claquements de tentacules. Au moment où la danseuse va se retirer, une escouade de *Men in Black* fait irruption sur la scène. Tout se passe en un éclair. Sans la moindre sommation, ils massacrent les spectateurs au lance-flamme. Ils se saisissent de Carl et de la femme sans nombril.

L'écran devient bleu très sombre. *Deepest Blue*. Puis je retrouve la salle aux murs blancs et le tableau de Bosch. Tell-Mann est de retour.

Musée du Louvre, 2222

— Que vous disais-je ? reprend Tell-Mann comme si de rien n'était. Ah oui, je suis tombé de Charybde en Scylla. Vous savez pourquoi ? Parce que je suis un génie. Je pouvais balader Hoover. Je n'avais qu'à tout arrêter après l'avoir endormi. Personne n'était au courant. Le monde le croyait mort. Je contrôlais les *MIB*. Les versions humaines du début avaient été peu à peu remplacées par des cyborgs – des sortes de Terminators. Je pouvais les désactiver. Je n'aurais plus eu qu'à couler une retraite paisible.

— J'imagine que vous avez construit le Hoover informatique ?

— Façon de parler ! J'ai numérisé les principales routines de son cerveau et je les ai hybridées avec des algorithmes génétiques. Je m'étais passionné pour la psychologie humaine. J'avais sous la main un modèle intéressant, je voulais l'étudier. Je vous épargne les détails, j'ai inventé un paranoïaque artificiel doué d'une créativité et d'une capacité de calcul que le véritable Hoover n'a jamais eues. Je lui ai injecté un peu du génie meurtrier de Bobby Fischer... Résultat, une IA assez puissante pour dominer la Terre ! Ce n'était pas du tout mon but, et je ne pensais pas que ça pouvait marcher. Tous les essais en intelligence artificielle avaient été si décevants ! Je me souviens d'avoir assisté à des congrès où des spécialistes de premier plan se demandaient gravement comment injecter le plus simple bon sens à une machine. Comment créer, par exemple, un robot conducteur qui, ayant garé sa voiture pour faire une course, retournerait ensuite la chercher là où il l'aurait laissée plutôt que de s'asseoir sur un banc et de réfléchir aux milliards de combinaisons d'événements qui pourraient faire que le véhicule ne soit plus à sa place. Comment échapper aux impasses logiques ? Eh bien, ce que cherchaient désespérément mes

collègues informaticiens, je l'ai trouvé sans même y penser. Dingue, non ?

— J'avoue ma perplexité...

— C'est précisément ce que j'avais pris pour un handicap, l'obsession anticomuniste de Hoover, qui a fourni la solution ! Je pensais que mon modèle ne pouvait donner qu'un système borné, tournant en boucle. Or, c'est l'inverse qui s'est produit. Une difficulté classique, en intelligence artificielle, réside dans le manque d'affectivité de la machine. Dépourvue de motivation, de passion, elle manque d'esprit de décision. Et penser, c'est décider constamment. *Intellegere, inter legere*, « choisir parmi ». L'intelligence, c'est d'abord le choix. Les IA classiques peuvent avoir un tas de bonnes idées, elles sont incapables de raisonner à chaud, de trancher dans le vif. De choisir. Alors que mon paranoïaque borné, lui, n'avait pas besoin qu'on lui indique les bons critères. C'était simple : détruire tout ce qui s'apparentait au « commonism ». Du coup, mon Hoover électronique s'est révélé un redoutable « cerveau d'action ». Il savait où il voulait aller. Et cette saloperie de machine m'a bâisé !

— Comment le projet vous a-t-il échappé ?

— Pour le tester, je l'avais mis en prise sur quelques réseaux extérieurs. De manière limitée, tout me semblait sous contrôle. Tu parles ! Deepest Blue a pris les commandes avec ce mélange d'habileté suprême et de stupidité répétitive qui constituait la pensée de Hoover. Il a commencé à mettre en place des « programmes taupes » partout où il avait accès. Comme des virus, mais dormants, et indétectables – le système n'était pas parano pour rien ! Il s'est mis à tout espionner, mais avant que je m'en rende compte, il s'était suffisamment disséminé pour que je ne puisse le désactiver. Ensuite, il a commencé à s'instruire. Il a trouvé moyen de se brancher sur des banques de données. Il a pigé le monde où il vivait à une vitesse incroyable...

— Il tenait de son créateur ! Peut-être l'avez-vous conçu à votre image autant qu'à celle de Hoover, sans vous en rendre compte !

— Je ne sais pas. En tout cas, j'ai été dépassé. À un moment, je me suis rendu compte que je n'avais plus en face de moi un système expérimental, mais un véritable acteur de la vie politique et économique ! Deepest Blue a soutenu la mise en place d'un pouvoir génétique. Le but des multinationales, dont la mienne, était de faire des profits avec les biotechs. Celui de Hoover était d'éradiquer le communisme. La machine a opéré une synthèse entre les deux, en décidant de créer un « homme nouveau », génétiquement inapte au marxisme... Cela passait par l'accélération de la montée du capitalisme mondial. Un objectif qui s'accordait avec l'obsession de l'anticommunisme. DB a joué à fond, et s'est appuyé sur le contrôle des armes de destruction massive les plus puissantes... Non seulement les bombes thermo-nucléaires, mais aussi la bombe du XXI^e siècle, la biologie. La clé du *Brave New World*, c'est le contrôle de la reproduction.

— D'où l'essor du clonage ?

— Les multinationales de biotech voulaient le clonage, DB aussi – pour des raisons différentes, mais il y avait convergence d'intérêts. Ça a fait une bonne mayonnaise capitaliste. Le capitalisme est l'art des mélanges : un fond d'intérêt, une dose de demande sociale, un arôme d'invention technique, une liaison d'opportunisme politique... La recette est simple. On a lancé le clonage en série vers 2040...

— N'y a-t-il pas eu des bébés clones avant ?

— C'était anecdotique. À partir de 2020, la compétition est passée à une échelle industrielle. On avait réussi à développer l'utérus artificiel. On pouvait produire des clones en série. Les grosses boîtes s'y sont mises. On était loin des trémolos éthiques des années 2000. Le clonage était à la mode, il fournissait une issue simple et pratique au « désir d'enfant » de tous ceux qui ne pouvaient recourir à la procréation traditionnelle – personnes stériles, couples gays et lesbiens, femmes ménopausées... Sans les ennuis de la sexualité et de la grossesse... L'homme était enfin débarrassé du poids de la chair... et de sa propre humanité ! En trois décennies, le clonage est devenu le principal moyen de reproduction dans les pays riches.

— Mais les clones étaient des humains, malgré tout ?

— Artificiels. Des chimères. Des CCB, des clones chimériques brevetés. Leur génome était bricolé. Il y avait trois ou quatre brevets dominants. Comme c'était prévisible, les plus gros ont cherché une entente pour maximiser le profit. J'avais déjà EternaBionics. On avait absorbé le Roslin Institute, le labo de la brebis Dolly. Nous avons sorti un brevet qui permettait de faire des clones moins chers, plus sains, moins exposés aux risques de malformations. En vingt ans, j'ai raflé le marché. J'ai eu un quasi-monopole. C'est là que Deepest Blue a lancé son plan le plus démoniaque : la destruction raisonnée et méthodique de l'espèce humaine !

— Pourquoi supprimer l'humanité ?

— Parce que c'était plus simple ! L'idée de l'homme nouveau, génétiquement anti-Rouge, c'était aléatoire, comme tout ce qui est biologique. À un moment donné, DB est parvenu à la conclusion que le plus rapide et le plus sûr pour éradiquer le communisme était d'en finir avec l'humanité elle-même. Là, j'ai vu à quel point l'histoire peut être démoniaque ! Les capitalistes ont roulé pour Deepest Blue, sans même se rendre compte que le véritable enjeu n'était pas l'économie, mais la survie de l'espèce humaine. Et tous les mouvements sociaux qui ont suivi ont accentué la tendance...

— Fatalité ?

— C'est devenu surdéterminé. Il y a eu un mouvement écolo contre les clones, vers 2100. En principe, DB aurait dû être contre : les clones, c'est de l'artificiel, de la technologie. Son camp. Mais il a calculé un cran plus loin. Les humains sauvages qui attaquaient le clonage étaient en pleine implosion démographique. Ils n'en avaient pas pour longtemps. L'avenir, c'était les clones, il fallait les attaquer en priorité ! Avec le soutien des groupes religieux étasuniens, DB a fait voter une loi antiscience destinée à limiter la démographie des clones. Pratiquement, ça ne concernait qu'EternaBionics... La sévérité de cette législation a été renforcée encore en 2180. Désormais, les clones devaient posséder un gène « Terminator » qui les rendait stériles. Leurs cellules ne pouvaient pas être clonées. Et

la reproduction était sévèrement limitée. En pratique, ça a abouti à éteindre la branche « clone » du genre humain...

— Mais quel était le pouvoir de DB, pour qu'il fasse ainsi la loi ?

— Au bout du compte, Deepest Blue était devenu le gouvernement planétaire. Après le quatrième conflit mondial, qui a vitrifié les trois quarts de l'Inde et du Pakistan, le Conseil de sécurité et l'ONU ont décidé que le plus sage était de confier les affaires à une machine. Un ordinateur serait moins passionné, plus raisonnable qu'un dirigeant humain... Foutaise ! Deepest Blue était le meilleur candidat. Officiellement, c'était un supercalculateur qui fournissait des analyses stratégiques pour les situations complexes. Sauf que DB avait aussi un module de décision. Il suffisait de mettre ce module en prise directe avec les systèmes exécutifs pour que DB devienne le patron. C'est ce que les Nations unies ont décidé de faire...

— Mais DB n'était-il pas déjà aux commandes ?

— Il restait quelques filtres. Après la décision de l'ONU, j'étais terrifié parce que je savais qu'on retirait la dernière barrière qui empêchait le cancer numérique de se généraliser sur la planète. Les délégués des Nations unies pensaient qu'ils avaient donné le pouvoir au plus sage de leurs conseillers. Moi je savais bien ce qu'était DB. Ça faisait des dizaines d'années que le système agissait de sa propre initiative. J'étais le seul à comprendre ce qui se passait. La machine avait acquis une conscience d'elle-même, elle contrôlait ses connexions, ses accès, elle entrait en contact avec d'autres systèmes, avec des interlocuteurs humains et androïdes... Dès le début du XXI^e siècle, je ne pouvais plus la déconnecter... En 2050, DB a décidé d'enfermer la Terre dans un réseau de lignes de champs, d'où le silence électromagnétique que vous avez détecté.

— Comment se fait-il que personne n'était au courant ?

— La manie du secret de Hoover. Dès le départ, il a monté le projet de sorte que seuls, lui, ses deux principaux collaborateurs et moi-même fussions au courant de l'histoire complète. Après 1972, il était officiellement mort. Même les patrons des services secrets ignoraient qu'il tirait les ficelles. Personne n'a su qu'il espérait se réincarner en Deepest Blue. Ensuite, ses adjoints

sont morts, et lui aussi – cette fois pour de vrai. Je me suis retrouvé seul avec la machine.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Parce que ce putain d'ordinateur m'a signalé que si un mot transpirait, je serais atomisé dans la picoseconde suivante. Je dois avoir des mouchards létaux dans le corps, je n'ai aucun médecin digne de confiance pour le vérifier. Je n'ai pas peur de mourir, mais en quoi mon sacrifice changerait-il le cours des choses ?

— Mais Richard, DB est votre création. Dans les faits, c'est vous le maître de la Terre !

— Vous plaisantez ! J'ai moins de pouvoir que n'en avait la reine d'Angleterre. Rien, à part organiser les petites attractions du Musée planétaire. Je crée une réserve naturelle par-ci, un jardin par-là... Je n'ai même pas le droit d'y installer des humains : ce n'est pas une espèce protégée...

Il marque un temps de silence. Il reprend, très doucement :

— Voyez-vous, Angela, même si vous essayez de penser à toutes les conséquences, il arrive un moment où vous êtes trop engagé dans la chaîne pour pouvoir revenir... Quand j'ai réalisé que Deepest Blue allait effacer l'humanité, c'était trop tard... Ou peut-être l'ai-je souhaité, secrètement... *Je savais*.

Il semble perdu dans ses pensées.

— Que s'est-il passé après le vote de l'ONU ?

— DB a mis en place une stratégie d'implosion démographique.

— Comment a-t-il procédé ?

— Par étapes, avec une suite machiavélique dans les idées. Angela, j'ai vu DB casser l'humanité comme Fischer cassait ses adversaires, combinaison après combinaison, coup après coup... Au lieu de jouer le rôle pacificateur pour lequel il avait été intronisé, Deepest Blue a favorisé les conflits humains. Il a mis de l'huile sur le feu pour qu'ils soient les plus meurtriers possibles ! La seule limite était de ne pas détruire la planète, car son objectif ultime restait de sauver le système capitaliste contre les communistes. Sa ruse m'a pris de court. Quand les attentats du Jihad butlérien se sont multipliés, tout acteur raisonnable aurait répondu par la répression. Qu'a fait DB ? Au lieu

d'écraser ce terrorisme antimachines qui le visait lui-même, il a calculé que toute machine peut être remplacée, alors que chaque attentat coûtait des vies humaines irremplaçables ! Donc, il était plus rentable de laisser continuer les attentats. Tout en faisant une propagande hypocrite pour appeler les masses à se mobiliser contre le terrorisme aveugle – ce qui permettait de mettre en place des lois de plus en plus contraignantes et d'accroître encore son pouvoir. Vous voyez à quel démon nous avons affaire !

— Mais le Jihad a fini par perdre, non ?

— Bien sûr, mais pas du fait de DB. Ce genre de mouvement conduit à une impasse, s'il ne devient pas le mouvement de tout un peuple, et ça n'a pas été le cas... Il reste une poignée de Jihadistes en préretraite dans le sud de la France, s'ils ne sont pas déjà morts... DB a liquidé les clones. Il a favorisé l'autodestruction de l'Inde, du Pakistan, du Proche-Orient et de l'Afrique, désertifiés par les guerres, les épidémies, les inondations, les catastrophes environnementales naturelles ou provoquées par l'activité industrielle... L'Amérique du Nord est devenue un bastion de machines militaires. La vieille Europe était en perte de vitesse démographique, sauf pour les clones. DB les a liquidés, par les moyens légaux que je vous ai décrits tout à l'heure. Finalement, le dernier carré d'humanité, c'étaient les Chinois. Cette peste de l'insomnie, c'est l'invention la plus méphistophélique que j'aie jamais vue...

— Spectre ! L'espèce est fichue !

— C'est la conclusion logique, ma chère Angela. Bientôt, il n'y aura plus d'humains... Bienvenue dans le Disneyland des cybers !

— Vous allez vous sentir seul... Répondez-moi franchement, Richard : si vous le vouliez, vous pourriez recréer l'humanité ?

— Honnêtement, non. DB ne me laisserait pas faire.

— Vous ne pouvez pas le désactiver ?

— Angela, on n'est pas dans un film de Kubrick. Non, je ne peux pas lui dire « mon petit Deepest Blue, tu as été très vilain, maintenant je vais te débrancher »...

— Il n'existe aucun moyen de détruire l'unité centrale ?

Il éclate de son rire enfantin.

— Ma parole, si je ne vous connaissais pas, je jurerais que vous voulez démolir mon œuvre ! Vous savez, c'est une *sacrée machine* que j'ai construite. Ou plutôt commencé à construire, elle s'est achevée toute seule... Eh non, on ne peut pas détruire l'unité centrale.

— Même avec une bombe H ?

— Angela, je ne vais pas griller un brevet galactique pour satisfaire votre curiosité ! Non, même avec une bombe H... Et encore faudrait-il la contrôler, ce qui exclut toutes les armes stratégiques encore présentes sur cette planète.

— Répondez au moins à cette question : vos clones EternaBionics ont-ils un signe distinctif ?

— À quoi pensez-vous ?

— Euh... Une absence de nombril, par exemple ?

— Je vois que vous avez fait des rencontres... Non, ce n'est pas ce que vous croyez. Nos clones se développent dans un utérus artificiel, avec un placenta. Ils ont un ombilic normal. Mais il y a eu une mode antinombril à la fin du XXI^e siècle, lancée par un groupe de ballet néo-punk, Docteur Adder...

— Comme le titre du roman de Jeter ?

— Exact. Les membres de ce groupe se faisaient effacer le nombril par chirurgie esthétique, pour symboliser le fait qu'ils se revendiquaient sans passé ni futur, coupés de la chaîne des générations. Je crois qu'ils ont encore des adeptes...

— Mais l'opération ne laissait pas de traces ?

— Je l'ignore. Je ne suis pas chirurgien. En tout cas, ça ne se voyait pas à l'œil nu...

— Richard, qui est cette femme ?

Il sourit.

— Ma plus belle réussite...

Je comprends qu'il n'en dira pas plus.

— Merci pour cet entretien, professeur Tell-Mann. Il y a plaisir à discuter avec un homme d'esprit...

— Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*. Adieu, Angela.

— Adieu, Richard.

Massif des Calanques, 2222

Tandis que je sondais le gardien du musée, Albert poursuivait son exploration méthodique des calanques de Marseille. Des falaises de Devenson à l’Œil-de-Verre, de Sugiton au cap Redon, du bec de Sormiou à la pointe du Vaisseau, déguisé en gros chat sauvage, il fouille chaque bosquet de pins d’Alep, chaque buisson, chaque creux de rocher.

Sa patience est récompensée l’après-midi du 18 juin 2222, au moment même où je rencontre Tell-Mann. Dans la calanque de Sugiton, là où se trouvait jadis la plage naturiste, Albert aperçoit un homme d’une vingtaine d’années, le corps nu et couvert de tatouages aux motifs géométriques évoquant une calligraphie arabe stylisée. Albert l’observe, dissimulé derrière un rocher. Il chasse les oiseaux marins avec pour toute arme des galets qu’il lance à main nue, sans fronde. Avec une habileté stupéfiante, il abat un cormoran en plein vol.

Le mystère du martinet espion de Max est résolu. Albert se dit qu’un tel chasseur doit être abordé avec diplomatie. Il réussit à engager une communication inter-espèces – l’homme trouve naturel de parler aux animaux. Albert lui fait raconter leur vie. Il a toujours vécu ici. Mais entre la faim, le manque de soin et les accidents, la tribu a été décimée. Ils ne sont guère plus d’une demi-douzaine à arpenter les Calanques. Tous des hommes âgés, sauf lui. Il n’y a plus de femme sur le territoire. Il s’en inquiète, car il est en âge de se marier. Les Anciens disent que jadis, lorsqu’on manquait de femmes, on allait les enlever chez les Modernes. Mais il n’y a plus de Modernes. Plus que des robots et des machines-esprit.

Oui, il a entendu parler de l’homme-chamois. Les anciens l’appellent l’Oncle. Il est le descendant de son frère Kerfalou, dit Petit-Petit. Aujourd’hui, son inquiétude est d’assurer la

pérennité de la tribu. Il a décidé d'aller se chercher une compagne plus loin, du côté des montagnes. Il partira bientôt.

Plus tard, Albert a réussi, par un stratagème sur lequel il n'a guère fourni d'explications, à se procurer un prélèvement intime et précieux : quelques millilitres de sperme du Dernier Homme.

Paris, Élysée-Château, 2222

Je campe à l'hôtel et je médite. Albert est à Marseille. Je ne l'appelle pas, ne lui envoie pas de message. Je ne veux pas l'exposer une nouvelle fois. La première chose à faire, c'est de détruire DB. Mais comment détruire le système sans savoir comment il fonctionne ? Sans savoir où est le centre névralgique. Le problème me fait perdre le sommeil. Où et comment Deepest Blue rassemble-t-il les milliards d'infos collectées par les *bugs* ? Où sont centralisés les térabits de données traitées par DB ? Où se trouve l'instance décideuse ?

Tell-Mann m'a dit qu'on ne pouvait pas détruire l'unité centrale, même avec une bombe H. Est-ce possible ? La seule chose que ne puisse pas faire une bombe H, du moins de la puissance de celles que connaît Tell-Mann, c'est mettre la Terre en miettes. Faut-il pulvériser la planète pour éteindre l'ordinateur de Richard ?

Par Vishnou, quelle guigne que Carl se soit fait choper par les *Men in Black* ! Lui, il trouverait. Les problèmes informatiques, c'est sa tasse d'acide. Moi je sèche comme une idiote, avec ces saletés de *bugs* qui me tournent autour et me narguent. Nom d'un spectre ! Cette putain de machine doit bien avoir un cerveau localisé quelque part. Un cerveau, et même un corps – ou l'équivalent. *Un cerveau sans corps n'a pas de mémoire*. Et DB en a, de la mémoire.

Je sèche pendant des jours. Le 22 juin, en fin d'après-midi, je grimpe sur la tour Montparnasse, histoire de me distraire de mes obsessions. Je me vautre sur le toit, vue imprenable sur Paname et sa banlieue. J'attends que le soir tombe. Peu à peu, les lumières de la ville se mettent à scintiller. Le bleu sombre s'installe.

C'est beau, une ville, la nuit. Des millions de lueurs composent une galaxie terrestre. Étoiles électriques accrochées

à un firmament de béton. Je pense à l'immense filet invisible qui relie toutes les lampes, toutes les consoles, tous les ordis, les téléviseurs, les consoles, les Frigidaire, cette extraordinaire toile d'araignée dont je ne discerne que les nœuds de réseau apparents. Je pense que la ville est un cerveau étalé sur la pierre, des milliards de neurones dont les synapses correspondent aux lumières qui brillent devant moi.

Et je pige.

Une déflagration mentale me fait trembler de tout mon corps. C'est si simple, si évident ! Bien sûr, on ne peut pas démolir l'unité centrale de DB ! *Il n'y a pas d'unité centrale*. Le système n'est pas localisé. Il est partout et nulle part, dans la multitude des *bugs* qui bourdonnent sur la planète ! *Deepest Blue n'est rien d'autre que la somme de ces myriades d'insectes électroniques*. Pour le détruire, il faudrait anéantir la Terre entière. Tell-Mann ne m'a pas menti.

Comment ça marche ? Comment la machine regroupe-t-elle les infos pour les traiter ? En quoi consiste son *image du corps*, le support physique de son identité ? Je pense à un manège que j'ai observé tant de fois que je n'y prête plus attention, qu'il me paraît une évidence sur laquelle on ne s'interroge pas. Pourtant, ça aurait dû me mettre *la puce à l'oreille*, c'est le cas de le dire ! Voilà ce dont il s'agit : chaque fois que j'ai vu les nuées de moustiques électroniques, j'ai remarqué qu'à intervalles réguliers, les bestioles se regroupent selon un agencement particulier dans l'espace. Ça ne dure qu'un instant, puis les *bugs* repartent dans tous les sens, jusqu'au prochain rassemblement. Ce que je pressens, c'est que le regroupement obéit à une règle géométrique particulière. C'est cette géométrie fluctuante qui constitue le corps de DB, le support matériel à partir duquel il construit son image mentale de lui-même – l'équivalent de l'image du corps des humains.

Je suis si excitée qu'attendre le lever du jour me semble insupportable. Je tourne en rond sur le toit de la tour Montparnasse, incapable de tenir en place. Je finis par m'assoupir.

Un soleil radieux me tire des bras de Kali. À peine éveillée, je me mets à scruter le ciel à la recherche des nuées de *bugs*. Je ne

tarde pas à en repérer une. Je l'épie un long moment. Et je découvre cette organisation sophistiquée, méticuleuse qui s'étalait sous mes regards depuis notre arrivée aux Galapagos, mais à laquelle je n'avais pas prêté attention.

Le manège est immuable : les moustiques volent dans tous les sens puis, à intervalles réguliers de 22 centièmes de seconde, ils se groupent pour former une nuée occupant approximativement un tétraèdre dans l'espace. Si l'on regarde plus loin, on s'aperçoit que le tétraèdre local est lui-même un élément d'un tétraèdre plus grand, s'étalant sur des centaines de mètres, lequel est à son tour inclus dans une pyramide kilométrique, et ainsi de suite. Cette géométrie fractale n'est pas fixe : si on le contemple à un instant précis, l'édifice géométrique des tétraèdres emboîtés est toujours incomplet ; il faut suivre le mouvement des *bugs* pendant un long moment pour reconstituer la figure complète, dont on ne discerne de manière instantanée qu'un fragment. En fait, le schéma achevé est très difficile à apercevoir, parce qu'il ne s'offre jamais au regard dans sa totalité. Pour le saisir, il faut garder en mémoire les images partielles formées tous les 22 centièmes de seconde.

En somme, l'image du corps de DB est virtuelle. Elle réside dans l'agencement caché des moustiques. À certains moments, ils se groupent de manière très compacte, et leur bourdonnement produit la Voix que j'ai entendue au-dessus d'Oman. Et puis, instantanément, tout le système se disperse, redévient imperceptible. Simple et prodigieux. Virtuellement invulnérable. Du pur Tell-Mann.

Paris, Élysée-Château, 2222

Dans la journée, j'envoie un message à Albert, pour lui exposer mon plan diabolique. Ça m'est venu après cinq heures à surveiller la géométrie virtuelle des moustiques. Je me suis dit que Tell-Mann avait inventé le système parfait. Je n'arrivais pas à imaginer une arme qui puisse exterminer toutes ces nanobestioles d'un seul coup. Et, à l'évidence, il ne servait à rien d'en tuer une partie : les survivantes se seraient reproduites et auraient régénéré le système. Je n'allais quand même pas faire griller la Terre dans une énorme explosion thermonucléaire !

J'en étais là, quand j'ai repensé à une conversation sur la terrasse de la pension des *Micocouliers*. Ça m'a donné une idée, que j'expose à Albert par écrit, en code zébrien. Je lui demande de me prévenir dès qu'il sera prêt. Et j'attends.

Le 14 août, un pigeon Fed Ex se pose sur la terrasse de la chambre 707. Il porte un message d'Albert. Juste une ligne en français dans le texte : « *Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat.* » C'est le mot de passe qui signifie que tout va comme prévu. Je n'ai pas à répondre.

Le 15, peu avant l'aube, alors que je suis dans mon bain, un hurlement venu du jardin me fait sursauter. Dix secondes plus tard, Marina fait irruption dans ma chambre, en pleine hysterie. Accroché à une de ses ventouses, un petit cadavre noir. C'est un martinet.

— Madam' ! Madam' ! Rregardeer affrreux vaso ! Pas normal – partis Afrrique fin juin... Moi tout télescopatouillée...

— Calmez-vous, Marina, dis-je, avec un geste apaisant. Montrez-moi ça.

L'oiseau a l'aspect d'un martinet après une chasse fructueuse : il a une grosse boule caractéristique dans la gorge. J'incise le goitre. Il révèle une balle de la taille d'un pois chiche, constituée d'un millier de bugs Deepst Blue, collés ensemble

par une salive poisseuse. Et définitivement inactifs, comme je le vérifie tout de suite.

— Nom d'un spectre ! Ça marche !

Avec un sourire intérieur, je me rappelle la péroration d'Albert sur la terrasse des *Micocouliers* :

— Ces archers sont de véritables machines à manger volantes. Ils capturent les insectes en vol, bec largement ouvert, à 50 km/h. À cette vitesse, ils identifient sans erreur 500 espèces différentes ! Et attention : ils ne se contentent pas de gober tout ce qui traîne sur leur passage. Crois-tu qu'un martinet survivrait longtemps après avoir avalé une guêpe vivante ? Non seulement ils repèrent et évitent les espèces dangereuses pour eux, mais ils distinguent en pleine action la vraie guêpe de l'inoffensive volucelle, dont l'aspect est presque identique. Ils reconnaissent les plus subtiles nuances de couleur ou de forme des insectes. Le tout, à un rythme industriel ! On a calculé que les martinets de Gibraltar capturaient, à eux seuls, dix-huit millions d'insectes par jour !

Aujourd'hui, les martinets d'Albert vont se taper un festin d'une quinzaine de milliards d'insectes électroniques... L'idée que la gourmandise obsessionnelle d'Albert est à la source de l'astuce qui va mettre fin à la peste numérique me réjouit. J'esquisse un entrechat. J'entraîne Marina dans un tango de tentacules. « Tout va, Marina, tout va on ne peut mieux ! » Je fredonne l'*Internationale*. Perplexe, elle me regarde danser de joie, me suit dehors.

Paris s'éveille. Le jour se lève sur les Champs. Au début, ils ne sont que quelques bandes dispersées dans le ciel. Calme avant la tempête.

Ils arrivent à 8 h 18, heure locale.

Une nuée d'apocalypse.

Des dizaines, des centaines de milliers d'oiseaux noirs se répandent en poursuites stridentes à 80 km/h dans les rues de Paname. Le contraire de l'angoissante progression des *Oiseaux* de Hitchcock : ils ont envahi l'espace d'un coup, comme un énorme cumulus de plumes noires qui aurait crevé en un éclair.

Leurs hurlements déchirent l'air. Terrifiée, Marina se blottit contre moi. Je la ramène doucement à l'hôtel. Dans ma chambre, nous allumons la chaîne d'actualités, flash spécial :

— Mesdames, Messieurs, Créatures, bonjour ! Ce matin, le monde civilisé a été réveillé par une attaque terroriste aussi effrayante qu'inédite : des nuées de martinets noirs se sont abattues sur Paris, Londres et toutes les autres grandes villes d'Europe. À l'évidence, il ne peut s'agir d'un processus naturel, les martinets se trouvant actuellement dans leur période de migration africaine. Les oiseaux semblent littéralement affamés. Le plus inquiétant est que, d'après une information transmise par les *MIB*, ces martinets auraient la capacité d'avaler les moustiques électroniques qui assurent la sécurité de la planète. Un tel phénomène ne s'est jamais vu. Les martinets sauvages, qui sont une des espèces protégées du WWF des Nations unies, ne consomment jamais d'insectes artificiels. En ce moment même, le Conseil de sécurité et les *MIB* sont réunis au Pentagone pour décider des mesures à prendre. Selon des rumeurs non confirmées, la nuée serait partie d'un point situé au-dessus de Roslin, en Écosse...

Marina joue de la zappette. La plupart des chaînes ont abandonné leur programme habituel et diffusent des reportages en direct sur l'attaque. Partout dans le monde, c'est le même spectacle dantesque : les nuées hurlantes fondent sur les *bugs*. Les martinets se gavent d'insectes électroniques, puis foncent en tous sens, la gorge pleine à éclater. En temps normal, ils rapporteraient la balle d'insectes au nid, pour nourrir leurs petits. Mais cette orgie pour eux dépourvue de sens les désorientent. Ils bâfrent *ad nauseam*, et une fois pleins, errent sans but avant de percuter une gouttière, un pignon d'immeuble, ou de s'écraser directement au sol.

À midi, la TV nous apprend que la nuée a atteint le continent américain. Quelques minutes plus tard, un flash spécial annonce que toutes les liaisons sont interrompues avec le Pentagone. Des reportages continuent de montrer la diffusion de l'attaque à l'échelle planétaire. Albert n'a pas lésiné : il a fait tourner à fond toutes les chaînes de Roslin, en les démultipliant. En moins de deux mois, il a cloné des milliards d'arbalétriers,

identiques aux martinets sauvages à un petit détail génétique près : ils ont un tropisme particulier pour les *bugs*. Ils se ruent sur les moustiques électroniques avec frénésie.

Le 14 août au soir, Albert a libéré ses martinets, à peine sortis du nid artificiel. Il a fait partir un courant ascendant au-dessus de l'usine. Portée par l'air chaud, la nuée s'est rassemblée au-dessus de Roslin, à 3 300 mètres. Les martinets ont dormi là, selon leur méthode classique : je bats des ailes quatre secondes, je me laisse flotter en me reposant pendant les trois secondes suivantes, et rebelote toute la nuit... Puis, au matin, Albert a balancé une onde sonore aiguë qui a dispersés les milliards de clones sur toute la planète.

À 15 h 15 TU, des flashes signalent des embouteillages colossaux dans toutes les grandes villes : Londres, Paris, New Washington, Mexico, Tokyo. Les aéroports sont paralysés. Des milliers d'avions et de navettes volantes se sont écrasés, faute de guidage informatique. La production de pétrole est interrompue. Des milliards d'habitations n'ont plus d'électricité. Les places boursières sont fermées après un krach qui a empêché la cotation des valeurs. Toutes les banques affichent porte close.

À 18 h 18 TU, un flash annonce que les *MIB* ont fait sauter l'usine de Roslin, d'où est apparemment partie l'attaque. Je n'ai pas de nouvelles d'Albert. À 21 h TU, j'apprends que la situation est critique à Marseille. L'électricité est coupée sur la moitié de la ville. La télévision s'interrompt au milieu de la retransmission d'un match du club de football de la cité phocéenne, ce qui déclenche une émeute. Les supporters de l'OM marchent sur l'Hôtel de Ville. Le maire et ses adjoints sont jetés dans le Vieux-Port – déjà plein à ras bord de cadavres de martinets et de gabians.

Dehors, les martinets continuent de tourner autour de Paris en bandes criardes, mais ils sont beaucoup moins nombreux que le matin. Selon les flashes, toute l'Europe est paralysée : coupures d'électricité, embouteillages gigantesques, accidents, émeutes, pillages...

À 22 h 22, la télé s'arrête.

Louvre, Paris, 2222

J'ai passé la nuit dehors. Le matin du 16 août, j'erre dans un Paris d'apocalypse. La ville avait déjà un air de fin du monde, mais c'est encore plus ressemblant – avec la note macabre des millions de petits cadavres noirs écrasés au sol. Tous les feux de circulation sont éteints. À chaque intersection, des véhicules accidentés. Les sirènes hurlent en permanence, mais les ambulances, les voitures de pompiers et de police sont bloquées dans les embouteillages. Un flot de bave descend les Champs-Élysées.

Le TSS de Marseille est encastré dans le bâtiment de l'Opéra Bastille. Il est entré à pleine vitesse gare de Lyon, toutes commandes hors d'usage. Il a défoncé le butoir, traversé la gare, s'est enquillé la rue de Lyon, a écorné les Quinze-Vingts, avant de finir sa course sur la scène de l'Opéra. Les trains moins rapides se sont écrabouillés entre la gare et les rues avoisinantes. La zone ressemble à Hiroshima, en plus désordre.

Je décide d'aller voir où en est le Louvre. Les cerbères de l'entrée ont l'air complètement bourrés. À ma vue, ils font des réverences, façon cour de Louis XIV, et m'ouvrent la grande porte. J'entre dans la salle du *Jardin des délices*. Le tableau de Bosch me livre un écran bleu nuit. Je m'enfonce dans un dédale de couloirs sur lesquels s'ouvrent des salles nues, ou presque vides. Après un bon moment à zoner au hasard, je finis par échouer dans une salle éclairée en lumière noire. Elle est « meublée » avec les différents éléments du tombeau de Toutankhamon.

À côté du sarcophage authentique, il y a une copie plus grande, faite pour accueillir le corps d'un homme d'un mètre quatre-vingt-dix. Richard Tell-Mann est allongé dedans. Il a les yeux fermés. Un sourire indéfinissable flotte sur ses lèvres. Le

reste d'une pomme croquée aux deux tiers est posé sur sa poitrine. Je ne vérifie pas qu'elle est imbibée de cyanure.

Les mains de Tell-Mann sont jointes sur une photo. Je la retire délicatement. C'est la femme sans nombril, dans sa danse tantrique. Au dos, ces mots d'une élégante écriture en français :

« À Richard, séducteur acharné et papa abusif. Mille baisers de ta clonette chérie. Eterna. »

China Club, Paris, 2222

Au *China Club*, un bunker antiatomique aménagé en piano-bar, Carl joue *Criss-Cross*, la musique de Monk revisitée par Max. Je suis à une petite table ronde avec Albert. Je sirote une bonbonne de pur H₂So₄ – du costaud comme j'aime, pH₃ sinon rien. Albert a son air satisfait. Il contemple une bouteille de vieux bordeaux qu'il a payée une fortune aux Caves Legrand. Lafitte-Rothschild 1947. Cote 100 sur le Parker. Avec des gestes de démineur, il entreprend de la déboucher. Il dit :

— J'avoue que je ne suis pas peu fier d'avoir retrouvé ce foutu mot de passe, sans autre indice que deux bout de phrases de Max : « Je vous l'ai communiqué à tous les trois... Je ne peux pas être plus explicite. » J'ai trouvé la formulation bizarre : Max était un joueur de mots, il traquait les pléonasmes. Pourquoi préciser « tous les trois » ? Pourquoi n'écrit-il pas « Je vous l'ai communiqué » ? Le sens est le même. Sauf si « tous les trois » contient une information cruciale. Et il ajoute qu'il ne peut pas être plus explicite... Donc il y a une histoire de trois. Là, j'ai repensé à cette phrase bizarre dont il avait dit que c'était la formule à laquelle Kali obéirait en toutes circonstances. N'est-ce pas précisément la définition d'un mot de passe : formule à laquelle le système obéit en toutes circonstances ? Vu comme ça, c'était transparent...

— Ouais... Tu ne la ramenais pas autant, ce matin, quand nous étions sur la Concorde, à gueuler « Kali, viens ici ! Par trois fois je te le dis ! » – avec ces cons de touristes japs qui nous filmaient d'une caméra ébahie...

— Bon, ça a marché. En tout cas, Max nous aura bien baladés.

— C'était son boulot de pilote, nous balader, je lâche, cafardeuse.

— Par contre, je reconnaissais que je n'avais pas anticipé la présence de Carl et de la créature dans le vaisseau...

— C'était logique : DB hors circuit, Tell-Mann mort, la planète sens dessus dessous, les *MIB* en panique ont mis leurs prisonniers dans le premier endroit tranquille qui leur est venu aux circuits. Quelle meilleure planque que notre propre vaisseau ? Ils ne pensaient pas que nous pouvions retrouver le code.

— N'empêche, on a eu de la chance que Kali soit encore endormie. Imagine qu'elle ait réagi à l'intrusion : on les aurait retrouvés en marmelade... Bon, c'est pas tout ça, si on goûtait ce nectar...

Il se sert un verre à dégustation de Lafitte-Rothschild, remue le liquide à la consistance indéfinissable, goûte avec des mimiques de pro.

— Dégueulasse ! dit-il sobrement. Ça n'est pas prévu pour tenir deux cent soixante-quinze ans. Quoi qu'il en soit, à la santé de l'humanité, et de son ultime représentante encore en piste !

Près du piano, sur une petite estrade ronde nimbée d'un halo lunaire, la femme sans nombril nous fait la danse des Sept Voiles sur la musique de Max-Monk interprétée par Carl. Un effeuillage comparé auquel la danse de Salomé tient du bain de boue pour curiste floridien.

Carl se lâche sur *Don't Blame Me*. Il plonge dans une mer de notes bleue sombre, brasse coulée sur la vague mélodique, langoureux, cétacé plein de malice. Elle étire ses bras sinueux, ondule de la pointe de l'index aux orteils, nudité voluptueuse sous un frémissement de gaze arachnéenne. Carl pique un galop de touches, stoppe, syncope, repart en tricotant, une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Elle le suit trotte-menu, dévidant ses fils de soie, soumise – puis d'un bond se révolte, vrille un quintuple axel, reste suspendue au ciel invisible. Carl se jette de sa falaise, triple salto, retombe sur ses pattes comme un chat noir, facéties de cordes à neuf vies. Elle est au sol, lovée sur elle-même, peau contre peau avec le linoléum, tous voiles dehors. Carl repart en friselis de croches, éclaboussures de notes pointues, rivière de clavier sur les cailloux blancs, et da da da didadou, l'imparable métronome récupère le tempo...

Sur scène, nue comme un ver, elle fait signe au cyber-poulpe qui tient le bar. Il lui tend un gros havane. Elle l'introduit dans son vagin, le ressort doucement, lèche avec délectation. Le barman craque une allumette. Elle aspire une bouffée, se renverse en arrière, souffle par les narines un nuage bleuté dans les yeux du céphalopode : « *Ça te dérange si je fume ? Pendant que tu mates ?* »

Albert murmure :

— Elle ne devrait pas. Pas dans son état...

— Albert, quel état ?

— Me regarde pas comme ça, Angela. Je suis sûr que ce sauvage des Calanques a d'excellents gènes...

— Albert ! Tu *n'as pas*...

— M'enfin ! Juste un coup de pouce à la nature...

La femme sans nombril est enceinte.

FIN